58440 SEN FOL.LXXVIII.36

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLÉVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL;

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME TROISIEME.

Bibliotec Nazionale FONDO PALATINO Napoli

A ROUEN,

Chez { la Veuve de PIERRE DUMESNIL, rue Poterne. / LABBEY, près le Collége.

M. DCC. LXXXI.

AVEC PERMISSION.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE

M. CLÉVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE QUATRIEME.

LE Miniſtre ayant aſſez reconnu que rien n'étoit capable d'ébranler la conſtance de Gelin & de Johnſton, il crut qu'après avoir réuſſi à les mettre mal avec leurs compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter déſormais d'être ménagés. Il changea ſes manieres douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard. On

lui rapporta quelques emportements qui étoient échappés à Gelin, en apprenant le mariage infame de nos compagnons ; il en prit droit de le traiter avec une hauteur qui lui fit comprendre aiſément à quoi il devoit s'attendre dans la ſuite, & qu'il n'avoit plus deſſein de garder de meſures avec lui. Cependant, l'affection qu'il me portoit eut le pouvoir de lui faire ſouffrir cette inſulte avec modération. Il m'a dit dans la ſuite qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience ; jamais le Miniſtre ne fut ſi proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux François eut bientôt une matiere plus juſte, & en même-temps plus triſte à s'exercer. Elle lui fit expoſer ſa vie en déſeſpéré pour ſauver la mienne. Plus touché de la généroſité que du bien fait, je confeſſe qu'elle lui a acquis ſur moi des obligations, auxquelles tout le ſang qu'elle m'a conſervé, ne ſera jamais capable de ſatisfaire.

Le terme de la groſſeſſe d'Angélique étant arrivé, elle mit au monde le fruit de mon amour. Malheureux pere ! Hélas ! j'étois alors languiſſant dans ma priſon, & accablé ſous le poids de mes chaînes. J'ignorois juſqu'à la captivité de mon épouſe. A peine fut-elle hors de ſes premieres douleurs, que le Miniſtre, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, fit aſſembler le Conſiſtoire pour preſſer l'exécution de leurs premieres délibérations. J'ai déja dit que la groſſeſſe de mon épouſe avoit ſervi de prétexte pour la retarder. Les ſentiments des Anciens ſe trouverent les mêmes, malgré tous les efforts que Gelin & Johnſton avoient fait pour les fléchir. On réſolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'Egliſe la liſte de mes crimes, avec le Jugement du Conſiſtoire. Gelin n'apprit cette nouvelle qu'a-

vec le Public, c'eſt-à-dire, par la lecture de l'Écrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en pieces qu'auſſi long-temps qu'il en eut beſoin pour le lire, & pour s'aſſurer qu'il y étoit queſtion de moi & de mon épouſe. Cette action hardie fut rapportée au Miniſtre, & elle donna lieu à une nouvelle aſſemblée du Conſiſtoire ; mais on jugea à propos, pour éviter de nouveaux troubles, de la laiſſer impunie, en faiſant ſemblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'Aſſemblée générale de la Colonie. Elle ſe tint à l'Egliſe peu de jours après. Le Miniſtre, qui redoutoit l'éloquence de Gelin, & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occaſion ce qui lui avoit déja ſi heureuſement réuſſi, obtint, ſans affectation, un ordre du Conſiſtoire, qui portoit défenſe à mes cinq compagnons de paroître à l'Egliſe le jour marqué pour ma Sentence ; & il commanda particuliérement aux Portiers de ne les pas recevoir. Gelin & Johnſton employerent toutes leurs forces & tout leur temps, juſqu'à ce jour, pour tourner l'eſprit du peuple en ma faveur, & pour animer les parents & les amis de leurs épouſes & de la mienne, à entreprendre quelque choſe pour ma défenſe. Leur zele fut inutile : on leur répondit que la Loi étoit claire & préciſe ; que le crime étoit notoire & avéré, & que l'exemple de Guiton & de ſa Maîtreſſe ne permettoit ni interprétation ni adouciſſement. A l'objection qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur, que je me croyois réellement marié avec Angélique, & qu'en ſuppoſant même la validité de mon mariage du fort, je n'étois coupable que d'une erreur, puiſque je n'en avois jamais eu cette opinion ; on repliquoit que c'étoit une excuſe ſans vraiſemblance, puiſque trois de mes compagnons ve-

noient de faire connoître en se réuniſſant à leurs épouſes, qu'ils n'avoient point ignoré leurs véritables engagements, & qu'ils n'y avoit point d'apparence que je les euſſe ignorés plus qu'eux. Ce fut ainſi que la lâcheté de ces trois perfides contribua, plus que toute autre choſe, à ma perte. Gelin m'a dit néanmoins qu'il leur avoit été facile de reconnoître, à la maniere dont le Peuple ſe défendoit contre ſes inſtances, que cette prévention étoit l'ouvrage du Miniſtre; qui s'étoit ſans doute efforcé ſourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les Habitants de l'Iſle euſſent pu avoir à la pitié.

Enfin, le jour de l'Aſſemblée générale étant venu, mon Procès fut inſtruit régulièrement. On produiſit mes aveux & ceux de mon épouſe: on entendit la dépoſition des témoins; toute ma cauſe fut expliquée par un Ancien; &, lorſque le Peuple eut témoigné qu'il étoit ſuffiſamment informé, on en vint aux voix, qui ſe donnerent ſuivant la méthode établie. Plus des deux tiers me furent contraires. Je dis à moi & à ma malheureuſe épouſe, car on ne mit point de différence entre nos cauſes. Nous fûmes déclarés coupables du même crime que Gelin, & condamnés au même ſupplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain; &, pour finir cette cérémonie d'une maniere digne de toute la procédure, le Miniſtre fit un diſcours touchant, dans lequel il marqua une vive compaſſion pour mon ſort, & il exhorta toute la Colonie à profiter de l'exemple de ma mauvaiſe conduite & de ma condamnation.

A quoi penſez-vous que je m'occupois dans ma priſon, pendant qu'on décernoit ſi cruellement contre ma vie & contre celle de ma chere épouſe? Hélas! je commençois à ne douter d'un ſi cruel

leur

leur ſort. Ma crédule eſpérance ſe fondoit ſur la longueur de ma captivité, & ſur la bonté des Habitants de l'Iſle, que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & ſans pitié. Je n'avois preſque vu perſonne depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le Miniſtre ſeul m'avoit viſité quelquefois. Ses premieres viſites avoient toujours eu quelque choſe de rude & d'inſultant; mais j'avois remarqué, depuis peu, que ſes manieres s'étoient adoucies. Sa joie cruelle venoit apparemment de la proximité de ma condamnation & de mon ſupplice; & moi, dans ma folle ſimplicité, je l'expliquois comme un retour de bonté, qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit ſi bien imprimée dans mon eſprit, que j'avois ceſſé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémiſſements, qui avoient fait juſqu'alors ma ſeule occupation. L'image même de mon épouſe, dont la préſence continuelle m'avoit fait verſer tant de larmes, commençoit à ſe préſenter à mon eſprit ſous une forme moins lugubre. Je la verrai, diſois-je, il me ſera permis de la revoir & de l'aimer. Chere Angélique! on ne s'oppoſera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fût jamais. Je te poſſéderai tranquillement, & je paſſerai le reſte de ma vie dans tes bras. Oui, dans le temps même qu'on portoit contre moi l'Arrêt d'une mort injuſte & cruelle, je me faiſois ainſi des idées chimériques de bonheur; j'étois le jouet de cette même Puiſſance maligne, qui m'a rendu malheureux dès ma naiſſance, & qui n'a pris ſoin de conſerver ma vie, que pour en faire un exemple de miſere & d'infortune.

L'ombre de ſatisfaction qu'elle m'accordoit fut payé bien cher, avant la fin du jour. L'obſcurité ne faiſoit que commencer, lorſque j'enten-

dis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gelin, qui crioit d'un ton furieux & menaçant : Ouvre, ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui continuoit, me fit croire qu'il étoit accompagné de pluſieurs perſonnes, & je ne pouvois comprendre à quoi devoit aboutir cette étrange ſcene. Ma porte s'ouvrit : je vis entrer Gelin, Johnſton, mes fideles compagnons, mes chers Amis ; & j'avois à peine eu le temps de les reconnoître, qu'ils me tenoient dans leurs bras, en me ſerrant de la maniere la plus tendre & la plus empreſſée. Ils étoient ſuivis de quinze hommes, qui remplirent ma chambre en un inſtant. Leur préſence, & les marques qu'ils me donnoient de leur amitié, s'accordoient ſi bien avec les agréables idées dont je m'étois entretenu tout le jour, que je fus perſuadé pendant un moment qu'ils m'apportoient la nouvelle de ma liberté. Dites-moi, chers Amis, m'écriai-je en leur rendant leurs embraſſements, ſuis-je libre ? L'êtes-vous ? Comment ſe porte ma chere épouſe ? Quelques ſoupirs, qui échapperent à Gelin, avant de me répondre, me firent trop connoître qu'il n'avoit rien que de triſte à m'apprendre. Ah ! Bridge, me dit-il d'un ton funeſte, je viens te percer le cœur. Je te connois, je t'apporte le coup de la mort. Et, ſans me donner le temps de repliquer, il ajouta que, dans l'état où étoient les choſes, il n'y avoit point de ménagements à garder en m'apprenant mon malheur. Vous êtes condamné à mourir demain, continua-t-il en verſant quelques larmes, vous & votre chere Angélique. Tout ce que je puis faire, mon cher Ami, c'eſt de vous défendre juſqu'à la derniere goutte de mon ſang, avec Johnſton & ces quinze braves gens qui m'ont promis leurs ſecours. Il n'y a point un mo-

ment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur & de courage.

Ce diſcours ne peut vous paroître auſſi étrange, qu'il fut terrible & accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne & me faire ſortir ſur le champ avec lui. Non, non, lui dis-je en le repouſſant d'une main tremblante; non, cher Gelin, je veux être informé promptement de tous mes malheurs. Au nom de Dieu, ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir, ah!.... Mais ne me cachez rien, repris-je en m'interrompant: ſi elle eſt déja morte, il n'eſt pas beſoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'apprit alors, en peu de mots, une partie de ma miſérable aventure, & le peu d'eſpérance qui me reſtoit, ſi je n'entrois promptement dans les vues qu'il avoit pour ma défenſe. Je ſus de lui que mon épouſe s'étoit délivrée heureuſement d'un fils, & que mes barbares ennemis avoient à peine attendu, pour la condamner à mourir avec moi, qu'elle fût remiſe de la douleur de ſes couches. Cette nouvelle idée, jointe à l'horreur de ſa condamnation & de la mienne, me mirent dans un état dont il eſt impoſſible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proie tout-à-la-fois à la tendreſſe & à la fureur; déchiré par l'une, & touché par l'autre juſqu'à verſer un ruiſſeau de larmes, en recommençant mille fois d'embraſſer mes chers Amis, je ne trouvois point de paroles qui puſſent ſuffire à ces deux tranſports: la fureur empêchoit ma tendreſſe de s'exprimer, & ma tendreſſe ſembloit arrêter toutes les expreſſions de ma fureur.

Johnſton & Gelin étoient pénétrés de pitié, en voyant l'excès de ma douleur & de mon déſeſpoir. Ils me dégagerent de mes chaînes, & ils m'expliquerent leur deſſein. C'étoit de nous

armer avant que de ſortir du magaſin, pour aller d'abord à la priſon d'Angélique, & la tirer des mains de nos ennemis ; & delà à la maiſon de leurs épouſes, qu'ils vouloient avoir auſſi avec nous. Enſuite nous devions retourner au magaſin, nous y enfermer comme dans une fortereſſe, & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la Colonie des conditions qui puſſent établir notre bonheur & notre tranquillité. Mon premier projet, me dit Gelin à l'oreille, n'étoit pas de traiter nos ennemis avec autant de modération ; mais je n'aurois point obtenu, ſans cette promeſſe, le ſecours des gens que je vous amene. Allons, chers amis, leur dis-je, en commençant un peu à reſpirer, allons nous mettre en poſſeſſion de nos tréſors. Pour ce qui regarde nos ennemis, ajoutai-je en parlant bas à Gelin, nous ne laiſſerons pas au Ciel tout le ſoin de nous venger. Je formois effectivement un deſſein qui eût ſervi à punir le Miniſtre par l'endroit le plus ſenſible, en humiliant ſon humeur fiere & orgueilleuſe ; car toute mon indignation n'étoit point capable de me faire penſer à tirer une autre vengeance de lui. Je voulois le prendre dans ſa maiſon, l'amener avec nous au magaſin, & le contraindre, pendant quelques jours, à fléchir devant nous, & à être le témoin des careſſes que nous ferions à nos épouſes. Connoiſſant comme je faiſois ſon caractere, j'étois ſûr qu'il eût préféré la mort à cette eſpece de châtiment.

Nous ne perdîmes point de temps à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des piſtolets comme la premiere fois ; nous prîmes chacun une épée & un fuſil. Nous ſortîmes du Magaſin en bon ordre, en y laiſſant trois hommes pour nous en aſſûrer l'entrée

à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas, que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de peuple qui paroiſſoit aſſemblée au long des maiſons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occaſion. Mes compagnons ſe ſouvinrent qu'il leur étoit échappé une précaution, dont le défaut nous pouvoit expoſer à de grands embarras; ils avoient oublié de s'aſſurer du Geolier, après être entrés au magaſin. Nous jugeâmes que ce miſérable en étoit ſorti pour avertir le Miniſtre & les Anciens, de la violence avec laquelle Gelin & ſa troupe s'y étoient fait introduire, & que le bruit qui s'en étoit auſſi-tôt répandu, cauſoit de la crainte & de l'émotion parmi les habitants. Cependant, comme ce n'étoit point une raiſon qui pût nous empêcher d'avancer, nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin, nous reconnûmes le Miniſtre qui venoit vers nous, un flambeau à la main, à la tête d'un gros d'environ cent hommes; &, ce qui nous ſurprit le plus, fut de les voir armés la plupart de bâtons, ou d'inſtruments domeſtiques. J'avoue que, dans le premier mouvement que me cauſa la vue de mon cruel ennemi, je me ſentis porté à le mettre d'un coup de fuſil hors d'état de renouveller jamais ſes trahiſons & ſes injuſtices. Je doute que le Ciel m'eût puni d'un crime qui eût empêché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour le laiſſer vivre, & pour redevenir bientôt l'objet de ſa perfidie. Malgré la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit, il parut s'effrayer tout-d'un-coup, lorſqu'il ſe vit abordé par quinze hommes armés d'épées & de fuſils. Ses gens parurent auſſi déconcertés que lui. Gelin prévint quelques paroles mortifiantes que

j'avois deſſein de lui dire ; mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête, malheureux, s'écria-t-il en lui préſentant le bout du fuſil, & rends graces au Ciel qui nous a faits plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois la mort, que tu te préparois à donner à mon ami. Nous voulons te laiſſer vivre pour ta propre punition ; car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à ſe reprocher. Cependant, ſi tu l'aimes, il faut commencer dès ce moment à réparer tes injuſtices. Ce diſcours, qui ſembloit devoir achever d'effrayer notre ennemi, ou l'irriter davantage, ne produiſit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le temps de ſe remettre en l'écoutant, & ſe croyant certain, par la maniere dont Gelin s'étoit exprimé, que nous n'en voulions point à ſa vie, il eut aſſez d'adreſſe & de préſence d'eſprit pour ne marquer ni crainte ni colere. Il répondit tranquillement à Gelin qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit ſi mal. J'ai ſollicité votre liberté, lui dit-il, & je l'ai obtenue. Si je n'ai pas rendu le même ſervice à votre ami, c'eſt que nos loix, la juſtice & le Jugement du Conſiſtoire & de la Colonie ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la ſentence au ſupplice ; &, quoiqu'on en ait marqué le jour à demain, c'eſt une formalité qui n'entraîne point néceſſairement l'exécution. En un mot, ſi l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre ami, on peut lui faire grace après la condamnation. Je vous avoue même, continua-t-il, que je m'étonnois de ce que vous ne penſiez point à la demander ; &, loin de vous ſavoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour ſa délivrance, je vous promets de me joindre à vous pour l'obtenir. Votre action eſt har-

die ; mais elle marque un naturel excellent, & j'aurai ſoin de la repréſenter du côté le plus favorable. Pour vos compagnons, ajouta-t-il (je parle de nos habitants que je vois armés avec vous), je confeſſe qu'il ſera difficile de les excuſer. C'eſt un attentat inoui, qu'on ne leur pardonnera jamais ; & pour moi, je leur déclare, dès ce moment, que je les ſépare de notre communion par le droit de mon miniſtere, à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s'adreſſant à eux, nous allons faire grace à Bridge, & vous êtes en danger d'être punis à ſa place. Quand vous pourriez éviter le ſupplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous déshonorer à jamais dans la Colonie. Le repentir eſt encore de ſaiſon ; croyez-moi, reportez vos armes au Magaſin.

Ce diſcours adroit & trompeur cauſa notre ruine. Il eſt vrai qu'il attira au Miniſtre le châtiment qu'il méritoit ; mais de quelle utilité peut être à des malheureux la punition d'un perfide ? Nos foibles compagnons d'armes s'étant conſultés un moment, reprirent le chemin du Magaſin, malgré nos inſtances & nos reproches. Gelin ſe déſeſpéroit. Il n'eſt pas queſtion, me dit-il, de nous laiſſer tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou ſortir avec ſuccès de notre entrepriſe. J'approuvai ſon avis. Nous nous ſerrâmes, lui, Johnſton & moi ; &, faiſant connoître à notre air que nous ne nous laiſſerions approcher de perſonne, nous continuâmes notre route vers la priſon de mon épouſe. Le Miniſtre nous preſſa en vain de nous arrêter, en renouvellant ſes perfides promeſſes. Nous lui répondîmes, en nous éloignant, qu'il n'y avoit que la mort qui pût interrompre notre deſſein ;

& qu'avant qu'on pût nous la donner, il y auroit d'autre ſang répandu que le nôtre.

C'étoit notre réſolution, & nous ne faiſions que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas juſqu'au lieu où mon épouſe étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'habitants qui couroient avec toutes les marques de la ſurpriſe & de l'effroi, comme il arrive dans une alarme publique : mais, ne s'en trouvant aucun qui s'oppoſât à notre paſſage, nos eſpérances alloient toujours en augmentant. Nous avions fait les trois quarts du chemin, lorſque nous entendîmes le bruit de pluſieurs perſonnes qui accouroient derriere nous. Arrêtons, dis-je à Gelin, on nous pourſuit. Quoiqu'il n'y eût point d'autre lumiere que celle de quelques chandelles, que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maiſons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armés, qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aiſé de juger que leurs armes étoient celles de nos Déſerteurs, que le Miniſtre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter, & de mettre armes bas. Plutôt périr mille fois, répondit vivement Gelin. Avance le plus hardi, il eſt mort ſans quartier. Nous tenions en effet nos fuſils prêts à tirer. Ils n'oſerent s'approcher davantage, & ils ſe contenterent de nous exhorter à nous rendre, & à conſidérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conſeils nous touchoient auſſi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la poſture où nous étions juſqu'à l'arrivée du Miniſtre, qui parut bientôt eſcorté de ſes cent hommes. Il avoit toujours ſon flambeau à la main ; &, la plupart des perſonnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout-d'un-coup environnés d'une

grande lumiere. Fier du nombre, & irrité de nous trouver en défenſe, le Miniſtre traita ſes gens de lâches, qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer bruſquement. A toi donc, traître, puiſque tu le veux, s'écria Gelin en ajuſtant le Miniſtre, & il lui lâcha ſon coup qui le fit tomber mortellement bleſſé. Nous déchargeâmes auſſi nos fuſils, Johnſton & moi. Nos deux coups bleſſerent quelques perſonnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du Peuple à fondre ſur nous. Nous fûmes ſaiſis & déſarmés malgré notre furieuſe réſiſtance. Quelques Anciens, qui ſe trouvoient dans la foule, nous firent conduire ſur le champ au Magaſin. On nous enferma chacun dans une priſon différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers amis, en me ſéparant d'eux. Adieu, brave Gelin, m'écriai-je; adieu, cher Johnſton. Puiſſent votre généroſité & votre amitié n'être funeſtes qu'à moi! Ce me ſera du moins une douce conſolation en mourant, d'avoir eu deux amis ſi généreux & ſi fideles.

En effet, je ne pouvois m'attendre qu'à un prompt ſupplice; il ne me reſtoit pas la moindre eſpérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort, en rappellant tout ce que de ſi cruels malheurs pouvoient me laiſſer de force & de conſtance. Que j'eus de peine à ramener mon eſprit à la ſoumiſſion, aux ordres du Ciel! Jamais on ne reſſentit de mouvements ſi ſemblables au déſeſpoir. Mais le mien n'étoit-il pas excuſable? L'infortune a-t-elle des traits terribles que je n'euſſe point eſſuyés? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorſqu'on a ſujet d'en accuſer également la rigueur du Ciel & la barbarie

des hommes ? Telle étoit ma ſituation. Tout ce qu'on appelle biens naturels, avantage de naiſſance, tendreſſe de parents, douceurs de fortune, ce que le Ciel accorde preſque à tous les hommes, je conſidérois qu'il me l'avoit refuſé, & la vie, telle que je l'avois reçue, étoit moins une faveur de ſa main, qu'un don funeſte & empoiſonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueur ? Hélas, repaſſez toutes les circonſtances de ma triſte Hiſtoire. Arraché des bras de ma mere, preſqu'en naiſſant, privé d'elle par un accident que je ne puis rappeller ſans honte & ſans horreur ; élevé enſuite dans l'obſcurité d'une affreuſe Caverne, mes premiers regards ont été lugubres, & mes premieres idées funeſtes. J'ai deſiré de voir mon pere, mon cœur s'en étoit fait une joie ; je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel, qui s'eſt fait violence pour épargner mon ſang, & qui s'étoit propoſé, en m'accordant la vie comme une grace, de la rendre ſi miſérable, qu'il me fût impoſſible de jouir long-temps du bienfait. J'échappe enfin à ſa cruauté ; il ſe préſente quelqu'ouverture à mes eſpérances. Mais à quoi aboutiſſent les promeſſes qu'on me fait d'une vie plus heureuſe ? A mettre le comble à mes miſeres, en multipliant les cauſes de mes douleurs, & en me faiſant trouver les plus cruelles peines dans ce qui fait ordinairement la félicité des autres. L'amour, l'amitié, tout ſe change pour moi en poiſon & en tourment. Un peuple entier, qui faiſoit profeſſion de vertu, devient barbare lorſqu'il eſt queſtion de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent eſt regardé comme un crime : un ſaint mariage paſſe pour adultere : on

me condamne au dernier ſupplice ; &, s'il me reſte à l'extrémité deux Amis fideles qui s'intéreſſent à mon ſort, mon infortune ſe répand ſur eux, & je les entraîne dans ma ruine.

Quelle conſtance n'eût point ſuccombé ſous de ſi affligeantes conſidérations ! Mais juſques-là mes plaintes ne ſuppoſoient encore que des maux de fortune. Foibles douleurs, quand je les comparois à celle de l'amour ! Il falloit perdre Angélique. La perdre par ma mort eût déjà été un tourment plus cruel que tous ceux que mes ennemis me préparoient ; mais penſer en mourant qu'elle étoit deſtinée au même ſupplice, la voir peut-être expirer à mes yeux ! Angélique, ma chere épouſe, tout ce que mon cœur aimoit ! Ah ! peines inexprimables, que nul autre que moi n'a jamais éprouvées ! Je me repréſentois cette chere perſonne ſeule & languiſſante dans ſa priſon, chargée peut-être de chaînes auſſi peſantes que les miennes, attendant la mort qu'elle croyoit inévitable ; & connoiſſant, comme je faiſois, le fond de ſon cœur tendre, je n'avois que trop de raiſons de m'imaginer que ſon infortune n'étoit pas la plus forte cauſe de ſes larmes. Elle s'afflige donc pour moi, diſois-je, elle pleure ma mort ; elle la craint peut-être plus que la ſienne, & je ne pourrai pas même lui dire que je ſens toutes ſes douleurs, lui dire ſeulement que je l'adore, & que, puiſqu'elle eſt condamnée à mourir, je mépriſerois la plus glorieuſe fortune qui m'empêcheroit de mourir avec elle. Je me la préſentois foible encore, & à peine relevée de la douleur de ſes couches : c'étoient là de ces idées contre leſquelles, ni force d'eſprit, ni Religion, ni approche de la mort, ne pouvoient ſoutenir un moment ma conſtance. Cruel Miniſtre ! barbares Habitants ! quoi !

m'écriai-je, une femme de seize ans, une tendre & innocente créature, qui n'a point d'autre crime que de m'aimer & d'être aimable, ne vous inspire point de compassion dans cet état ? Etes-vous hommes ? êtes-vous des loups féroces, ou des tigres altérés de sang ? Protestants cruels ! est-ce-là cet esprit de douceur & d'humanité que votre Religion vous inspire. ? Ah ! retournez dans vos Patries, que le zele de la vérité, dites-vous, vous a fait quitter. Soyez-y Turcs, Idolâtres, & ne violez pas les saintes loix de la nature qui est la plus sacrée & la plus inviolable de toutes les Religions.

Je passai la nuit dans ces agitations violentes. La triste Madame Eliot avoit part aussi à mes plus tendres sentiments. Elle avoit eu pour moi ceux d'une mere avant que j'eusse droit au nom de son fils. J'étois sûr que la mort de sa fille ne la toucheroit guere plus que la mienne. Si j'eusse pu du moins la remercier de tant de bontés ! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois, & de lui demander pardon des mortels désordres que je causois malheureusement dans sa famille. Hélas ! bonne & sensible comme elle étoit, elle n'aura pas résisté long-temps à une suite si continuelle de douleurs ! L'amertume & les larmes auront accompagné sa malheureuse vieillesse jusqu'au tombeau. Tout a péri sans doute, & la mere & la fille, & le triste fruit de mon mariage. Je ne me flatte plus de revoir jamais rien de ce qui m'a été si cher : il faudroit pour cela des miracles du Ciel & de la fortune, & ce n'est point à un misérable comme moi qu'il est permis de les espérer.

Le jour qui succéda à cette accablante nuit devoit donc être, suivant mon attente, le dernier jour de ma vie & de celle d'Angélique. Quel-

ue inquiétude que j'euſſe pour Gelin &
ohnſton, je ne pouvois me figurer qu'ils
uſſent condamnés à mort pour avoir entrepris
e me mettre en liberté. Il y avoit apparen-
e du moins qu'on ne ſe porteroit à cette
xtrémité qu'en cas que le Miniſtre mourût de
a bleſſure. J'avois cru remarquer que le coup
'étoit pas mortel, à la manière dont il s'étoit
outenu lorſqu'on l'avoit relevé de ſa chûte. C'é-
oit un tourment de moins pour moi, que de
ouvoir me flatter que la vie de mes chers Amis
'étoit point auſſi déſeſpérée que la mienne. Je
'attendois plus que le moment de mon exécu-
on. Le Geolier m'ayant apporté quelque nour-
ture, je refuſai de la prendre, comme un ſe-
ours inutile dans le peu d'inſtants qui me reſ-
oient à vivre. J'invoquois le Ciel, autant que
on trouble me le pouvoit permettre; & les
lus ardents de mes vœux regardoient ma chere
pouſe. Je tâchois de familiariſer mon imagi-
ation avec ſon ſupplice, pour diminuer, s'il
toit poſſible, quelque choſe de l'horreur que
allois reſſentir à cette vue; &, en ſuppoſant tou-
ours que nous ſerions exécutés enſemble, com-
ne Guiton & ſa Maîtreſſe, je me mettois par
vance dans toutes les ſituations où je croyois
ouvoir me trouver lorſque je ſerois précipité dans
a mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'eſ-
érance que je puiſſe y être de quelque ſecours à
on épouſe, la ſoutenir entre mes bras dans les
ots, me dérober avec ce cher fardeau aux yeux
e nos Exécuteurs, regagner le rivage avec elle,
e ſauver ſa précieuſe vie; ou du moins con-
ribuer à lui rendre la mort plus douce, & em-
loyer mes forces juſqu'au dernier ſoupir, à
ui en déguiſer les horreurs par les plus tendres
émoignages de l'amour. Le jour ſe paſſa tout

entier, ſans qu'il ſe préſentât perſonne à ma priſon. Admirez un des plus étranges effets de l'amour, je ſentois une eſpece d'impatience de voir arriver mes Gardes & mes Exécuteurs ; non que la mort commençât à me paroître moins terrible; mais l'ardeur preſſante que j'avois de revoir Angélique, me faiſoit oublier que ce plaiſir ne me ſeroit accordé que pour m'être auſſi-tôt ravi cruellement. Toute mon attention ſe réuniſſant ſur elle, & ſur ſa douceur, j'allois trouver à lui parler & à l'entendre, je perdois de vue notre ſupplice, pour me livrer aux deſirs d'une malheureuſe & inutile tendreſſe.

Enfin, l'obſcurité ayant ſuccédé au jour, je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain, & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions cauſé la veille dans l'habitation. J'étois dans cette penſée, lorſque j'entendis ouvrir bruſquement ma porte. C'étoient quatre Gardes qui s'approcherent de moi ſans parler. Ils m'ôterent mes chaînes; mais ils avoient apporté une corde, dont ils ſe ſervirent auſſi-tôt pour me lier étroitement les mains. Je leur fis diverſes queſtions, auxquelles ils refuſerent conſtamment de répondre. Apprenez-moi, du moins leur dis-je, ſi c'eſt au ſupplice que vous me conduiſez ? Verrai-je mon épouſe ? Ne me ſera-t-il pas permis de lui dire le dernier adieu ? Ils me marquerent quelque regret de s'être obligés par ſerment à garder le ſilence. Conſolez-vous, me dit l'un d'entr'eux, vous ne ſerez pas ſeul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort, s'il m'eſt accordé d'expirer en préſence d'Angélique. Ils me firent ſortir du Magaſin ; &, ſans s'écarter de moi d'un ſeul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduiſoit à la mer. Je ſuis donc dans le chemin de la mort,

ur diſois-je en allant ? ma vie & mes malheurs
ouchent à leur fin : J'en loue le Ciel. Mais où
ois-je donc rencontrer mon épouſe ? Ils s'obſti-
erent à ne me pas répondre. J'admirois que la cu-
oſité ou la compaſſion n'euſſent amené perſonne
ur mon paſſage, pour être témoin de ma derniere
ene. Cependant, après nous être avancés envi-
on l'eſpace d'un mille, je crus entendre le bruit
e quelques perſonnes qui marchoient, les unes
evant nous & les autres derriere. Je ne doutai
oint qu'Angélique ne fût dans l'une ou dans
autre bande ! Mon cœur s'émut juſqu'à m'ôter
reſqu'entiérement le pouvoir de marcher davan-
ge. Malheureuſe épouſe, m'écriai-je avec le
lus amer ſentiment que la douleur ait jamais
roduit, voilà donc quel étoit le triſte ſens de
os promeſſes ! C'eſt donc en périſſant enſem-
le que nous exécuterons le ſerment que nous
vons fait de ne nous jamais ſéparer. Oh ! ſi
i pitié, dis-je à mes Gardes, vous faiſoit du
oins conſentir à me laiſſer les mains libres ! Si
ous me permettiez de donner le dernier embraſ-
ement à ma chere épouſe ! Que craignez-vous ?
N'oſeriez-vous être un peu moins barbares que
os maîtres ? N'oſez-vous ceſſer d'être cruels
our un moment ? Ils ne me répondirent rien.
Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux
ui donnoit paſſage au travers du rocher. Nous le
aſsâmes dans l'obſcurité. Mais, en ſortant du côté
ui touchoit à la mer, j'apperçus à la lumiere de
uelques flambeaux, dix ou douze hommes au
ong du rivage, & je reconnus auſſi-tôt Gelin
armi eux.

Il avoit les mains liées comme moi. C'étoit
ui que j'avois entendu marcher devant nous avec
es Gardes ; Johnſton, qui ſuivoit par der-
iere, ne tarda auſſi qu'un moment à paroître.

Je crus leur perte auſſi infaillible que la mienne. Deux ruiſſeaux de larmes qui coulerent tout-d'un-coup de mes yeux, & le ſurcroît d'horreur imprévue dont je me ſentis ſaiſi, me firent connoître que je n'avois pas encore été ſi malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'approchai avec tranſport de ces chers amis, que mes liens ne me permirent pas même d'embraſſer. Les mouvements paſſionnés qui ſervirent d'abord d'expreſſion à ma douleur, les perſuaderent aſſez que ce n'étoit point l'approche du ſupplice qui me mettoit ainſi hors de moi-même; l'amitié agiſſoit ſur mon cœur auſſi impétueuſement qu'avoit fait l'amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondiſſent à mes ſentiments. Gelin me prévint. Sa voix me parut ferme, quoique ſes yeux n'euſſent point leur vivacité ordinaire. Voilà une ſcene bien tragique, me dit-il; mais il faut la ſoutenir en braves gens. Nous étions déterminés hier à mourir, il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changés. J'ouvrois la bouche pour lui répondre, & j'euſſe été bien éloigné ſans doute d'affecter autant de fermeté que lui: Mes premieres paroles furent interrompues par un Ancien, qui étoit à donner quelques ordres ſur la chaloupe à mon arrivée, & qui s'approcha de nous lorſqu'il nous vit tous trois réunis.

Ecoutez, nous dit-il, les ordres que j'ai commiſſion de vous déclarer. Il eſt évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été comdamné juſtement, pour un crime qu'on n'avoit jamais pardonné dans cette Colonie; & Gelin & Johnſton ſe rendirent hier ſi coupables, que le ſeul fait porte ſa condamnation. Nous vivions paiſiblement dans cette Iſle, avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble, en

duiſant nos filles, en maſſacrant notre Miſtre, & en voulant nous impoſer des loix à rce armée. Enfin, vous nous avez apporté toula corruption de l'Europe, dont nous nous ions crus à couvert ici pour toujours. Voilà os crimes : ils ſont notoires, & nous n'avons oint un habitant dans la Colonie qui n'ait oiné ce matin à votre ſupplice. Rien ne ſemoit pouvoir vous ſauver. Cependant, le Miſtre ſe voyant prêt d'expirer, a fait prier le onſiſtoire de s'aſſembler chez lui. Il a recon-u avec humilité qu'il avoit pu contribuer à vos utes, par une rigueur dont il ſe reprochoit s motifs : & le deſir de faire ſa paix avec le iel, l'a fait intercéder ſi vivement pour votre e, qu'on n'a pu rien refuſer à cet homme reſectable, qui a ſervi pendant plus de vingt ans de ere à la Colonie. Il eſt mort, vous êtes aſſurés e vivre. Cependant, on a jugé qu'en vous uiſant grace, il n'étoit point à propos de ous conſerver plus long-temps parmi nous. Il 'arrive que trop ſouvent que les reſſentiments : raniment. Tout coupable que vous êtes, on oute que vous vous rendiez juſtice : & qui ait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens uſſi hardis, & auſſi entreprenants que vous ? D'ailleurs, les difficultés de vos mariages ſont 'une nature à ne ſe terminer jamais. Vous ne ous ſoumettrez point à la Sentence du Conſiſtoire ; il n'eſt point diſpoſé à la révoquer ; inſi le parti le plus avantageux, & pour nous & pour vous-mêmes, eſt de vous exiler pour amais de cette Iſle, & de vous mettre en état le retourner dans vos Patries. Tel eſt l'Arrêt du Conſiſtoire que je vous annonce ici par commiſſion. Il a ordonné que vous fuſſiez conduits ans bruit à la mer, pour vous dérober aux re-

gards du Peuple, que la curioſité auroit ſans doute amené en foule ſur vos pas. Et, pour vous ôter toute raiſon de vous plaindre, & de nous accuſer peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une ſomme de dix mille écus, que vous diviſerez en trois parts égales. Elle eſt dans la chaloupe qui va vous porter à Sainte-Hélene. Partez, ajouta-t-il, vous ne tarderez point à trouver dans le port un vaiſſeau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera qu'après tant de tranſports & de douleurs dont j'ai fait le récit juſqu'à préſent, il pût y avoir quelque choſe de plus terrible pour moi que tout ce que j'avois éprouvé ? Non, la Sentence de ma mort & de celle d'Angélique n'avoit pas fait ſur moi l'impreſſion que fit le fatal Arrêt de mon exil. Mes Compagnons ſentirent le coup auſſi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit ne nous parut point une grace ; c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines ; & la vie qu'on nous condamnoit à paſſer loin de nos épouſes, alloit être pour nous un ſupplice éternel. Non, non, m'écriai-je le premier, on ne me forcera ni à partir ni à vivre. Je veux mourir, ſi je l'ai mérité ; il n'y a que la mort qui puiſſe m'arracher de cette Iſle, où tout le bonheur de ma vie eſt attaché. Pitoyable Vieillard, continuai-je en voyant l'Ancien qui s'éloignoit, & qui nous laiſſoit entre les mains de nos Gardes : ah ! laiſſez-vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunés qui vous demandent la mort. O Dieu ! refuſe-t-on le ſupplice à des criminels qui le demandent comme une faveur ? Arrêtez, écoutez-nous, ne nous forcez pas au dernier déſeſpoir. Il tourna la tête pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur, & de la néceſſité où il étoit d'obéir au Con-

toire. Nous prîmes ce moment pour nous jetter us trois à genoux, & nos prieres furent ſi touantes, qu'il eſt impoſſible qu'il les ait entenues ſans compaſſion; mais, étant bientôt entrés ns l'ouverture du rocher, nous comprîmes, en perdant de vue, qu'il ne nous reſtoit plus d'eſrance. Gelin & Johnſton, qui n'étoient pas oins troublés que moi, me demanderent quel rti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent, s-je à Gelin, faites un effort ſur l'eſprit de nos ardes. Il employa tout ce que peut la nature, dée de la douleur; mais on avoit choiſi exprès our nous conduire, des inflexibles, ou plutôt s barbares, que rien ne fut capable d'amollir.

Cependant, ils nous preſſoient de nous mettre mer; &, ſi nous euſſions refuſé plus long-temps nous laiſſer mener à la chaloupe, ils paroiſient ſe diſpoſer à nous y traîner violemment. os mains étoient toujours liées; ce qui nous ndoit incapables de la moindre réſiſtance. Je is ſecrétement à Gelin: notre malheur eſt mainenant ſans remede; ne nous expoſons point à es violences que nous ſommes hors d'état de epouſſer. Mais, ſi l'on nous conduit à Sainte-Héne, qui nous empêchera de retourner ici, & 'y rentrer en état de nous faire craindre? Avec ix mille écus, nous leverions une armée. Quoi u'on ait pu nous dire de la ſituation inconnue e cette Iſle, nous la découvrirons, fût-elle au ein de la mer. Je fis entendre la même choſe Johnſton: ils applaudirent tous deux à ce proet. Nous nous embarquâmes. La chaloupe étoit grande. Il y entra ſix de nos Gardes & deux Rameurs. La nuit étoit ſi obſcure qu'il falloit être uſſi aſſuré qu'ils l'étoient de la route, pour oſer e commettre à cette heure ſur une mer parſemée le rochers. Nous voguâmes heureuſement pen-

dant quelques heures. Quoique nos Gardes n'euſſent plus les mêmes raiſons de garder le ſilence, ils s'obſtinerent encore à refuſer de répondre à toutes nos queſtions. Les miennes ne regardoient qu'Angélique. L'ardeur de mon tranſport m'avoit empêché, après le diſcours de l'Ancien, de lui demander du moins quelqu'éclairciſſement ſur le ſort de cette chere épouſe. Quelqu'apparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une ſimple vraiſemblance ne ſuffiſoit pas pour raſſurer ma tendreſſe. Mes alarmes augmenterent extrêmement, lorſque je vis mes Gardes ſourds à mes interrogations. Ces inſenſibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille juſqu'à la fin. Hélas! c'eſt cette funeſte incertitude, dont rien n'a pu me faire ſortir juſqu'aujourd'hui, qui cauſe encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Sainte-Hélene. L'obſcurité de la nuit duroit encore. Nos Gardes nous mirent bruſquement à terre, & tirant de la chaloupe le ſac qui contenoit les dix mille écus en or, ils en firent trois parts, dont le poids plutôt que la valeur, étoit à-peu-près égal. Vous êtes liés d'intérêt & d'amitié, nous dirent-ils, vous ferez enſemble un partage plus exact de cette ſomme. Nous ne la diviſons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches, &, nous laiſſant ſur le rivage, ils ſe hâterent de rentrer dans la chaloupe, ſans avoir délié nos mains. Quoi! leur dit Gelin, vous ne nous ôterez pas ces liens, qui vont nous faire paſſer ici pour des criminels & des infames? Ils s'excuſerent ſur les ordres qu'ils avoient reçus du Conſiſtoire, & ils ne nous en cacherent point la raiſon; c'étoit la crainte que nous n'entrepriſſions de les retenir, ou de retourner, malgré eux, dans la chaloupe pour rega-

r l'Iſle avec eux. Nous promîmes en vain de
as mal uſer de notre liberté, s'ils vouloient
s l'accorder ; il nous fut impoſſible de rien
enir. Je pris la parole en les voyant prêts à
oigner du rivage : Vous avez été ſourds à nos
ſtions, leur dis-je, & inſenſibles à nos pric-
; nous n'avons rien obtenu juſqu'à préſent
votre bonté & de votre compaſſion. Mais, ſi
s n'avez pas perdu tout ſentiment d'humani-
accordez-nous du moins, en nous quittant,
eule grace qui nous reſte à vous demander.
ıſi, le Ciel puiſſe-t-il écouter tous vos deſirs !
and vous ſerez retournés dans votre Iſle :
, cette Iſle heureuſe ! Quand vous y ſerez re-
rnés, allez voir nos cheres épouſes, & di-
leur que c'eſt de notre part que vous y ve-
. Apprenez-leur, ſinon tout l'excès de notre
eſpoir qu'il vous eſt impoſſible de leur expri-
r, du moins cette partie de nos douleurs
nt vous avez été témoins. Repréſentez-leur ce
e vous nous avez vu faire ; racontez-leur ce
e vous avez entendu. Dites à ma chere Angé-
ue qu'il n'y a point de Sentence barbare ni
ſéparation cruelle qui puiſſe m'empêcher d'ê-
à elle, & de porter le nom de ſon époux ;
'elle me doit ſa foi & ſa conſtance ; qu'elle
ut ſe repoſer ſur la mienne ; que je puis enco-
être trahi par des perfides, & outragé par des
uels, manquer de ſuccès dans mes deſſeins,
rir dans mes entrepriſes ; mais que tout le
uvoir de la fortune & la malignité des hom-
es ne l'effaceront jamais de mon cœur. Dites
ſa malheureuſe mere que je me reproche tou-
s ſes peines, quoique je n'en ſois, hélas ! que
cauſe innocente ; que je les reſſens plus vi-
ment qu'elle ; que j'en ſuis puni par un mortel
ſeſpoir. Dites-leur à toutes deux.....Ah ! di-

tes-leur !.....Mais nos barbares conducteurs étoient déjà si loin qu'il leur étoit impossible de m'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas prêté l'oreille à mes supplications, lorsqu'ils étoient plus proches, & je n'ose me flatter que l'infortunée Angélique ait eu la consolation d'avoir ces derniers soins de mon amour. J'avois lâché exprès les termes d'entreprise & de dessein. Elle & sa mere n'auront pas manqué d'en comprendre le sens, si on leur en a fait un rapport fidele ; & sans doute qu'elles accusent tous les jours la rigueur du Ciel, qui en differe si long-temps l'exécution.

Je vous laisse à imaginer dans quelle étrange situation nous nous trouvâmes après le départ de la chaloupe. Le jour ne commençoit point encore à luire, & nos Gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du sable pouvoit-elle servir à nous le faire appercevoir. Nous jugeâmes, par le bruit des flots qui augmentoit incessamment, que la marée remontoit, & nous fûmes obligés de marcher quelque-temps dans l'obscurité, pour éviter les vagues qui commençoient à mouiller nos pieds. Nous nous assimes lorsque nous crumes le pouvoir avec sûreté, résolus d'attendre la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fimes pour rompre nos liens, furent inutiles ; il fallut en perdre l'espérance, & nous résoudre à demander le lendemain ce service au premier inconnu qui se présenteroit. Je ne vous fatiguerai point du récit de nos gémissements & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l'habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas sans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver exposés. Quelques

atelots qui étoient au long du rivage, furent premiers qui nous apperçurent; & la nouveau- du ſpectacle les ayant attirés, ils nous conſi- rerent avec étonnement, ſans avoir la hardieſſe s'approcher. Il faut remarquer que l'Iſle de inte-Hélene n'étant habitée que ſur les bords par petit nombre de Portugais, parmi leſquels il trouve quelque François & quelques Anglois élés, tous les habitants ſe connoiſſent parfaite- ent de nom & de viſage; de ſorte que la vue trois hommes dans l'état où nous paroiſſions, voit cauſer beaucoup de ſurpriſe. Nous prévîn- es les Matelots, en les priant inſtamment nous délier les mains. Après s'être conſultés moment, ils nous répondirent en mauvais nglois que ceux qui nous les avoient liées, l'avoient pas fait ſans quelques raiſons, & l'il ne leur appartenoit point de les approfondir, ais qu'ils alloient nous conduire à leur Gou- rneur, avec lequel nous pourrions nous ex- iquer. Nos inſtances redoublées ne les firent oint changer de ſentiment. Ils nous forcerent les ſuivre. Etant obligés de traverſer l'habi- tion, nous nous vîmes en un moment en- ronnés de la plus grande partie du peuple. No- e douleur & notre confuſion étoient extrêmes. ependant, le Gouverneur s'étant rendu ſur no- e chemin, la premiere choſe que nous lui de- andâmes, fut d'écarter la populace, & de ous faire entrer dans quelque maiſon pour nous couter. Il nous accorda cette faveur. Quoique ortugais, il parloit facilement les langues fran- oiſe & angloiſe. Nous lui racontâmes le fond e notre aventure. Il l'entendit avec admiration; & trouvant ſans doute dans notre jeuneſſe & ans les expreſſions naturelles de notre douleur, lequoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous

donna tous les témoignages que nous pouvions ſouhaiter de l'une & de l'autre. Son nom eſt *Don Pedro Columella.*

Ce ne fut pas le premier jour que nous lui découvrîmes nos véritables deſſeins. Nous le laiſsâmes long-temps dans la penſée que nous n'attendions que le paſſage de quelque vaiſſeau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui eſt inſinuant, s'employoit pendant ce temps-là à nous concilier ſon eſtime & ſon amitié, pour le rendre peu-à-peu favorable à nos entrepriſes. Il y réuſſit. Don Pedro conçut à la fin tant d'inclination pour nous que nous ne fimes plus difficulté de lui demander ſon ſecours & celui de ſes gens, pour nous faire retrouver nos épouſes. Nous nous étions ſouvent entretenus avec lui de cette Iſle inconnue que nous avions quittée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit ſi attaché. Il avoit pris plaiſir à nous faire raconter les circonſtances de notre aventure, & à ſe faire expliquer l'origine & l'état de la Colonie; mais il ne nous avoit jamais marqué que ſa curioſité le portât à tenter de la découvrir. Ce ſont des gens, nous diſoit-il, qui veulent être cachés; je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, pour acheter de nous certains ſecours dont ils paroiſſent manquer. Ils ont beſoin de fer & d'outils pour le travail. Ils nous laiſſent le choix d'être payés en argent comptant, ou en beſtiaux & en fruits de leurs terres. Je ſais qu'il y a dans cette mer quantité de petites Iſles; il faut qu'ils en habitent une. Don Pedro ajoutoit que ſon prédéceſſeur avoit fait quelques tentatives inutiles, pour parvenir à la connoiſſance de leur retraite; qu'il les avoit fait obſerver, & qu'en ayant retenu un jour quelques-uns priſonniers,

il

avoit employé les prieres & les menaces pour
ur arracher leur ſecret ; mais que, n'ayant pu
branler leur fidélité & leur diſcrétion, il avoit
ris le parti de les laiſſer tranquilles ; que depuis
ix ans qu'il commandoit à Sainte-Hélene, il
noit auſſi la même conduite ; que leurs viſites
toient fort rares depuis un certain temps ; qu'il
avoit environ un an qu'une de leurs femmes
voit fait le voyage d'Europe ; qu'elle étoit ve-
ue s'embarquer à Sainte-Hélene ſur un vaiſſeau
e paſſage, & qu'elle y étoit retournée après
uelques mois d'abſence, mais qu'il n'avoit pas
u la ſatisfaction de la voir & de lui parler, par-
e que ſes gens, qui ſavoient à-peu-près le temps
e ſon retour, ayant paſſé quelques ſemaines à
attendre, avoient diſparu avec elle au moment
e ſon arrivée.

Quoique les relations du Gouverneur ne nous
uſſent rien appris dont nous ne fuſſions bien in-
ormés, elles avoient ſoutenu notre eſpoir. Nous
e fûmes pas plutôt aſſurés qu'il nous vouloit aſ-
ez de bien pour ſe prêter à nos deſſeins, que
ous lui propoſâmes de nous accorder une de ſes
lus grandes barques, avec quelques Soldats ar-
és & quelques Matelots expérimentés pour
ous conduire. Il y conſentit. Nous quittâmes
ainte-Hélene. Nous paſsâmes plus de ſix ſemai-
es à parcourir toutes les parties occidentales de
mer d'Ethiopie, au hazard de périr mille fois
ans un ſi petit bâtiment, qui étoit preſque ſans
éfenſe contre les vents & les flots. Nous viſi-
âmes quantité d'Iſles connues, mais inhabitées,
elles que Martin Vaz, Agoſta, Los Picos, &
ous en découvrîmes pluſieurs qu'on n'avoit point
ncore apperçues. Le danger, qui augmentoit tous
s jours par le dépériſſement de notre barque,
'auroit pas ralenti l'ardeur de nos recherches,

ſi nous n'euſſions eu, mes deux compagnons & moi, que notre miſérable vie à ménager : mais nos Soldats & nos Matelots, qui ſentoient le péril, & qui en frémiſſoient continuellement, nous déclarerent qu'ils étoient réſolus de regagner Sainte-Hélene. Ils nous repréſenterent qu'il y avoit peu d'apparence que l'Iſle que nous cherchions fût ſi éloignée ; qu'elle devoit être aux environs de Sainte-Hélene, puiſque nous confeſſions nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en mer lorſque nous en étions ſortis ; que c'étoit dans cette ſuppoſition que le Gouverneur nous avoit prêté ſa barque, & qu'il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impoſſible de leur communiquer une étincelle de notre hardieſſe & de notre réſolution. Cependant, comme nous les avions payés ſi libéralement qu'ils avoient quelqu'affection à notre ſervice, ils s'engagerent à ſeconder juſqu'à la fin notre entrepriſe, ſi nous pouvions nous procurer un bâtiment ſur lequel il y eût plus de ſûreté pour eux & pour nous-mêmes. Nous revînmes ainſi de notre premiére courſe, avec le chagrin de voir nos eſpérances plus reculées que jamais.

Dom Pédro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre abſence lui en avoit fait prendre une meilleure opinion. Il étoit diſpoſé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heureux ; mais il n'y avoit point un ſeul vaiſſeau dans le Port, & toutes les autres barques ne ſurpaſſoient pas la nôtre en grandeur. L'Iſle de Sainte-Hélene n'eſt point un lieu de commerce. Elle eſt ſituée favorablement pour les vaiſſeaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes Orientales, & pour ceux qui retournent en Europe des parties les plus méridionales de

Amérique ; elle ſe trouve ſur leur paſſage, & lle peut leur fournir toutes ſortes de rafraîchiſſe- ients. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom d'Hô- ellerie de la mer. Mais, à la réſerve des bâti- ients qui y paſſent quelquefois de cette maniere, n'y a dans ſon Port qu'un petit nombre de haloupes & de mauvaiſes barques. Le Gouver- eur nous donna un conſeil que nous euſſions pu oûter, ſi nous euſſions eu moins d'impatience ; 'étoit d'attendre en repos que le beſoin amenât uelques habitants de la Colonie à Sainte-Héle- e. J'ordonnerai, nous dit-il, qu'on leur cache vec ſoin que vous êtes encore parmi nous. Ils e ſe défieront de rien ; j'ai le ſecret d'un Phoſ- hore merveilleux que je ferai attacher, ſans u'ils s'en apperçoivent, à la queue de leur cha- oupe. Vous vous tiendrez près de ma barque our le moment de leur départ, & j'eſpere que algré l'obſcurité qu'ils choiſiſſent toujours pour artir, vous pourrez les ſuivre à quelque diſtance ans les perdre de vue. Cette eſpérance, toute uérile & toute incertaine qu'elle étoit, fut le eul fondement de notre patience pendant plus de ix mois. Mais, loin de pouvoir recueillir le fruit l'une ſi longue attente, nous eûmes le chagrin le ne voir même arriver perſonne de la Colonie lans tout cet eſpace, comme ſi nos ennemis e fuſſent défiés que nous étions encore à Sainte-Hélene, & que leur haine eût cherché à nous éloi- gner d'eux autant que l'amour nous portoit à nous en approcher.

Nous étions preſque inceſſamment ſur le riva- ge à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la mer où ils pouvoient s'étendre. Quelqu'éloigné que pût être l'objet de nos de- ſirs, nous n'euſſions guere tardé à le découvrir, ſi la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos

ſentiments. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous apperçûmes un vaiſſeau qui s'avançoit peſamment vers le Port. Il nous fut aiſé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le Capitaine qui le commandoit, ayant fait deſcendre quelques-uns de ſes gens dans ſa chaloupe, les envoya promptement à la Ville pour ſupplier le Gouverneur de lui faire donner du ſecours. Son bâtiment faiſoit eau de toutes parts; à peine eſpéroit-il qu'il pût réſiſter juſqu'au Port. On fit partir ſur le champ toutes les barques pour recevoir l'Equipage & une partie des marchandiſes. Cette diminution de poids ayant ſoulagé conſidérablement le vaiſſeau, il vint heureuſement ſurgir au rivage. C'étoit un vaiſſeau Hollandois. Cependant, comme il n'étoit point en état de ſe remettre en mer pour achever un auſſi long voyage que celui de Hollande, ſurtout avec une charge de deux cents mille écus, le Capitaine, qui ne vouloit rien riſquer, prit le parti d'en faire conſtruire un autre à Sainte-Hélene. Il ne manquoit point d'Ouvriers, & l'Iſle fournit du bois excellent. Son deſſein n'eut pas été plutôt publié, que je remerciai le Ciel de le lui avoir inſpiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au ſuccès du nôtre. Je formai celui d'acheter ſon vaiſſeau briſé, & d'employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fût, je crus qu'il pourroit ſervir à des voyages moins longs & moins dangereux que celui du Capitaine Hollandois, ſans compter la différence du fardeau, qui le rendoit encore de meilleur uſage. Je propoſai cette idée à mes compagnons. Ils l'approuverent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le Capitaine; &, par l'entremiſe du Gouverneur,

nous composâmes fort raiſonnablement. J'employai auſſi-tôt les Ouvriers au travail. On fut preſque auſſi long-temps à réparer le vieux navire, qu'à conſtruire le nouveau ; mais enfin, notre ardeur ſurmonta toutes les difficultés. Le Capitaine fit tranſporter ſa cargaiſon & ſon canon, & il nous mit en poſſeſſion de tout le reſte.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joie nous nous mîmes en mer. Ce précieux vaiſſeau faiſoit non-ſeulement une partie de nos richeſſes, mais le fond de nos plus foibles eſpérances. Nous obtînmes du Gouverneur quinze Soldats bien armés, avec huit Matelots ; &, nous étant fournis de vivres pour long-temps, nous nous promîmes que, ſi l'Iſle de la Colonie n'étoit point un fantôme, & toute notre aventure une illuſion, nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de déſirs & de recherches. Cependant, le Ciel ne nous a point encore permis d'en approcher. Il y a près de trois mois que nous parcourons des mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Hélene, à cinq ou ſix lieues de diſtance : rien ne s'eſt préſenté à nos yeux. O Ciel ! eſt-ce vous qui nous aveuglez par de rigoureux deſſeins que nous ne ſaurions comprendre, ou ſi vous laiſſez à la fortune la diſpoſition de notre miſérable deſtinée, qui nous tourmente ſans relâche & ſans pitié ! Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque puiſſance ennemie, qui nous pouſſe ſans ceſſe du côté oppoſé à ce que nous cherchons : aujourd'hui proche de Sainte-Hélene ; demain éloignés de cent lieues, ſelon qu'il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes, & à la fortune. C'eſt par un orage extraordinaire que nous avons été pouſſés cette nuit ſur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures ce que l'élément

où nous ſommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuſe faveur néanmoins, & la plus douce que j'aie reçu dans toute ma vie, puiſque je dois à cet accident la ſatisfaction de trouver un cher frere, & le bonheur de l'avoir ſauvé des mains de ſon ennemi.

Bridge m'embraſſa de nouveau en finiſſant ce récit; & ſon cœur, auſſi attendri par ma préſence que par le ſouvenir de ſon infortune, ſe ſoulagea par une abondance de larmes, qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta enſuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la viſite du Capitaine *Will*. Il a commencé, me dit-il, par me demander ſi je retournois en Angleterre. Je me ſuis ſervi de cette queſtion comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon deſſein, ſi la fortune & le vent ne s'y oppoſoient pas. Il m'a propoſé, ſans rien approfondir davantage, de me charger d'un ennemi du Protecteur, qu'il avoit découvert dans ſon vaiſſeau, & il m'a révélé, en peu de mots, une partie des ſecrets que vous lui aviez confiés. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus j'étois porté à vous ſecourir, plus j'ai jugé qu'il étoit beſoin de diſſimulation. C'eſt ce qui m'a porté à vous traiter, juſqu'à ſon départ, avec quelqu'apparence de dureté. Mon cœur ſaignoit de votre inquiétude; car, quoique je n'euſſe été inſtruit qu'à demi par ce traître, la nature m'avertiſſoit que c'étoit à mon cher frere que j'allois être utile. Hélas! je n'apperçois que trop qu'il n'eſt pas plus heureux que moi. Nous ſommes nés du même pere; nous portons le châtiment de ſes crimes. Mais mon récit, ajouta Bridge, a duré trop long-temps. Il me tarde de vous faire connoître Gelin & Johnſton, qui ſont ſurpris ſans doute de me voir renfermé depuis

deux heures avec vous. Je vous prie de commencer à les aimer un peu, pour l'amour de moi, ces chers & fideles amis. Vous allez convenir qu'ils méritent bien auſſi votre affection pour l'amour d'eux-mêmes. Il les fit prier auſſi-tôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étendue qu'elle n'auroit point, ſi je l'euſſe rapportée ſur le ſeul ſecours de ma mémoire. J'avertis mes Lecteurs, qu'elle n'eſt point de moi. Elle eſt de mon frere, qui a eu dans la ſuite aſſez de complaiſance pour la mettre par écrit, à ma priere; & je n'ai fait que l'inſérer dans mon hiſtoire. Ainſi, c'eſt lui-même effectivement qui a raconté ici ſa propre aventure.

HISTOIRE

DE

M. CLEVELAND.

LIVRE CINQUIEME.

QUOIQUE la préſence continuelle de mes peines ne me laiſsât guere de goût pour la joie, le bonheur d'avoir rencontré un frere ſi aimable, ſon récit, ſes careſſes, & l'attente de voir Gelin & Johnſton, que je me repréſentois ſous une idée avantageuſe, ſuſpendirent ma triſteſſe pour quelques moments. Ils entrerent ; & moi, pour marquer à Bridge que j'avois déjà pour eux les ſentiments qu'il déſiroit, j'allai au-devant d'eux, & les embraſſai avec un air d'ouverture & de tendreſſe qui les ſurprit. Ils regarderent Bridge pour lui faire connoître leur embarras : raſſurez-vous, leur dit-il en s'attendriſſant de nouveau, ce captif eſt mon frere. Je l'ai déjà inſtruit de nos infortunes ; il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il fallut leur expliquer,

en peu de mots mon aventure, & j'eus peine après cela à ſuffire à l'ardeur de leurs careſſes & de leurs embraſſements. Gelin portoit dans ſes yeux & dans ſes mouvements tout ce que mon frere m'avoit dit de ſa vivacité. Il n'étoit pas beſoin de me le nommer, pour me le faire connoître. En un moment il fut auſſi familier avec moi, que s'il n'eût point eu d'autre compagnon toute ſa vie. Ses manieres étoient aiſées & ſa figure prévenante. Johnſton paroiſſoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu; mais dans cette réſerve il étoit aiſé de remarquer un eſprit judicieux, avec toutes les apparences d'un excellent naturel. Si vous êtes malheureux en amour, dis-je à mon frere, vous êtes partagé bien heureuſement du côté de l'amitié. Vos peines ſont grandes & vos conſolations le ſont auſſi. Pour moi, tout eſt extrême dans mon infortune, & je n'y vois ni adouciſſement ni remede.

Il me répondit qu'il ne connoiſſoit point encore aſſez mes peines, pour me propoſer des remedes; mais que, ſi je croyois l'amitié propre à les adoucir, c'étoit une conſolation que j'allois avoir déſormais comme lui. Ses compagnons me dirent auſſi mille choſes obligeantes, ſur le fond que je devois faire ſur leurs ſervices & ſur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles; mais les ſervices que je pouvois attendre d'eux étoient d'une nature à n'oſer preſque leur demander. Il eût fallu premiérement, que, ſans écouter trop la prudence, & ſans conſidérer le mauvais état de leur vaiſſeau & l'inégalité du nombre, ils m'euſſent prêté leur ſecours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le ſort de cette bonne Dame me touchoit juſqu'au fond du cœur,

& j'aurois cru une partie de mon ſang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette premiere faveur, que je ne pouvois les preſſer raiſonnablement de m'accorder, j'aurois ſouhaité qu'ils m'euſſent conduit ſur ſes traces juſqu'à la Jamaïque, pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Will, & lui demander juſtice. Enfin, cette ſeconde démarche n'étant point encore ſans danger, parce que le Capitaine Will qui ſavoit tous mes deſſeins, ne manqueroit point de prévenir contre moi le Gouverneur, j'aurois voulu du moins qu'ils m'euſſent conduit à la Martinique, où j'eſpérois de pouvoir trouver encore Milord Axminſter; & qu'ils ſe fuſſent joints à ce Seigneur & à moi, pour ſauver d'abord Madame Lallin, & pour favoriſer enſuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les ſeuls ſervices qui convenoient à mes peines, & qui pouvoient les adoucir.

Mais quelle apparence de les obtenir, ou de pouvoir même les propoſer? Mon frere & ſes amis avoient leurs propres infortunes qu'ils croyoient auſſi preſſantes que les miennes. Ils avoient beſoin, comme moi, d'aſſiſtance & de conſolation, & ils attendoient peut-être de moi les ſecours que je penſois à leur demander. Cependant, je pris le parti de les ſeconder dès le premier jour, & de leur laiſſer entrevoir quelque choſe de mes deſirs, ne fût-ce que pour leur ôter l'eſpérance que je puſſe conſentir à les accompagner long-temps. Je leur appris les motifs de mon départ de France; les raiſons d'honneur & d'amour qui m'appelloient à la ſuite du Vicomte d'Axminſter; les obligations que j'avois à Madame Lallin, qui ne me permettoient pas de tarder à la ſecourir; enfin la réſolu-

tion déterminée où j'étois de profiter des premieres occaſions de continuer ma route vers l'Amérique. Il eſt bien triſte pour moi, leur dis-je, que la ſatisfaction de vous voir me ſoit ravie preſqu'auſſi-tôt qu'elle m'eſt accordée ; mais je me dois aux plus indiſpenſables & aux plus ſaints de tous les engagements. Comparez ma ſituation à la vôtre. Vous brûlez d'ardeur de revoir des épouſes dont vous être ſûrs d'être aimés, pour leſquelles vous n'appréhendez rien, & dont l'abſence eſt la ſeule raiſon qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent, qui vous pouſſe ſur les bords de leur Iſle. Vous êtes ſûrs, dites-vous, ou de les enlever la nuit, ou de les obtenir de jour à force ouverte ; vous n'êtes point alarmés des obſtacles ; vous n'avez beſoin que d'un peu de patience pour découvrir ce qui ne ſauroit échapper tôt ou tard à vos recherches. Heureux Amants ! de quoi accuſez-vous donc la fortune & l'Amour ? C'eſt à moi que les plaintes conviennent. Je cherche mon Epouſe : hélas ! je lui donne un nom qu'elle n'a point encore. Si j'étois aſſuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour ! je la cherche, & je ſuis ſûr de la trouver irritée. J'ignore ſi mes juſtifications auront le pouvoir de l'appaiſer. Son pere me hait & me mépriſe ; la mort me ſeroit moins inſupportable que ſon mépris & ſa haine. Quelle voie prendrai-je pour le trouver, & pour me remettre dans ſon eſtime ? Le Ciel m'en avoit offert une dans cette Dame généreuſe qui étoit la compagne de mon voyage : j'ai perdu ſon ſecours par une perfidie ſans exemple. J'ai peut-être à me reprocher ſon malheur, auquel elle s'eſt expoſée en partie par tendreſſe & par eſtime pour moi. Je ſuis un ingrat & un miſéra-

ble, ſi je perds un moment pour la ſecourir, & ſi je préfere quelque choſe à un devoir ſi juſte. Ainſi, voyez quel doit être le déſordre de mon cœur, & la diviſion de mes ſentiments; appellé de deux côtés par l'amour, l'honneur & la reconnoiſſance, & retenu ici par la préſence & l'amitié d'un frere que je ne quitterai qu'avec un mortel regret.

Bridge me répondit qu'il concevoit aiſément que mes peines ne devoient point être inférieures aux ſiennes, & qu'il étoit vivement affligé de ne ſe trouver capable de rien pour ma conſolation. Je fus fâché qu'il eût compris ſi mal le but de mon diſcours. Peut-être n'aurois-je oſé m'expliquer plus clairement, ſi Gelin ne m'en eût donné l'occaſion, en me propoſant de les accompagner à la recherche de leur Iſle. Je ne ſaurois me perſuader, me dit-il, que nos efforts ſoient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux préſage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or, ſi ce bonheur arrive auſſi-tôt que je l'eſpere, je conſens de bon cœur à remonter en mer avec vous, & à vous ſeconder dans toutes vos entrepriſes. Bridge & Johnſton me firent la même promeſſe. Ils ajouterent que leurs Epouſes ſeroient du voyage, & que nous pourrions nous établir tous enſemble dans quelqu'une de nos Colonies, ou retourner de compagnie en Europe.

Je baiſſai les yeux en ſilence en méditant ſur ce projet. Bridge s'apperçut bien que je ne le goûtois point, & il m'en demanda la raiſon. Je lui dis naturellement qu'il m'étoit impoſſible d'y conſentir. Mais, reprit-il, où eſpérez-vous trouver un vaiſſeau qui vous porte en Amérique? Je lui répondis: cher Bridge, je

ne vous cacherai pas mes eſpérances ; je les fonde ſur votre généreuſe amitié, & ſur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne ſauroit mettre de changement dans votre ſort & dans celui de vos épouſes. Elles vous aiment ; l'amour vous les conſerve ; elles vous ſeront fidelles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours, pour me conduire à la Martinique. Attendez, continuai-je en levant la voix, pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejetter ma demande, mes chers amis, attendez & ne refuſez pas d'entendre mes raiſons. Bridge & Johnſton, vous êtes Anglois, vous êtes dans le parti du Roi Charles, notre légitime Souverain : ſongez quel honneur vous pouvez vous acquérir, & à quelles récompenſes vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminſter à l'avancement de ſes intérêts. Ce Seigneur a beſoin d'être ſoutenu par des perſonnes de réſolution. Le courage fera plus que le nombre. En Amérique, vingt braves Soldats ſont une armée. Vous pouvez ainſi rendre au Roi, & à toute l'Angleterre, un ſervice de la derniere importance, & cela ſans vous expoſer beaucoup ; car Mylord Axminſter eſt aimé dans nos Colonies ; il lui ſuffira de ſe préſenter pour être obéi, & à vous, de le conduire & de l'accompagner. Il ne ſera pas plutôt reconnu dans ſa commiſſion, qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entrepriſe, avec tous les ſecours qui pourront vous en aſſurer le ſuccès ; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous. Conſidérez que ce que je vous propoſe eſt auſſi avantageux que facile. Gelin n'eſt pas Anglois ; mais il eſt généreux, & en travaillant pour ſa gloire, il voit bien qu'il travaillera auſſi pour ſa fortune, & par conſéquent

celle de ſon épouſe. Si le ſouvenir de Madame Riding, continuai-je en m'adreſſant à Brigde ; pouvoit ajouter quelque choſe à de ſi grands motifs, je vous parlerois de la tendreſſe infinie qu'elle a pour vous, & de la reconnoiſſance que vous lui devez. Quelle joie ne lui cauſeroit point votre préſence, & quelle occaſion plus favorable aurez-vous jamais de ſatisfaire à une partie de vos obligations pour le ſoin généreux qu'elle a pris de votre enfance ?

Je ne ſais ſi ce fut la force de ces raiſons, ou le ton de mes paroles, qui fit impreſſion ſur Bridge ; mais je remarquai qu'il réfléchiſſoit profondément ſur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le premier à répondre qu'il trouvoit de la ſolidité dans ma propoſition, & que, ſans compter l'honneur de rendre un ſervice conſidérable au Roi d'Angleterre, & la ſatisfaction de m'obliger, il croyoit, comme je l'avois dit, que je leur ouvrois une voie de fortune & d'établiſſement. Ils s'accordèrent enfin tous trois à penſer la même choſe ; & la ſeule difficulté qui parut les arrêter, fut la longueur du temps qu'une telle entrepriſe ſembloit demander. Ils en revinrent à me preſſer de retourner avec eux vers leur Iſle, & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limiterions ; au bout deſquels, ſi le Ciel ne les favoriſoit pas plus qu'il n'avoit fait juſqu'alors, ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martinique, & de ſeconder Milord Axminſter dans tous ſes deſſeins. Cette ſpécieuſe promeſſe ne m'ébranla point. Je renouvellai mes inſtances, & je leur repréſentai ſi vivement la différence de nos ſituations, c'eſt-à-dire, le peu de riſque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche, & l'importance dont il étoit pour

Milord d'être promptement ſecouru, qu'il ſe rendirent à mes deſirs & à mes ſollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflammai par de nouveaux motifs; &, pour ne pas laiſſer à leur ardeur le temps de ſe refroidir, je les engageai à retourner leurs voiles ſur le champ vers l'Amérique. Leurs Matelots & leurs Soldats marquerent d'abord quelque mécontentement de notre réſolution; mais il nous fut aiſé de les appaiſer, en leur promettant des récompenſes proportionnées à leurs ſervices.

Bridge & ſes compagnons me firent valoir infiniment le ſacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confeſſai volontiers qu'il ſurpaſſoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnoiſſance de Milord Axminſter & de la mienne. Cependant il étoit vrai dans le fond qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne conſulter même que leurs ſeuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la ſuite, & de ſe reprocher l'inconſtance qui les fit changer de réſolution. Nous voguâmes avec un vent ſi favorable, que nous n'employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit malheureuſement qu'une connoiſſance incertaine de ces mers, & des Iſles dont elles ſont remplies. Il ſavoit la ſituation de la Martinique; mais, n'en ayant jamais fait le voyage, il n'en connoiſſoit point les Côtes ni les Ports; de ſorte qu'au lieu de prendre ſa route vers la partie Occidentale de cette Iſle, qui étoit alors la ſeule habitée par les François, il tourna alors tout-à-fait vers l'Orient, qui étoit encore un côté déſert, ou peuplé ſeulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraïbes*. Après un circuit de cinq ou ſix heures autour de la Côte, nous arrivâmes à l'embouchu-

re d'une belle riviere, au long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les Terres. Nous y entrâmes ſans balancer, & la campagne nous offrant des deux côtés des perſpectives fort riantes, nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Iſle ne fût un des plus habités. Il l'étoit en-effet, mais par les Caraïbes. Ces peuples ſont cruels, & il n'y eut qu'un bonheur extrême qui put nous faire échapper de leurs mains. Comme la riviere ſe retréciſſoit à meſure que nous avancions, le Pilote, qui craignoit que nous n'y trouvaſſions point par-tout aſſez d'eau, nous conſeilla de prendre terre ſur l'une ou ſur l'autre rive, & de chercher à pied des traces d'hommes & des marques d'habitation. Son conſeil fut ſuivi : Johnſton demeura ſeul ſur le Vaiſſeau, avec les Matelots & ſix Soldats, & nous en ſortîmes bien armés, au nombre de douze. Nous ſuivîmes le bord de la riviere environ l'eſpace d'une lieue, toujours perſuadés qu'un pays ſi agréable ne pouvoit être ſans quelque Colonie de l'Europe ; une multitude de cabanes que nous découvrîmes dans un Vallon, nous confirma agréablement dans cette penſée. Notre ardeur à marcher redoubla, & nous fûmes en un moment à portée de diſtinguer ce que nous n'avions apperçu qu'avec confuſion dans l'éloignement. Je ſuis trompé, nous dit un de nos Soldats, ſi ces cabanes ne ſont point habitées par des ſauvages. Il nous aſſura qu'ayant fait pluſieurs fois le voyage de l'Amérique, il connoiſſoit la ſtructure de leurs logements. Cet avis nous engagea à nous tenir ſur nos gardes. Nous continuâmes néanmoins d'avancer, juſqu'à ce que nous apperçûmes pluſieurs hommes nus, que nous connûmes alors clairement pour les habitants naturels de l'Iſle.

Ils prirent la fuite à notre vue. Nous étions ſi ›ien armés que nous n'appréhendions point des ;ens qui nous paroiſſoient ſans défenſe. Ainſi ıous réſolûmes d'entrer dans l'habitation, & de ıous informer par des ſignes, ſi nous ne pouvions ıous faire entendre autrement, de quel côté il ılloit chercher l'établiſſement des François. A inquante pas des premieres cabanes, nous paſâmes une haie qui bouchoit l'entrée d'une gran- e prairie, au milieu de laquelle l'habitation étoit lacée. Nous étions ſans défiance, lorſqu'en tour- ant la tête au long de la haie, du côté inté- ieur de la prairie, nous découvrîmes plus de eux cents Sauvages qui étoient aſſis tranquille- ıent, & qui ſe leverent en pouſſant un grand cri, ›rſqu'ils nous eurent apperçus. Toute notre réſo- ıtion ne nous empêcha pas d'être effrayés. Quoi- ue nus, la plupart avoient des armes. C'é- ›ient des arcs, & de grands bâtons pointus, à eu-près ſemblables à nos piques. Ils furent quel- ue temps à nos conſidérer, ſans faire le moin- re mouvement. Leur embarras étoit peut-être gal au nôtre, car nous demeurâmes de notre côté uſſi immobiles qu'eux. Cependant, comme il fal- ›it prendre une réſolution, & que ce ſoin paroiſ- ›it me regarder, puiſque c'étoit pour me rendre :rvice que mes compagnons ſe trouvoient expo- ;s au danger, je leur dis : Je crois qu'il y a un ıilieu à prendre ici, entre l'abattement & la té- ıérité. Il faut voir s'il y a quelque choſe à eſpé- :r de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge olontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en tat, & ne quittez point la place où vous êtes. Ils e s'alarmeront point ſans doute, lorſqu'ils me erront venir ſeul, avec des apparences tranquil- :s. Je n'attendis pas la réponſe de mes Compa- nons, parce que j'appréhendois à tout moment

qu'il ne prît envie aux Sauvages de fondre ſur nous. Nous n'étions éloignés d'eux que de vingt pas. Je m'avançai. Peut-être aurois-je eu moins d'aſſurance, ſi j'euſſe eu le temps de faire plus d'attention au péril. Je conſervai néanmoins aſſez de préſence d'eſprit pour obſerver en marchant la contenance des Sauvages, qui ne me parut point menaçante ; & je découvris parmi eux un homme couvert d'une longue robe noire, que je crus reconnoître pour un Européen. Les ayant abordés, je les ſaluai par une profonde inclination. Ils s'aſſemblerent en un inſtant autour de moi, & ils tâterent mes mains & mes habits, comme pour s'aſſurer que je n'avois point de mauvaiſes intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers ſignes : ils me répondoient ſans doute dans leur langage ; mais je ne pouvois rien démêler à des ſons qui ne me paroiſſoient pas même articulés. L'homme vêtu de noir, qui avoit paſſé quelque temps à me conſidérer, s'approcha de moi, & je fus ſurpris de l'entendre me demander en François, de quelle Nation j'étois, & ſi je ſavois ſa Langue ? Je la ſais, lui dis-je, & je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Apprenez-moi ce que nous avons ici à craindre ou à eſpérer. Il me répondit qu'il y avoit peu de fond à faire ſur le caractere farouche & capricieux des Peuples de l'Iſle, & qu'il admiroit notre hardieſſe de nous être hazardés à venir parmi eux en ſi petit nombre. La vôtre eſt bien plus grande, repris-je, puiſque vous y êtes ſeul, & que vous paroiſſez vivre ſans crainte avec eux. Il m'apprit qu'il étoit Miſſionnaire François, & que le deſir de donner quelques idées du Chriſtianiſme à ces Peuples barbares, lui faiſoit compter pour rien les périls auxquels ſa vie étoit expoſée à tout moment. J'admire votre zele, lui dis-je, ſi vous

n'avez point d'autre intérêt en vue que celui de la Religion. Mais étendez votre charité jusqu'à nous, & tâchez de nous concilier l'esprit de vos Sauvages. Dites-leur que nous ne leur demandons rien, & que nous n'avons point d'autre dessein que de savoir d'eux où sont les habitations des François.

Il se mit à discourir avec eux pendant quelques moments, & revenant à moi, il me rendit un fort bon compte de sa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laisseroient retourner avec lui vers mes compagnons, pour nous informer lui-même de ce que nous desirions d'apprendre, & qu'ils nous permettoient de regagner notre vaisseau, sans nous faire la moindre insulte. Je les quittai avec le Missionnaire, qui voulut m'accompagner. Gelin, charmé de rencontrer un homme de sa Nation, vouloit l'interroger sur quantité de choses qui eussent allongé beaucoup notre entretien; mais cet honnête homme, qui connoissoit le naturel des Sauvages, & qui ne nous croyoit pas encore échappés tout-à-fait du péril, nous conseilla de profiter promptement de l'heureuse disposition où il les avoit mis, en nous faisant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumieres sur la situation de la Colonie Françoise; &, par un bonheur que nous n'espérions point, ses réponses servirent à nous éclaircir sur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal, qui étoit alors la plus considérable habitation des François, ne pouvoit nous échapper si nous continuyons de côtoyer l'Isle, il nous apprit, que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant, il y avoit vu arriver un vaisseau de France, sur lequel étoit un Seigneur Anglois avec sa famille. Il étoit clair que ce ne pouvoit être

un autre que Milord Axminſter. Cette penſée me cauſa toute la joie qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de queſtions au Miſſionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé des deſſeins du Vicomte, ni du terme de ſon voyage, il nous rendit un ſervice ineſtimable, en nous apprenant que ce Seigneur avoit trouvé, peu de jours après ſon arrivée au Fort-Royal, un vaiſſeau eſpagnol ſur lequel il s'étoit embarqué pour l'Iſle de Cube. La Martinique n'avoit rien après cela qui pût nous arrêter. Je remerciai cent fois le Miſſionnaire, & je preſſai mes compagnons de retourner au vaiſſeau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver. Gelin eût ſouhaité que ſon compatriote nous eût accordé ſon entretien juſqu'au bord de la riviere; mais il nous refuſa cette faveur, pour nous rendre un ſervice plus important. La connoiſſance qu'il avoit des Sauvages, lui fit craindre qu'ils ne nous laiſſaſſent point retirer auſſi tranquillement qu'ils l'avoient promis; & il crut devoir retourner à eux, pour les entretenir dans les ſentiments où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer avec l'eſpérance preſque certaine de joindre Milord Axminſter à la Havana, qui eſt la Capitale de l'Iſle de Cube. L'éloignement n'étoit point extrême, &, ſuivant le rapport du Miſſionnaire, il n'avoit pas ſur nous plus de quinze jours d'avance. Je conçus auſſi-tôt par quel motif il avoit pris le parti de ſe rendre à la Havana. Il eſpéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur, pere de ſon épouſe, & tirer peut-être de lui quelques ſecours pour l'exécution de ſes entrepriſes. Mes vœux ardents nous obtinrent du Ciel un temps favorable. Nous gagnâmes la Havana, & nous fûmes reçus ſans difficulté dans le Port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de

s desirs ; le succès m'en devint fort indiffé-
t, lorsque je ne vis point l'autre accomplie.
lord étoit venu dans l'Isle ; il en étoit déjà
ti. Nous apprîmes cette triste nouvelle, en tou-
nt la terre. Mon sang se glaca tout-d'un-coup,
irai un mauvais augure de ce premier renver-
ent de mes espérances.
Nous entrâmes néanmoins dans la Ville. *Dom*
ncisco d'Arpez en étoit encore Gouverneur.
us demandâmes l'honneur de lui être présentés,
l nous reçut humainement. Je lui dis que je
rchois son gendre. Je suis aussi fâché qu'il
parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes
ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inuti-
pour le retenir. Dom Francisco ne s'expliqua
i d'abord que d'une maniere vague : mais m'é-
ouvert à lui davantage lorsque j'eus reconnu
l étoit bien disposé pour Milord, il ne fit
difficulté de m'apprendre ce qui s'étoit passé
e ce Seigneur & lui dans le peu de séjour qu'il
it fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec
, me dit-il ; &, quoique je dusse peut-être
server encore quelque ressentiment de l'ancien
rage qu'il m'a fait en enlevant ma fille,
présence, & les caresses de la petite Fan-
, m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ses
heurs, & le dérangement de sa fortune ; je lui
ffert ici un asyle, avec la moitié de mon
; mes instances & mes offres n'ont point été
ibles de le retenir. Il m'a parlé de je ne sais
lle commission dont il s'est chargé pour le
ice du Roi son Maître, & il m'a proposé de
donner quelque secours d'armes & de Soldats.
s, outre que je n'ai point ici présentement de
seaux de guerre dont je puisse disposer, je
pas cru que, sans un ordre particulier de
Roi, il me fût permis de rien entrepren-

dre au préjudice de la République d'Angleterre, qui eſt alliée maintenant à l'Eſpagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occaſion d'un vaiſſeau François qui faiſoit voile au Nord, pour ſe remettre en mer, après avoir tiré promeſſe du Capitaine qu'il relâcheroit dans quelqu'une des Colonies Angloiſes dont ſon pere étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pu lui faire changer cette réſolution, ajouta Dom Franciſco, quoique je lui en aie repréſenté tous les dangers, & je n'ai pas réuſſi mieux à lui perſuader de me laiſſer du moins ſa fille, qui n'eſt guere propre à l'accompagner dans une entrepriſe ſi périlleuſe.

Quoi, dis-je au Gouverneur, vous ne ſavez point à quel Port il avoit deſſein d'aborder, ni quelle route nous devons prendre pour ſuivre ſes traces? Il m'aſſura qu'il l'ignoroit entiérement, mais que, ſuivant ſes conjectures, il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloiſe, & qu'il s'imaginoit que ce ſeroit à la Caroline ou dans la Virginie, à moins qu'il ne prît le parti d'aller droit juſqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumieres ſi peu certaines ne pouvoient ſervir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclairciſſement que nous tirâmes dans l'Iſle de Cube. En redoublant mon inquiétude, elles enflammerent mon ardeur; & ſans penſer à faire un plus long ſéjour à la Havana, je preſſai mes compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons le continent, leur dis-je, & nous mouillerons à chaque Port pour y prendre langue. Il ne me parut point, le premier jour, qu'ils fuſſent éloignés de ce ſentiment. Nous nous retirâmes le ſoir, dans le deſſein de remonter dès le lendemain en mer. Si je paſſai une nuit inquiete & agitée, ce ne fut point la crainte de leur infidélité qui cauſa mon inſom-

: je n'en avois jamais eu la moindre défian-
; au contraire, le fond que je faiſois ſur leur
iitié, étoit ma ſeule conſolation ; je ne me
oyois point encore haï du Ciel, puiſqu'il me
ſſoit trois amis généreux & fideles. Cependant,
t qu'ils euſſent déjà commencé à ſe repentir
voyage qu'ils avoient entrepris, ſoit qu'ils
ſent effrayés de la longueur & de l'incertitude
la nouvelle route que je leur propoſois, ils
rent cette nuit même la plus cruelle de toutes
réſolutions. Ce fut Gelin qu'ils députerent au
tin pour me l'annoncer.
Il entra ſeul dans la chambre où j'avois cou-
. Après un prélude de civilités Françoiſes, il
déclara qu'il étoit chargé par ſes compa-
ons de me marquer le regret qu'ils avoient de
ouvoir m'accompagner plus long-temps. C'é-
pour eux, me dit-il, un ſi mortel chagrin,
ils avoient paſſé toute la nuit à délibérer de
lle maniere ils devoient m'apprendre cette fâ-
uſe nouvelle, & qu'ils avoient ſenti tous la
ne répugnance à en accepter la commiſſion.
is l'état de leur propre fortune, & l'importan-
xtrême dont il étoit pour eux de ne pas dif-
r trop long-temps à retourner à la recherche
eurs épouſes, ne leur permettoit pas de s'en-
er dans une entrepriſe auſſi douteuſe & d'une
i longue durée que la mienne. Ils m'offroient
bourſe, & tous les ſecours qu'ils étoient ca-
les de m'accorder dans l'indigence où ils ſe
ivoient eux-mêmes. S'ils étoient aſſez favoriſés
Ciel pour voir exaucer leurs deſirs, ils me pro-
toient de reprendre la route d'Amérique avec
s épouſes, & de ſe rendre au lieu qu'il me
roit de leur aſſigner, pour me ſervir de tout
pouvoir, & aux dépens même de leur vie.
in, dans la néceſſité où ils étoient de me quitter,

ils ſeroient au déſeſpoir, ſi je ne leur faiſois point la juſtice de reconnoître que c'étoit la raiſon & l'honneur qui leur impoſoient cette loi, & ſi je ne conſervois pas pour eux autant d'eſtime & d'affection qu'ils m'en promettoient pour tout le reſte de leur vie.

J'écoutai l'éloquent Gelin avec un ſerrement de cœur dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Je lui demandai ſi ſa réſolution étoit bien certaine, & ſi ſes compagnons penſoient comme lui. Elle eſt inébranlable, me répondit-il vivement, & nous penſons tous de la même maniere. Le ton ſeul dont il me fit cette réponſe, me perſuada qu'il étoit auteur du deſſein, comme il en avoit été l'interprete, & j'avoue que je conçus dès ce moment contre lui une averſion qu'il m'a été enſuite impoſſible de ſurmonter. On verra combien j'ai eu depuis de nouvelles raiſons de l'augmenter, & de quels accidents funeſtes elle a été l'occaſion. Je n'ajoutai ni plaintes ni prieres à la queſtion que je lui avois faite; mais, continuant toujours de compter beaucoup ſur Bridge, dont le caractere s'accordoit mieux avec le mien, je me rendis à ſa chambre, où je le trouvai avec Johnſton. Il vint au-devant de moi, d'un air triſte & attendri. Accuſez-en votre mauvais ſort & le mien, me dit-il en m'embraſſant, & croyez qu'après ma chere épouſe, vous êtes ce que j'aime le mieux. Je vais périr pour elle, s'il eſt néceſſaire; mais tout ce qui me reſtera de ſang & de force après l'avoir délivrée, comptez que je l'emploierai à votre ſervice. Que dites-vous? interrompis-je: hélas! je ne vous demande pas tant. Mes intérêts n'ont pas beſoin d'un ſecours qui puiſſe vous coûter du ſang. Qu'ai-je à ſouhaiter de vous pour moi-même? que vous me conduiſiez ſeulement

ment dans quelque lieu d'où je puiſſe eſpérer
: me rendre auprès de Mylord Axminſter. Si
vous ai propoſé quelque choſe de plus dan-
ereux, c'eſt pour l'intérêt de votre Roi, c'eſt
our votre propre honneur & pour votre avan-
ge. Cette glorieuſe entrepriſe a-t-elle des diffi-
ltés qui vous épouvantent ? Renoncez-y, à la
onne heure. Mais pourquoi refuſeriez-vous
'achever ce que vous avez commencé en ma fa-
eur ? Il ne vous reſte preſque rien à faire. Aidez-
oi du moins à gagner le continent ; mettez-moi
ans le premier port de la Caroline. Je vous
ends alors votre foi & vos promeſſes. Vous
'abandonnerez ſans infidélité. Mais l'honneur &
'amitié vous permettent-ils de me laiſſer dans
ette Iſle ? Cher Bridge, ajoutai-je en l'embraſ-
ant tendrement, êtes-vous encore mon frere ?
Eſt-ce-là ce que j'attendois de votre généroſité
& de votre affection ?

Gelin, qui avoit été peut-être un peu piqué
le ce que je l'avois quitté ſi bruſquement dans
na chambre, prit la parole avec feu, ſans laiſſer
à mon frere le temps de me répondre. Il me de-
nanda quel ſujet j'avois de me plaindre, & ſi je
ne devois pas être ſatisfait de ce qu'ils avoient
fait juſqu'alors pour mon ſervice ? N'avoient-ils
pas fait violence à leur plus chere inclination,
en interrompant la recherche de leurs épouſes ?
N'avoient-ils pas oublié leurs propres intérêts
pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus
preſſants, ni d'une autre nature que les leurs ?
Nous devions trouver Milord Axminſter à la
Martinique : je ne leur avois pas propoſé d'a-
bord d'aller plus loin ; ils avoient eu néanmoins
la complaiſance de pouſſer juſqu'à la Havane :
de quoi pouvois-je les accuſer ? S'étoient-ils
engagés à parcourir toutes les côtes de l'Amé-

rique, & à m'accompagner juſqu'au fond de la Nouvelle-Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être conduit, ſi nous ne rencontrions point Milord ſur la route ? Quand ils euſſent pu négliger juſqu'à ce point leurs cheres épouſes, le mauvais état de leur vaiſſeau leur permettoit-il raiſonnablement de recommencer un voyage de ſix ou ſept cents lieues, ſur-tout vers les Mers du Nord, où la navigation eſt plus difficile ? Non, non, mon cher Monſieur Cléveland, ajouta le diſert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, & peut-être avez-vous quelques actions de graces à nous rendre. Conſidérez que nous ſommes Amants comme vous, & que nous avons les mêmes empreſſements & les mêmes deſirs. Nos devoirs ont même quelque choſe de plus indiſpenſable que les vôtres : il eſt queſtion de nos épouſes, & votre inquiétude n'eſt que pour une amante. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre, nous aurions ſouhaité de pouvoir être utile à ſes intérêts ; mais il nous eſt encore moins poſſible de lui rendre ſervice qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s'il peut ſavoir quelque jour combien elle étoit ſincere.

Après une explication ſi nette & ſi poſitive, je ſentis bien qu'il me reſtoit peu de choſes à eſpérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponſe de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit des excuſes, il m'embraſſa pluſieurs fois, il répandit même des larmes, & il m'offrit pour concluſion de paſſer encore la mer de Bahama, & de me conduire juſqu'à la pointe de la preſqu'Iſle de Tegeſta, d'où je pouvois pénétrer par terre juſqu'au fond du Continent. Ma douleur & un juſte ſentiment de fierté me

firent prendre le parti de refuſer cette offre, d'autant plus que la preſqu'Iſle étant habitée par les Eſpagnols, ſa diſtance de l'Iſle de Cube n'étant que d'environ trente lieues, je comptois de trouver facilement à la Havana l'occaſion d'un vaiſſeau pour le paſſage. Partez, leur dis-je, je ne puis vous retenir malgré vous : mais, ſi je juge bien de la ſituation de votre fortune & de vos véritables avantages, le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur, & vous regretterez peut-être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient entrer de nouveau en juſtification, & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étendue de leur promeſſe; mais je me retirai auſſi-tôt en refuſant de les entendre. Ils me laiſſerent ſeul dans ma chambre pendant quelques moments. J'étois réſolu de les laiſſer partir ſans les voir davantage. Cependant Bridge ſe préſenta à ma porte un moment après. Il me renouvella d'un air triſte les aſſurances du regret qu'il avoit de me quitter, & il me pria de lui accorder deux choſes, ſans leſquelles il ſe croyoit, me dit-il, le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent piſtoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage, & l'autre de lui marquer exactement dans quel lieu du monde il pouvoit ſe flatter de me rejoindre auſſi-tôt qu'il auroit réuſſi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre. Je n'acceptai ſon argent qu'après de longues inſtances. Pour ſa ſeconde priere, je le fis convenir qu'il m'étoit impoſſible d'y ſatisfaire. Je vois moins clair que vous, lui dis-je, dans la deſtinée qui m'attend. C'eſt le hazard qui va régler ma courſe; & je n'ai rien de certain à attendre, que beaucoup d'inquiétudes & de

nouvelles douleurs. Adieu donc, reprit-il avec un air de triſteſſe dont je fus touché; je ſouffre mortellement de la néceſſité de vous quitter; mais mon cœur ſe doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon épouſe. Ils partirent le même jour. Dans le fond, je crus leurs regrets ſinceres. L'engagement qui les appelloit étoit plus fort que toutes les loix & que toutes les promeſſes. Je jugeai d'eux par moi-même : quelle raiſon aſſez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vue un ſeul moment Milord Axminſter & ſa fille ?

Je demeurai donc ſeul à la Havana, & avec ce motif, pour me conſoler, que j'étois libre du moins, & que je pouvois prendre les meſures qui conviendroient le mieux à mes deſſeins. Je faiſois beaucoup de fond ſur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adreſſai, non-ſeulement pour ſavoir dans quel temps je pouvois compter qu'il s'offriroit une occaſion de quitter ſon Iſle, mais pour prendre auſſi ſon conſeil ſur la route que je devois choiſir, & pour l'intéreſſer à me prêter quelqu'aſſiſtance. Je n'eſpérois pas qu'il fît pour moi ce qu'il avoit refuſé de faire pour Milord Axminſter & pour ſa fille; mais je ne lui en demandois pas tant. Auſſi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce qui dépendoit de lui. Il me fit préſent d'un Negre qui étoit depuis long-temps ſon eſclave, & dont il connoiſſoit la fidélité. Ce n'étoit point tant un valet qu'il avoit deſſein de me donner, qu'un guide & un interprete, parce que cet Eſclave avoit parcouru une grande partie du Continent de l'Amérique, & qu'il ſavoit les principales langues qui y ſont en uſage. Le Gou-

verneur ajouta à ce préſent une ſomme d'argent conſidérable, & quelques paſſeports en maniere de recommandation, pour me procurer une réception favorable de tous les Eſpagnols entre les mains deſquels il pouvoit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le temps de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclairciſſement, ni de ſecours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le paſſage de quelque vaiſſeau qui fît voile vers les Colonies Angloiſes, & de remettre toute la conduite de mon voyage au hazard. Deux mois ſe paſſerent dans cette attente: je les employai à l'étude de la ſageſſe comme au ſeul moyen d'adoucir le chagrin d'un ſi long retardement, & de modérer l'impatience ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin le Ciel exauça une partie de mes deſirs. Il amena un vaiſſeau de S. Domingo, qui portoit diverſes marchandiſes dont il devoit faire le débit au long de la côte même où je ſouhaitois d'aborder. Je n'eus point d'autre grace à demander au Capitaine que de me recevoir ſur ſon bord. Je partis avec mon Eſclave, & les libéralités du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduiſant au vaiſſeau, d'employer tout mon crédit auprès de Milord Axminſter pour le porter quelque jour à retourner dans l'Iſle que je quittois.

Nous traversâmes heureuſement le canal de *Bahama*, & lorſque nous eûmes paſſé la pointe de la preſqu'Iſle de *Tegeſte*, nous ne fîmes plus que côtoyer le rivage, en prenant terre dans tous les ports & dans toutes les Habitations où le Capitaine pouvoit ſe défaire de ſes marchandiſes. Nous mouillâmes d'abord dans quelques petits ports Eſpagnols qui ſe rencon-

trerent les premiers sur la côte ; mais ce fut en vain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas beaucoup plus heureux dans une Habitation des Presbytériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoissoient pas même le nom de Milord. Cependant ils m'apprirent que, quelques mois auparavant, un vaisseau de leur Nation qui venoit de *Cuba*, s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur rade, & qu'ils y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroissoient point des personnes du commun : je suivis le penchant que tous les malheureux ont à se flatter, & j'osai croire que c'étoit Milord même & sa suite dont on me parloit. Ces foibles raisons ne laisserent point de relever extrêmement mon espérance. Nous gagnâmes delà quelques petits ports de la *Caroline* : mais, quoique nous eussions affaire à des Anglois, de qui je devois attendre naturellement plus de lumieres, je n'en reçus aucune pendant l'espace de plus de cent lieues de côtes. Mes inquiétudes commencerent à devenir plus fortes ; j'avois peine à concevoir que Milord, qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût passé un si grand nombre sans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la résolution du Capitaine Espagnol, qui m'avoit déclaré plusieurs fois que son dessein n'étoit pas d'aller plus loin que la Baye de *Chesapeak*. Milord ne s'étant point arrêté à la Caroline, il y avoit apparence qu'il avoit poussé jusqu'à la *Virginie*, ou peut-être même jusqu'à l'extrémité de nos Colonies dans la *Nouvelle-Angleterre* : & quel espoir pouvoit-il me rester de le rejoindre, si j'étois obligé de retourner sur mes pas avec le vaisseau Espagnol, ou d'attendre dans quelque port désert & sans nom, la

commodité d'un autre vaiſſeau qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hazard ? Il fallut avancer pendant quelque-temps avec ces alarmes. Nous avions déjà gagné les côtes de la Virginie, & nous approchions de la Baye de Cheſapeak, lorſqu'à l'entrée même de cette grande Baye, dans un petit port nommé *Riſwey*, où notre Capitaine ſe propoſoit de finir ſon voyage, j'appris enfin ce que je deſirois ſi impatiemment d'entendre ; c'eſt-à-dire, que Milord Axminſter, fils de l'ancien Gouverneur de tous ces Pays, y avoit abordé peu de mois auparavant, & que le vaiſſeau qui l'y avoit apporté ayant continué ſa route vers le nord, Milord s'étoit pourvu d'une grande Barque avec laquelle il étoit entré dans la Baye, pour ſe rendre à *Jameſtown*, qui eſt une des principales villes de la Virginie ; qu'il y étoit arrivé heureuſement avec ſa ſuite, & que je pouvois compter abſolument ſur ce rapport, puiſque je l'entendois faire par les perſonnes mêmes qui avoient conduit ſa barque, & qui étoient revenues à Riſwey peu de jours après lui avoir rendu ce ſervice.

Je bénis le Ciel à la fin de ce récit ; & le tranſport de ma joie fut ſi viſible, que tous ceux qui en furent témoins marquerent de l'admiration. J'obſervai que quelques-uns des principaux Habitants du Bourg paroiſſoient après cela me regarder avec plus d'affection, & qu'ils s'entretenoient en jettant les yeux ſur moi, comme s'ils euſſent pris quelqu'intérêt à ma perſonne. Je ne doutai point qu'ils ne fuſſent occupés à former leurs conjectures ſur le ſujet de mon voyage, & ſur celui de ma joie ; je m'imaginai même que la part qu'ils y paroiſſoient prendre, venoit de quelque cauſe ſecrete, que j'expliquai à l'avantage de Milord Axminſter. Je ne me

trompois point. Ce Seigneur, qui avoit trouvé la mémoire de ſon Pere & la ſienne encore vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois, n'avoit pas balancé à ſe faire connoître d'eux, & à leur annoncer ſa commiſſion. Ils s'étoient ſoumis juſqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre; mais c'étoit moins par choix & par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le Peuple ſans examen & ſans liberté; de ſorte que, n'ayant point d'intérêt particulier qui les attachât à la perſonne du Directeur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité du Roi, & de rentrer promptement dans leur devoir, lorſqu'ils y furent rappellés par le fils de leur ancien Gouverneur dont ils avoient autrefois ſuivi ſi volontiers les ordres. Cette petite habitation fut donc la premiere conquête que Milord Axminſter fit pour ſon Maître; elle ne lui coûta que la peine de ſe nommer, & de déclarer ſes intentions. Il en obtint enſuite fort facilement tout ce qui lui étoit néceſſaire pour gagner Jameſtown; les Habitants n'euſſent pas même refuſé de le ſuivre en corps, & de former une compagnie pour ſa défenſe, s'il eût cru avoir beſoin de ce ſecours. Je fus informé de ce détail par toutes les perſonnes du bourg auxquelles j'eus occaſion de parler, & je n'en trouvai point une ſeule qui ne fût diſpoſée favorablement pour Milord & pour moi-même.

Ils m'offrirent de me faire conduire auſſi à Jameſtown. J'acceptai leurs offres, &, quittant le Capitaine Eſpagnol qui retournoit vers S. Domingo, je me remis entiérement à la bonne foi de mes Compatriotes. Ils m'accorderent une barque & quatre Matelots. Nous entrâmes dans la Baye, où le vent s'accorda mal pendant quelque-temps avec l'impatience de mes deſirs. Ce-

endant, comme je n'appréhendois plus d'autre bſtacle, je comptois pour rien un ſi léger re-ardement, lorſqu'étant à l'embouchure de la ri-iere de *Powhatan*, qui ſe décharge dans la Baye, c par laquelle il falloit remonter pour Jameſ-own, qui eſt ſitué ſur les bords, j'apperçus un aiſſeau de guerre prêt à ſortir de cette riviere, c qui paroiſſoit faire voile vers la grande mer. e ne doutai point que ce ne fût un vaiſſeau An-lois; mais la joie que cette rencontre auroit pu ie cauſer, ſe changea dans une crainte & une riſteſſe mortelle, auſſi-tôt que je crus le recon-oître pour le Vaiſſeau du Capitaine *Thon Will*.

Ma conjecture ne ſe trouva que trop certaine. C'étoit le vaiſſeau de ce perfide. Hélas! c'étoit ui-même; & le frémiſſement que j'éprouvai tout-'un-coup, m'annonça, auſſi-tôt que ſa vue, le récipice où j'allois tomber. Mais pourquoi par-er de mes propres périls? Quelqu'inévitable ue ma perte dût paroître, le Ciel ſait que ce ie fut point la premiere penſée qui m'occupa. 'avois à m'alarmer pour quelque choſe de plus her & de plus précieux que ma vie & ma li-erté. Le Capitaine Will venoit de Jameſtown; l y avoit ſans doute rencontré Milord; un per-ide ne l'eſt jamais à demi; je ne crus pas devoir louter un moment qu'il n'eût mis le comble à 'horrible traitement qu'il m'avoit fait en ache-ant de me perdre dans la perſonne de ce Sei-gneur. Je ne voyois rien qui pût l'en avoir em-pêché: ſon vaiſſeau étoit ſi bien armé, qu'il n'y avoit point d'apparence que Jameſtown lui eût réſiſté; de ſorte qu'en ſuppoſant que le Vi-comte eût été reçu dans cette ville auſſi favora-blement qu'à Riſwey, il n'étoit pas vraiſembla-ble qu'il ſe fût mis aſſez-tôt en état de repouſ-ſer notre ennemi par la force. Je concluois donc

qu'il avoit été opprimé & saisi par ce traître, qui le menoit apparemment à Londres, pour le livrer au Protecteur.

J'eus le temps de faire ces réflexions, à cause de l'éloignement du vaisseau. Elles me causerent toute la douleur qu'on peut s'imaginer. Cependant elles ne m'ôterent point la force & la liberté d'esprit dont j'avois besoin dans une si dangereuse conjoncture. C'est en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent des autres hommes, & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caractere. Je ne sais si l'on trouvera qu'il y ait de l'ostentation à le publier ; mais, quand j'aurois quelque gloire à espérer de ces sortes d'aveux, elle m'auroit coûté trop cher pour me faire naître un sentiment aussi frivole que celui qu'on appelle vanité. Il est donc vrai que j'ai toujours su prendre assez d'empire sur mes peines, pour conserver l'usage libre de ma raison ; mais il ne l'est pas moins que cette fermeté d'esprit, qui a pu contribuer à la sagesse de ma conduite, n'a jamais servi de rien à la tranquillité de mon ame. Les malheureux peuvent être distingués communément en deux classes. L'une, de ceux qui succombent, en quelque sorte, sous le poids de leurs miseres, & qui y deviennent quelquefois moins sensibles, par cette raison même qu'il n'y résistent point ; à-peu-près comme un arbre est moins blessé par le vent, lorsqu'il cede à l'impétuosité de son souffle. L'autre classe est de ceux qui se roidissent contre le malheur, & qui parviennent aussi de cette maniere à en diminuer le sentiment ; ne fût-ce que par cette raison, que l'effort qu'ils font pour résister, occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame, il lui en reste moins pour sentir ce qui doit l'affliger. Pour moi, je puis me placer dans une troi-

ſieme claſſe, & je ſuis peut-être le ſeul individu de ma malheureuſe eſpece. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur, ſans que mes combats aient jamais pu ſervir à la diminuer; mon ame ayant toujours eu aſſez d'étendue pour être capable tout-à-la-fois, & de l'effort qu'il faut pour réſiſter à l'infortune, & de l'attention qui la fait ſentir. Je ſouffris donc mortellement de toutes les penſées qui m'agitoient : mais je n'en fus point abattu juſqu'à ne pouvoir prendre une réſolution. La premiere à laquelle je m'arrêtai ſans balancer, fut de me livrer volontairement au Capitaine Will, ſi je pouvois découvrir que Milord & ſa Fille fuſſent ſur ſon vaiſſeau. Il n'y avoit point de priſon ni de ſort cruel, qui ne me paruſſent doux, ſi je les partageois avec eux. Mais, comme je n'étois point abſolument certain de leur malheur, je crus qu'il falloit employer l'adreſſe pour m'en éclaircir. J'avois heureuſement changé d'habits dans l'Iſle de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiſer, en défigurant mon viſage. Je fis l'ouverture de mon deſſein aux Matelots qui me ſervoient de guides. Ils conſentirent volontiers à me rendre ſervice. Je pris de l'un d'eux une mauvaiſe perruque dont je me couvris la tête; & m'étant ſali le viſage & les mains avec la vaſe qui étoit au fond de la barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Enſuite, n'appréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes Matelots de me conduire droit au vaiſſeau. Nous nous approchâmes à la portée de la voix. J'aperçûs le Capitaine qui étoit ſur le pont. Il nous fit ſigne de la main de nous approcher davantage; & le temps étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échel-

les. Mon deſſein étoit de monter ſur le vaiſſeau moi-même. Cependant je fis réflexion que ce ſeroit une imprudence, ſuppoſé que Milord n'y fût point; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le rapport de mes compagnons, étant toujours libre à leur retour de ſuivre la réſolution que j'avois priſe, ſi ce cher Seigneur étoit dans les priſons du Capitaine. J'inſtruiſis en peu de paroles le plus ſenſé de mes Matelots, & j'attendis l'éclairciſſement de mon ſort dans la barque, pendant qu'il alloit ſubir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Conſolez-vous, me dit-il, Milord eſt ſans doute en ſûreté, car le Capitaine ignore ce qu'il eſt devenu. Je ſuis trompé, s'il ne le cherche, ajouta le Matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin, ſi je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu ſavoir où nous allons, & d'où nous ſommes partis. Je l'ai ſatisfait, & il m'a ordonné de me retirer.

Ce récit fit naître l'eſpérance & la joie dans mon cœur. Nous ne perdîmes point un moment pour nous éloigner. Le ſeul chagrin qui me reſta juſqu'à Jameſtown, me vint du ſouvenir de Madame Lallin, que je croyois toujours entre les mains de ſon raviſſeur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel, &, quoique je deſtinaſſe ma vie au ſervice de Milord & de ſa fille, je ſentis que la reconnoiſſance me l'auroit fait expoſer volontiers pour ſecourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à Jameſtown. En arrivant, il nous parut qu'il y avoit quelque confuſion ſur le port, & que les habitants y étoient dans l'attente de quelqu'événement extraordinaire. Une grande partie d'entr'eux vint avec empreſſement juſqu'au bord du rivage, pour y recevoir notre barque; & je remarquai qu'ils témoignerent de la

ſurpriſe de n'y appercevoir qu'un inconnu, avec un Negre & quatre Matelots de Riſwey. Il nous demanderent ſi nous n'avions point rencontré le vaiſſeau du Capitaine Will, & ils n'ajouterent rien à cette queſtion. J'entrai dans la ville ſans pouvoir m'aſſurer encore ſi je pouvois les regarder comme mes amis, & ſans avoir oſé les interroger ſur ce qu'il m'importoit le plus de ſavoir. La crainte de nuire aux intérêts de Milord, par quelque indiſcrétion, me fit prendre un ton différent du mien: Je feignis d'être amené à Jameſtown par des raiſons de commerce, & je me logeai dans une maiſon fort ſimple; en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre Matelots, que je ne voulois pas perdre de vue juſqu'à ce que je viſſe plus clair parmi tant d'obſcurités.

L'Anglois chez lequel je me trouvai logé étoit heureuſement un zélé royaliſte, qui gémiſſoit de ce qui s'étoit paſſé tout récemment à Jameſtown. A peine fus-je entré chez lui que, m'épargnant l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même ſi j'étois informé de ce qui venoit d'arriver, & ce que je penſois du nouveau Gouvernement d'Angleterre. Il me fit cette queſtion d'un air à me faire pénétrer dans ſes deſirs. Je lui fis une réponſe dont il fut ſatisfait; de ſorte que, ne gardant plus de meſure dans le reſte de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement, & ſur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occaſion de ſes invectives contre ce dernier, pour me faire inſtruire de ce qu'il avoit fait à Jameſtown. Voici ce que je pus recueillir de ſon récit.

Milord Axminſter étoit arrivé heureuſement dans cette ville deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de penchant à la ſoumiſ-

ſion qu'à Riſwey. Le Gouverneur & le plus grand nombre des habitants l'avoient reçu avec le même zele qu'ils euſſent pu marquer pour la perſonne du Roi. Il avoit paſſé quinze jours dans cette ville, occupé à prendre des meſures pour ramener le reſte du pays à l'obéiſſance ; &, ſe croyant ſûr en particulier de la fidélité de ceux de Jameſtown, il en étoit ſorti pour ſe rendre à *Powhatan* qui eſt une ville conſidérable, ſituée comme Jameſtown ſur la riviere qui porte ſon nom, mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il ne trouva nulle part plus de peine à ſe faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles ; de ſorte que ſon entrepriſe eût réuſſi par-tout paiſiblement, s'il n'eût point eu d'autre obſtacle que de la part des habitants du pays. Les choſes étoient en cet état, lorſque le vaiſſeau du capitaine Will étoit arrivé à l'impourvu au port de Jameſtown. J'ai déja dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de réſiſtance dans une ville qui ne s'attendoit point d'être attaquée, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs une des plus fortes places du pays. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ſes portes au Capitaine, ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret, que ne s'attendant point d'avoir long-temps un ſi mauvais hôte, il eſpéroit de ſe trouver après ſon départ dans la liberté de retourner à ſon devoir, & de ſuivre ſes inclinations. Mais, s'il étoit ſincérement attaché aux intérêts du Roi, avec le plus grand nombre de ſes habitants, il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns qui étoient dans d'autres ſentiments. Ceux-ci ne tarderent point à découvrir à John Will l'arrivée de Milord & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide deſiroit d'apprendre, & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour ſe

aire un mérite en Angleterre de ſon zele pour le
'rotecteur. Il fit donc au Gouverneur & aux ha-
itants de Jameſtown des reproches fort vifs de
:ur changement, & il ſe hâta de prendre des me-
ıres pour opprimer l'ennemi de la République
'Angleterre.

Pendant ce temps, Milord étant tranquille à
'owhatan, & cette ville étant beaucoup moins
apable de défenſe que Jameſtown rien n'étoit
lus facile que de l'y ſurprendre. Le Capitaine
Vill fit prendre terre à deux cents hommes, de
:ois cents qu'il avoit ſur ſon vaiſſeau ; il ſe
ıit à leur tête, ſans perdre un moment, & .ſe fit conduire par terre à Powhatan. C'é-
oit fait ſans doute de Milord qui ne pou-
oit échapper de ſes mains, s'il eût été pris au
épourvu. Mais le Gouverneur de Jameſtown
ut la généroſité de lui dépêcher ſecrétement un
e ſes domeſtiques, pour l'avertir du péril qui
: menaçoit. Quelque diligence que pût faire
e meſſager, il eut beaucoup de peine à pré-
'enir John Will ; de ſorte que ce ne fût point
ans un ſecours particulier du Ciel, que le Vi-
omte trouva le temps & le moyen de s'éloigner
le la ville avec ſa ſuite. Il n'avoit point d'au-
re voie de ſalut à choiſir, étant deſtitué d'ar-
nes, & hors d'état de réſiſter à deux cents hom-
nes de troupes réglées. Will eut ainſi le re-
;ret d'avoir fait une démarche inutile. Cepen-
lant il n'épargna rien pour découvrir les traces
le Milord, & il employa plus de quinze jours à
e faire chercher, ſoit à Powhatan, ſoit aux
:nvirons. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir de
ıouvelles, il revint à Jameſtown où il demeu-
:a encore plus d'un mois à continuer ſes recher-
:hes, & à envoyer une partie de ſes Soldats
le différents côtés. Enfin, s'imaginant que Mi-

lord auroit peut-être regagné la mer pour prendre la route d'une autre Colonie, il prit le parti de quitter Jameſtown, & de le chercher dans tous les établiſſements des Anglois. J'avois rencontré ſon vaiſſeau le jour même de ſon départ. Pour la confuſion que j'avois remarquée ſur le port en arrivant, elle venoit de deux cauſes; du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitants qui ne reſſentiſſent beaucoup de joie, & de l'eſpérance qu'ils avoient en voyant venir ma barque au long de la riviere, que ce pourroit être Milord qui avoit évité heureuſement ſon ennemi, & qui prenoit aſſez de confiance en eux pour retourner dans leur ville. Si je trouvai quelque choſe de conſolant dans ce récit, parce qu'il m'aſſuroit du moins que le Vicomte étoit hors de péril, il y avoit auſſi de quoi me cauſer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une courſe ſi longue & tant de recherches, je n'étois guere plus avancé qu'en quittant l'Iſle de Cuba : car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre & du ſuccès que je pouvois eſpérer. Je m'informai ſi Milord avoit eu quelque relation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jameſtown. On me nomma pluſieurs perſonnes qu'il avoit vues particuliérement : mais on m'en nomma un trop grand nombre pour me pouvoir perſuader qu'il les eût mis toutes dans ſa confidence ; & la crainte de commettre une indiſcrétion en m'ouvrant trop légérement, me fit prendre la réſolution de quitter cette ville ſans m'être ouvert à perſonne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon Eſclave, me flattant que, ſi j'avois quelques lumieres à attendre ſur le lieu de retraite que Milord avoit choiſi, c'étoit dans la derniere vil-

d'où il étoit parti avec ſa famille. Je fis cette route bien triſtement. Mes eſpérances, dont vois cru le terme ſi proche à Riſwey, ſemoient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en ſtoit étoit même ſi foible & ſi confus, qu'il changeoit tous les jours en crainte, & dans rtains moments en déſeſpoir. L'amour occuoit toujours le premier rang dans mon cœur; ais ce n'étoit point ſes douceurs qu'il me faiit ſentir. L'impatience de rejoindre Milord y noit une place à-peu-près égale. Madame Ring venoit enſuite. Il s'y mêloit auſſi de l'inuiétude pour la malheureuſe Madame Lallin; : tous ces ſentiments étoient accompagnés de es deſirs & de mes vœux ordinaires pour repos d'une vie tranquille & propre à l'étude e la ſageſſe. De ſorte que, voyant s'éloigner e plus en plus les ſeules choſes qui pouvoient. ıe ſatisfaire, je ſentois ſouvent mon courage rêt à m'abandonner, ſans rien trouver hors de ıoi qui fût capable de le ſoutenir.

Iglou, c'étoit le nom de mon Eſclave, avoit léja vécu aſſez long-temps avec moi pour conıoître la ſituation de mon ame, & il m'étoit ıſſez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoiſſance qu'il avoit de toute :ette partie de l'Amérique, & ſon adreſſe que j'avois miſe plus d'une fois à l'épreuve, étoient nes ſeules reſſources. Je l'en avertiſſois ſouvent, pour l'exciter à me ſervir avec zele, & je lui faiſois eſpérer des récompenſes proportionnées à ſes ſervices. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de Milord & les recherches du Capitaine y faiſoient encore l'entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes meſures qu'à Jameſtown, m'informant ſans éclat de la maniere dont les choſes s'étoient paſſées, & cherchan-

à recueillir des diſcours publics quelque motif d'eſpérance ; & quelque regle de conduite. Chacun plaignoit Milord, & parloit diverſement du chemin qu'il avoit pris ; mais il n'y avoit rien de favorable à conclure de cette diverſité. Il me vint à l'eſprit que, ſi Milord avoit fait confidence de ſa route à quelqu'un, ce devoit être à un Gentilhomme Anglois chez lequel il s'étoit logé avec ſa famille à Powhatan. Je ne perdis pas un moment pour former une liaiſon étroite avec ce Gentilhomme ; &, voyant qu'il faiſoit quelque difficulté de s'ouvrir à moi par un excès de diſcrétion, je l'excitai à la confiance en lui apprenant ce que j'étois à Milord, & les raiſons qui me faiſoient prendre tant d'intérêt à ſon ſort. Enfin, cette voie me réuſſit, & c'étoit la ſeule de laquelle je puſſe attendre un heureux éclairciſſement.

J'appris de cet honnête homme ce qui n'étoit connu que de lui, & ce qu'il eût continué de cacher à tout autre qu'à moi. Non-ſeulement il avoit rendu à Milord tous les ſervices du zele & de l'amitié pendant ſon ſéjour à Powhatan ; mais à la premiere nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will, il s'étoit chargé du ſoin de ſon évaſion & de celui de ſa ſûreté. Il lui avoit conſeillé de prendre par terre le chemin de la Caroline, & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque diſtance de Powhatan, il lui avoit fait trouver ſur le champ des voitures & des proviſions pour cette route, avec deux guides fideles qui connoiſſoient parfaitement le pays. Il avoit eu deux raiſons de donner ce conſeil à Milord : l'une étoit pour l'approcher des Eſpagnols, chez leſquels il ſeroit plus à portée de chercher un aſyle, s'il y étoit contraint par la fureur de ſes

ennemis ; l'autre avoit été l'eſpérance de faire prendre le change au Capitaine Will, qui ne s'imagineroit point que le Vicomte fût retourné ſur ſes pas, & qui continueroit ſans doute à le chercher vers le Nord, lorſqu'il auroit perdu l'eſpoir de le retrouver dans la Virginie. Milord étoit parti avec ſa fille & Madame Riding, accompagné de ſix Gentilshommes Anglois, de huit domeſtiques, & de ſes deux guides, ce qui lui compoſoit une ſuite de ſeize perſonnes. Vous le trouverez infailliblement, me dit ſon Libérateur, ou à *Warwik*, qui eſt de ce côté-ci la premiere habitation de la Caroline, ou du moins à..... s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le pays.

Après ces heureuſes nouvelles, je ne demeurai à Powhatan qu'auſſi long-temps qu'il falloit pour acheter deux chevaux ; & comptant ſur les promeſſes d'Iglou qui s'engagea à me conduire ſûrement à Warwik, je refuſai d'accepter un autre guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant ce qu'il penſoit de la diſpoſition des Habitants du pays, & s'il croyoit que Milord pût y retourner avec ſûreté. Il me répondit qu'il ne connoiſſoit perſonne dans la Ville, qui ne fût diſpoſé à rentrer dans l'obéiſſance du Roi, & qu'il portoit le même jugement du reſte de la Province ; mais qu'il craignoit qu'on n'oſât ſe livrer à ſes véritables ſentiments, tant que le vaiſſeau du Capitaine Will tiendroit tout le pays dans le reſpect & dans la crainte ; que le deſſein de Milord étoit de former, s'il pouvoit, un Corps de Troupes dans la Caroline, & de chercher enſuite l'occaſion de rejoindre le Capitaine, & de lui faire payer la frayeur qu'il lui avoit cauſée à Powhatan. Je partis ſuivi du ſeul

Iglou. Nos chevaux étoient vigoureux. Ayant à traverſer un pays déſert, & d'une aſſez longue étendue, nous prîmes des proviſions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai, par les incommodités qu'il me fallut eſſuyer ſur la route, de celles que Milord & ſa chere famille avoient dû ſouffrir avant moi. Il eſt vrai qu'avant deux charriots couverts, ils avoient pu paſſer moins durement les nuits, & ſe mettre du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étois privé de cette douceur, je me trouvois obligé de m'arrêter auſſitôt que l'obſcurité commençoit, & de choiſir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois appercevoir. Je me croyois trop heureux, lorſque je découvrois quelqu'arbre, dont le feuillage étoit propre à me ſervir de couverture. Iglou m'offroit tous ſes habits pour me garantir du moins de l'exceſſive fraîcheur de la nuit, mais je m'obſtinai à les refuſer, par un ſentiment d'humanité. Je ne voyois point que ma qualité de Maître lui fît perdre celle de l'homme, ni qu'elle pût lui ôter par conſéquent le droit naturel qu'il avoit des ſecours qui lui étoient auſſi néceſſaires qu'à moi. Nous avançâmes ainſi pendant quelque-temps au travers de mille difficultés, & nous gagnâmes les montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignoraſſe abſolument la diſpoſition des lieux, je ne laiſſai point de m'appercevoir qu'Iglou me faiſoit tourner beaucoup vers le Couchant, & que nous laiſſions la Caroline un peu trop ſur la gauche. Je lui en demandai la raiſon. Il m'expliqua la néceſſité qu'il y avoit de prendre la route au long des montagnes pour éviter des marais impraticables que nous aurions trouvés devant nous. Cette chaîne de Monts & de Rochers, qu'on appelle Apalaches, regne au long

es Colonies Angloiſes pendant un eſpace im-
enſe, & les ſépare d'une quantité prodigieuſe
e peuples barbares qui habitent le milieu du Con-
nent. Mais, quoiqu'elle ſoit aſſez haute pour fer-
er preſque continuellement le paſſage, elle s'a-
aiſſe en quelques endroits juſqu'à ſe diviſer
ar des vallées profondes & étroites, dont les
ivers détours forment des gorges & des voies
e communication. Nous en traverſâmes un grand
ombre. Je remarquai qu'Iglou n'approchoit ja-
ais de ces ouvertures ſans jetter les yeux de
ôté & d'autre avec une attention inquiete. Il
vita plus d'une fois de répondre aux queſtions
ue je lui fis ſur ſon inquiétude, & ſon ſilence
t naître enfin la mienne. J'exigeai abſolument
u'il s'expliquât. Vous le voulez, me dit-il d'un
ir ſérieux, vous en ſerez peut-être moins tran-
uille. Ces embouchures nous expoſent toujours
quelques périls. Quoique les Sauvages, qui ha-
itent de l'autre côté des montagnes ne ſoient
oint cruels & ſanguinaires, ils ſont adonnés
reſque tous au vol & à la rapine. Vous ne ſe-
iez point en ſûreté, s'ils nous appercevoient.
Cet avis fit un effet terrible ſur moi. Je ſen-
is frémir tous mes membres. Croyez-vous, ré-
ondis-je auſſi-tôt, que Milord ſoit venu par
ette route ? Il me dit qu'il n'en doutoit point,
i les Guides lui avoient fait prendre la plus
ourte & la plus commode. O Ciel ! m'écriai-
e, vous ſavez pour qui j'implore votre ſecours.
En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes
raintes & mes vœux ſur moi-même. Je ne fus
lus occupé que du danger de ce que j'aimois,
je n'avançai qu'en tremblant, & en faiſant mille
queſtions à Iglou ſur le naturel des Sauvages, &
ſur la maniere dont ils en uſoient avec leurs pri-
ſonniers.

Il connoiſſoit parfaitement leurs uſages, étant né lui-même parmi ces peuples, mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me raſſurer. Cependant, après quelques jours de marche, nous découvrîmes tout-d'un-coup un corps d'environ cent Sauvages qui venoient du fond d'une vallée, & qui ne pouvoient continuer leur chemin ſans croiſer le nôtre. Iglou, tout ému, me conjura d'arrêter. Je me charge de votre ſûreté, me dit-il; mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer en vous cachant ſoigneuſement. Il me fit mettre pied à terre, & m'ayant fait avancer vers quelques buiſſons qui étoient à notre droite, il me recommanda de m'y tenir avec nos chevaux juſqu'à ſon retour. Ne quittez point ce poſte, reprit-il, parce que tant que je ſerai aſſuré que vous y êtes, j'aurai l'adreſſe d'en éloigner les Sauvages. Ne vous alarmez pas non plus de mon retardement, quand vous devriez paſſer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant, il ſe dépouilloit de ſes habits; & je fus ſurpris en un moment de le voir nu, avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être ſans inquiétude, & de compter ſur ſa fidélité. Je le laiſſai faire, ſans lui demander même quel étoit ſon deſſein. Il me quitta, en baiſant mes mains pour me donner un témoignage d'affection. Je demeurai ſeul aſſis derriere les buiſſons qui me couvroient entiérement, & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne veux point déguiſer mes craintes; elles étoient extrêmes: mais je prends le Ciel à témoin que ce n'étoit point mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Milord & Fanny. Quel devoit être leur ſort, s'ils avoient eu le malheur de tomber ſans précaution dans le précipice qu'on m'alloit faire éviter! Tout mon ſang ſe glaçoit à cette

penſée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages, je me ſerois livré mille fois à eux, ſi j'euſſe pu m'aſſurer que Milord ne ſe fût point échappé du même danger.

Je perdis Iglou de vue, & je paſſai le reſte du jour dans la ſituation où il m'avoit laiſſé. J'étois accablé d'un mortel ennui, lorſque je l'entendis revenir dans l'obſcurité. Il eut ſoin de me faire entendre ſa voix, pour prévenir la frayeur que ſon approche m'auroit pu cauſer. Eh bien, Iglou, *lui* dis-je, que vas-tu m'annoncer ? Milord & Fanny ſont-ils la proie de quelque Sauvage, & faut-il avoir le même ſort ? Il voulut en vain me diſſimuler ſes propres ſoupçons ; j'entrevis ſon embarras, & je lui ordonnai d'être ſincere. Il me répondit que le péril étoit paſſé pour moi ; que les Sauvages avoient pris une autre route, ſur de faux avis qu'il leur avoit donnés ; & que, ſi nous en avions encore quelques-uns à craindre, ce ne ſeroit plus aſſurément les mêmes : mais que, puiſque je voulois être informé de la vérité, il y avoit lieu de croire que Milord avoit été moins heureux que moi. Je me ſuis mêlé, continua-t-il, avec les Sauvages, & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur Nation, je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait ſemblant de m'être égaré depuis quelque-temps dans ces lieux, & d'avoir beſoin qu'*ils* m'appriſſent par où je devois retourner à mon habitation. Ils m'ont rendu le ſervice que je leur demandois ; mais ils ont voulu ſavoir, avant que de me quitter, ſi je n'ai pas rencontré quelques priſonniers qui ſe ſont échappés de leurs mains depuis pluſieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'eſt que ces priſonniers, & je n'ai oſé les preſſer de me l'apprendre, de peur de me rendre ſuſpect ; j'ai profité ſeulement de cette

ouverture, pour éloigner de vous le péril, en leur faiſant entendre que j'ai rencontré effectivement ce qu'ils cherchent, d'un côté oppoſé à celui où nous allons. Ils ont pris auſſi-tôt le chemin que je leur ai montré. Mais, pour m'exprimer ſincérement, ajouta Iglou, je tremble que les priſonniers dont ils ont parlé, ne ſoient Milord & ſa ſuite; car je juge par quelques-unes de leurs réponſes, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voiſins. Ce bon eſclave m'exhorta là-deſſus à ne pas perdre de temps pour nous éloigner, & à profiter même de la nuit qui n'étoit point ſi obſcure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce récit me jetta dans une conſternation inexprimable. Ah! Iglou, lui dis-je, il n'eſt pas queſtion d'aller plus loin, ni de quitter ce lieu, ſans être aſſuré de ce que je dois craindre ou eſpérer pour Milord. Il faut le chercher, duſſai-je y perdre la vie & la liberté. Aide-moi, comme tu as déjà fait, & dis-moi quel conſeil tu peux me donner. Il me confeſſa que ſon embarras égaloit le mien, & qu'il lui étoit impoſſible de deviner de quel côté nous devions commencer nos recherches. Si Milord eſt encore accompagné de ſes guides, me dit-il, il y a de l'apparence qu'il aura repris ſon chemin vers la Caroline; mais s'il n'a perſonne avec lui pour le conduire, je ne vois rien qui puiſſe régler nos conjectures ſur ſa route. Tout étoit en effet ſi obſcur & ſi déſeſpérant dans la conduite que je devois tenir, que je n'y voyois pas le moindre jour. La ſituation où je devois m'imaginer qu'étoit Milord, étoit un autre abyme qui mettoit toutes mes idées en confuſion: car, s'il étoit vrai qu'il ſe fut échappé des mains des Sauvages après avoir eu le malheur d'y tomber, dans quel état avoit-il pu ſe trouver en fuyant? Devois-je penſer qu'il eût conſervé ſes voitures, ſa

ſuite,

uite, ſes proviſions ? Etoit-il même vraiſembla-ble qu'il eût pu ſauver Fanny & Madame Riding ? Cette derniere réflexion me pénétroit juſqu'au fond de l'ame. O Dieu ! répétois-je à tout inſ-tant, votre protection auroit-elle manqué à Fan-ny ? L'auriez-vous abandonnée dans le plus hor-rible de tous les dangers.

Je me perſuadai, après y avoir penſé long-emps, que, ſi Milord s'étoit ſauvé avec ſa ſuite, l ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je ne trouvois. Les Sauvages ne l'euſſent pas cher-ché de ce côté, s'ils n'euſſent eu quelque raiſon le croire que c'étoit par-là qu'il avoit choiſi ſa oute. Et, en raiſonnant ſur les meſures qu'il pou-voit avoir priſes pour ſe dérober à leurs pour-ſuites, il me paroiſſoit qu'il avoit dû penſer d'a-ord à ſe cacher plutôt qu'à s'écarter, parce ue l'un lui auroit été plus difficile que l'autre ans un pays qu'il ne connoiſſoit point. Ce fut e Ciel, ſans doute, qui m'inſpira ce raiſonne-nent. Ah ! ce fut le Ciel, & je lui en rends races encore aujourd'hui : car c'étoit fait ſans ela de tout ce qu'il y avoit d'aimable & de ver-ueux ſur la terre. Dieux ! dans quelle deſcription uis-je obligé d'entrer ici ! & comment mes Lec-eurs croiront-ils, après l'avoir lue, qu'il puiſ-e me reſter quelque choſe de plus triſte & de plus ttendriſſant à leur raconter dans ces Mémoi-es ?

Je fis entrer Iglou dans ma penſée ; & nous tant déterminés à ne pas quitter le lieu où nous tions ſans en avoir parcouru toutes les parties, ous attendîmes impatiemment la fin de la nuit our commencer notre recherche. Nous mon-âmes à cheval à la pointe du jour, & nous vi-tâmes exactement tout ce qui avoit la moindre pparence d'être propre à ſervir de retraite. Val-

lées, bois, haies épaiſſes, nous ne laiſſâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieues. Nous ménageâmes ſi peu nos chevaux, que, malgré l'ardeur du Soleil qui ſe faiſoit vivement ſentir, nous les tînmes en action pendant la plus grande partie du jour; & ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi, que, les croyant épuiſés de fatigue, & ne pouvant plus réſiſter nous-mêmes à la nôtre, nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyeres aſſez hautes, pour y prendre quelque rafraîchiſſement. Je me couchai ſur l'herbe qui étoit fort épaiſſe, moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire, que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du ſoin de nos chevaux, ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir ſe courber tout-d'un-coup, & venir vers moi en rampant ſur ſes mains. Bon Dieu! lui dis-je avec un battement de cœur, qu'y a-til de nouveau, Iglou? qu'as-tu découvert? Il me répondit qu'il venoit d'appercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyere; mais, qu'en tenant la même conduite que nous avions obſervée la veille, il eſpéroit que nous pourrions, non-ſeulement éviter leur rencontre, mais tirer peut-être d'eux quelqu'utile éclairciſſement. Il me recommanda de demeurer dans la ſituation où j'étois. Nos chevaux étoient derriere quelques arbres, où il les avoit placés à la fraîcheur pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient eſſuyée; de ſorte que, ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi, il ſe hâta de ſe dépouiller de ſes habits pour joindre promptement les Sauvages. Il ne fut point abſent plus d'un quart-d'heure, au bout duquel

je le vis revenir, accompagné d'un homme nu comme la main, mais qui avoit la peau beaucoup plus blanche. Je n'oſai me flatter pendant un moment qu'il m'apportait d'heureuſes nouvelles, & qu'un Sauvage, qui le ſuivoit ſi tranquillement, ne pouvoit être notre ennemi. Hélas ! dois-je donner le nom d'heureuſes aux nouvelles qu'il m'apportoit ? Qu'on liſe, & qu'on en juge.

Cet homme nu, que je prenois pour un Sauvage, s'approcha de moi avec lui. Il me regarda fixement, ſans que ni l'un ni l'autre prononçât une parole. Enfin, il ſe jetta à mon cou, & me ſerrant de toute ſa force : C'eſt lui-même, s'écria-t-il pluſieurs fois, c'eſt M. Cléveland ! Je me dégageai de ſes bras, & ne ſachant quel jugement je devois porter de ſon action, je lui demandai d'un ton ému, qui il étoit, &, puiſque je le reconnoiſſois pour Anglois à ſon langage, par quelle aventure il ſe trouvoit nu dans cette région déſerte. Vous ne me reconnoiſſez pas, reprit-il en verſant des larmes. Ah ! ſuivez-moi donc, & venez reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminſter qui nous attend à cent pas d'ici : venez reconnoître ſa fille, Madame Riding, & une partie des Officiers qui les ont ſuivis depuis Rouen, & parmi leſquels vous devez auſſi vous ſouvenir de m'avoir vu. Le cher nom de Milord Axminſter, celui de ſa fille & de Madame Riding ; l'aſſurance de n'être qu'à cent pas d'eux, & d'en être déja attendu ; l'amour, l'amitié, la reconnoiſſance : que ſais-je ? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant, ſe fit ſentir ſi vivement à mon cœur, que, ne pouvant ſoutenir tant d'émotion, je tombai ſans mouvement & ſans connoiſſance. Ce-

pendant mes eſprits ne tarderent point à revenir. J'ouvris les yeux ; &, conſidérant un moment celui qui m'avoit parlé, je le reconnus pour M. *Youngſter*, l'Ecuyer de Milord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche & de lui tendre les bras, couché encore comme j'étois. Je vous reconnois, lui dis-je d'une voix foible, vous êtes Youngſter, l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher Pere. Ah ! que m'avez-vous dit ? Où le trouverai-je. Hâtez-vous de m'y conduire. Et Fanny, ajoutai-je, en pouvant à peine prononcer : ne me flattez-vous pas ? reverrai-je Fanny ? Mon trouble étoit ſi grand, que, joint à l'épuiſement où je me trouvois de l'exercice du jour & de n'avoir point encore pris de nourriture, je fus obligé de me faire ſoutenir par Iglou, tandis que M. Youngſter me fit ſa réponſe.

Il me dit que loin de me flatter, il me déclaroit qu'il n'avoit qu'un récit horrible à me faire, & d'affreuſes nouvelles à m'annoncer ; que j'en apprendrois mieux toutes les circonſtances de la bouche même de Milord : mais qu'en attendant, il croyoit devoir me prévenir ſur l'état où je l'allois trouver avec le reſte de ſa ſuite, qui ſe réduiſoit à un fort petit nombre de perſonnes : qu'ayant été trahi par ſes guides, attaqué par une troupe de Sauvages, & fait priſonnier, malgré la réſiſtance de ſes gens, dont la plupart avoient péri en ſe défendant, il avoit paſſé environ quinze jours dans l'habitation de ſes farouches vainqueurs ; qu'on l'avoit dépouillé non-ſeulement de ſon équipage, mais de tous ſes habits, lui, Fanny, Madame Riding, & tout le monde qui lui reſtoit ; qu'ils avoient été obligés de ſe faire eux-mê-

nes des ceintures d'herbes & de roſeaux, & de compoſer pour les Dames, & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles, de miſérables tuniques de la même matiere, qui ſuffiſoient à peine pour mettre leur pudeur en sûreté ; que les Sauvages ne les ayant point traités d'ailleurs avec dureté, & ne les ayant pas même gardés avec contrainte, ils avoient jugé à propos, ſuivant l'avis de Milord, de prendre le temps de la nuit pour ſe mettre en liberté ; qu'ils avoient pris des meſures ſi juſtes, que leur évaſion n'avoit point été apperçue ; qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation, mais qu'ils ne s'en croyoient point fort éloignés, parce qu'ils n'avoient oſé juſqu'alors marcher que la nuit, & que, dans l'état où ils étoient, leur marche n'avoit pu être que fort lente ; que Mlord affectoit de ſupporter ſon malheur avec courage, & de conſoler ceux qui l'accompagnoient : mais qu'il n'étoit que trop aiſé de voir qu'il étoit pénétré juſqu'au fond du cœur ; qu'il avoit pris la peine juſqu'alors de porter lui-même Fanny dans ſes bras, pour lui épargner la fatigue de la marche, & qu'il avoit refuſé conſtamment de laiſſer ce ſoin à ſes Domeſtiques, qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant marcher ainſi à leur tête ; qu'ils avoient été aſſez heureux pour ſe munir de quelques proviſions en quittant les Sauvages ; mais que, n'ayant pu être fort abondantes, il falloit s'attendre à les voir bientôt manquer ; enfin, que, ſi j'étois aſſez revenu de ma foibleſſe pour être en état de marcher, il alloit me conduire vers Milord, qui me verroit ſans doute avec plaiſir ; que c'étoit par ſon ordre qu'il étoit venu, pour s'aſſurer ſi c'étoit en effet moi-même qui le cherchois, comme l'Eſcla-

ve le lui avoit fait entendre ; qu'il en doutoit encore, non-ſeulement parce qu'Iglou ne prononçoit point exactement mon nom, mais beaucoup plus à cauſe du peu d'apparence qu'il y avoit que je puſſe me trouver en Amérique, moi qu'on croyoit marié à Rouen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce diſcours avec une conſternation qui me rendoit immobile. Auſſi-tôt que M. Youngſter eut ceſſé de parler, je lui pris la main, que je ſerrai ſans rien répondre ; &, quoique je me ſentiſſe ſi foible que j'avois toujours beſoin d'être ſoutenu, je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Milord, en continuant de m'appuyer ſur Iglou. M. Youngſter marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la bruyere. Elle étoit mêlée de quelques arbriſſeaux, ce qui lui donnoit l'apparence d'un petit bois. Je n'apperçus d'abord perſonne, quoique mes regards ſe répandiſſent de tous côtés avec une avidité extrême. Enfin, M. Youngſter m'ayant fait tourner autour d'un buiſſon qui faiſoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyere, je découvris un ſpectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, ſi je n'euſſe été prévenu. J'apperçus Milord, nu, étendu ſur l'herbe, & la tête appuyée languiſſamment ſur ſa main. Il avoit trois de ſes domeſtiques aſſis auprès de ſui, qui ſe leverent en me voyant. Il voulut faire la même choſe ; mais le prévenant avec un mouvement tout paſſionné, je me jettai à genoux auprès des ſiens, & je les embraſſai avec une ardeur que nul autre que moi n'a jamais ſentie. Ciel ! vous en fûtes témoin. Oh ! qu'il ſe paſſa en un inſtant d'étranges choſes dans mon ame !

Milord ne s'oppoſa point à cette vive effuſion de ma douleur & de ma tendreſſe ; mais

il ne me dit rien. Je levai la tête après l'avoir tenue ainſi penchée pendant quelques moments, & je tournai mes yeux ſur les ſiens. Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ſes joues. Son viſage me parut pâle & défait. Il me regardoit auſſi, ſans rompre le ſilence, comme s'il eût été incertain de la maniere dont il devoit en uſer avec moi. Cet embarras, dont il ne m'étoit que trop aiſé de connoître la raiſon, me cauſa un mortel redoublement de triſteſſe. Je ne pus retenir mes plaintes. Ah! Milord, lui dis-je, m'avez-vous fermé votre cœur, & me refuſerez-vous une légere marque de bonté & de tendreſſe, lorſque je viens la chercher au bout du monde, avec le deſſein d'y mourir à vos pieds? Hélas! que vous ai-je fait, & comment tant de reſpect & d'attachement ne ſert-il qu'à m'attirer votre haine? Je m'efforçai en vain d'en dire davantage: des ſentiments tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Milord connut aiſément que ma douleur n'étoit point contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous hais pas, me dit-il; & je ſuis perſuadé que mon malheur vous cauſe une ſincere compaſſion. Apprenez-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette ſolitude. Je lui fis connoître, autant que je le pus, dans le déſordre où j'étois, que ce qu'il appelloit un effet du hazard, en étoit un de ma tendreſſe immortelle pour lui & pour ſa fille; que c'en étoit un du déſeſpoir où ſon départ de France m'avoit jetté, & de la réſolution inébranlable où j'étois d'employer mon ſang & ma vie à ſon ſervice. Je lui appris que je n'étois demeuré en France après lui, qu'auſſi long-temps qu'on m'y avoit arrêté dans une priſon; que, depuis plus de ſix mois, je parcourois les mers & les déſerts de l'Amérique,

en cherchant ſes traces, & en m'affligeant de la difficulté de les trouver, réſolu de paſſer toute ma vie dans cette recherche, & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin, je m'expliquai aſſez pour le perſuader de mon innocence, & de l'injuſtice qu'il m'avoit faite de la ſoupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la généroſité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fuſſe tel qu'il ſouhaitoit, il ne ménagea plus ni ſes ſentiments ni ſes expreſſions. Il m'embraſſa d'un air qui marquoit du tranſport, & il me tint longtemps entre ſes bras, ſans prononcer une parole. O Ciel! s'écria-t-il enfin, vous déployez ſur moi toute votre puiſſance. Vous me faites ſentir toutes les extrémités de la douleur & de la joie. Je ſuis le plus infortuné de tous les hommes; mais Cléveland ne m'a point trahi: il m'aime encore, & vous m'accordez la ſatisfaction de le revoir! Il recommença alors à me ſerrer contre ſa poitrine, en me donnant mille noms tendres, & en m'arroſant de ſes larmes. J'en verſois auſſi, & ſes careſſes paſſoient juſqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé juſqu'à ce moment, entre le ſoin de ma juſtification, & la pitié de ſon malheur; mais, commençant à n'être plus occupé que de ce dernier ſentiment, toute mon attention ſe réunit ſur l'état où je le voyois. Il s'en apperçut à l'air triſte & pénétré dont mes regards s'attachoient ſur lui. Je lis dans vos yeux, me dit-il, à quel point mon infortune vous touche. Il eſt vrai qu'elle eſt extrême, & je cherche en vain ce qui m'attire du Ciel un traitement ſi rigoureux. Je reprends quelqu'eſpérance, ajouta-t-il; vous me conſolerez, mon

cher fils, & votre préſence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront ſans doute avec joie, me dit-il; mais j'appréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus long-temps la force de réſiſter à ſes peines & aux miennes. Elle eſt déjà d'une foibleſſe qui me fait tout craindre pour ſa vie. Je ne répondis à ce diſcours de Milord qu'en baiſant ſes mains, avec une ardeur qui lui fit aſſez entendre mes penſées & mes ſentiments. Je comprends que vous ſouhaitez de la voir, reprit-il, & je puis vous répondre d'avance qu'elle ſera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais, dans l'état où elle eſt avec Madame Riding & ſes femmes, je vous conſeille, pour ménager leur modeſtie, d'attendre que la nuit nous amene l'obſcurité. Elles ne ſont qu'à vingt pas d'ici, & je vois que le Soleil eſt prêt à ſe coucher. Il fallut me faire cette violence. Je jettois néanmoins les yeux de tous côtés, dans l'eſpérance de l'appercevoir. Je crus même avoir remarqué ſa tête qui s'élevoit au-deſſus de l'herbe, & mes regards demeurèrent comme fixés vers cet endroit. Ses traits, ſon air, le ſon de ſa voix, tout ſe renouvelloit déjà dans mon cœur; &, tranſporté du plaiſir que j'allois ſentir à la revoir, il y avoit des moments où j'oubliois ſon infortune, & celle de ſon pere, pour ne m'occuper que de mon bonheur & de ma joie.

Je propoſai néanmoins à Milord dans cet intervalle, de prendre une partie de mes habits pour ſe couvrir, & d'envoyer aux deux Dames mon linge, & tout ce que nous pourrions rendre propre à leur uſage. Je n'avois avec moi que le ſeul habit dont j'étois vêtu, avec un large manteau, ayant été obligé de laiſſer mes hardes

à Powhatan, pour charger nos deux chevaux de vivres & de proviſions : mais j'étois pourvu ſuffiſamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu, & il avoit un manteau comme moi ; de ſorte que nous pouvions trouver dans notre ſuperflu de quoi couvrir Milord, & fournir du moins quelques commodités aux deux Dames. Mon juſte-au-corps étant étroit pour lui, il ne refuſa point d'accepter mon manteau, après avoir pris une chemiſe : il envoya à ſa fille, ma veſte, le manteau d'Iglou, du linge, & tout ce qui pouvoit être propre à ſon uſage & celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté, me dit-il, d'accepter les ſecours que vous m'offrez. C'eſt à votre pere & à votre épouſe que vous rendez ſervice.

Quoique Fanny & Madame Riding duſſent être en état de paroître modeſtement avec les habits que nous leur avions envoyés, Milord ſouhaita encore que j'attendiſſe à leur parler dans l'obſcurité, pour leur épargner un reſte de confuſion qu'elles ne manqueroient point d'avoir à la premiere vue. Je me fis une violence extrême. Il employa le temps qui me reſtoit juſqu'à la nuit à me raconter toutes les circonſtances de ſon départ de France, & de ſon arrivée en Amérique. Il ne me cacha point le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit cauſée à ſa fille, à Madame Riding & à lui-même. Il me confeſſa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quitté ſi bruſquement l'Europe, & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu ; autant par un reſte d'amitié, qui avoit toujours combattu fortement pour moi dans ſon cœur, que par tendreſſe pour Fanny, qui n'avoit pas eu un moment de joie & de tranquillité depuis qu'elle étoit ſortie de Rouen. Enfin, il me

lemanda quel fond je faiſois ſur mon eſclave, & ſi nous étions, lui ou moi, aſſez bien inſtruits le la route pour gagner sûrement quelqu'habiation Angloiſe ou Eſpagnole ? Je répondis aux remieres parties de ſon diſcours, par de nouelles marques d'attendriſſement & de reconoiſſance. Pour ce qui regardoit Iglou, je priai Milord de ſe repoſer ſur ſa fidélité, & ſur la onnoiſſance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui-même. Iglou répondit de fort ons ſens à toutes ſes queſtions ; mais Milord, ui ſe croyoit déjà fort avancé vers la Caroline, ut étonné d'apprendre qu'il nous reſtoit à faire nviron cent lieues. Cette nouvelle lui cauſa un iolent chagrin. Il demanda avec empreſſement mon eſclave, ſi nous avions encore à craindre a rencontre de quelques Sauvages ? Iglou lui lit que cela dépendoit de notre bonne fortune, arce que ces barbares changeoient ſouvent d'haitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques-unes au long des montagnes. Je remarquai que 'inquiétude de Milord n'étoit que pour ſa fille ; & , comme cet intérêt m'étoit auſſi cher qu'à lui-même, je preſſai Iglou de chercher tous les noyens qui pouvoient nous raſſurer contre le éril. Ce bon Eſclave, après avoir réfléchi quelques moments, nous fit cette propoſition : Je ſuis Amériquain, nous dit-il, de la nation des Abaquis. C'eſt une nation douce & beaucoup plus humaine que la plupart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle Vallée dont elle eſt en poſſeſſion depuis long-temps, & qui n'eſt guere plus loin qu'à trente lieues d'ici. Je m'y rendrai promptement, ſi vous le ſouhaitez, & je vous amenerai delà une eſcorte ſuffiſante pour vous conduire en sûreté. Il ajouta, pour inſpirer de la confiance à Milord, que ſa famille tenoit

un des premiers rangs dans sa nation ; qu'il l'avoit quittée, il y avoit cinq ou six ans, par le pur desir de satisfaire sa curiosité en voyageant dans les Colonies de l'Europe ; qu'ayant été pris par les Espagnols, & vendu au Gouverneur de l'Isle de Cube, il avoit vécu fort doucement dans son esclavage ; qu'il se souvenoit d'avoir vu Milord à la Havana au Palais du Gouverneur ; enfin, qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens, & tant d'attachement pour moi, qu'il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service.

Milord l'entendant parler avec tant de zele & de raison, me demanda encore une fois si l'on pouvoit se fier à ses offres jusqu'à un certain point. Je crois, lui dis-je, pouvoir vous en répondre presqu'autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Dom d'Arpez, qui m'a garanti sa fidélité, & je l'ai mise depuis à quantité d'épreuves. Milord voulut savoir là-dessus si les trente lieues qu'il y avoit jusqu'à son habitation étoient tout-à-fait hors de notre route, si son peuple étoit aussi humain qu'il le prétendoit, s'il étoit assuré d'en obtenir du secours, & si l'on y étoit aussi nu que parmi les autres Sauvages. Les réponses d'Iglou satisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit qu'à le prendre de certains endroits par lesquels nous devions passer pour gagner la Caroline, il n'y avoit point à se détourner de plus de dix lieues pour aller à la Vallée des Abaquis ; qu'il étoit sûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit, non-seulement par le crédit de sa famille, mais encore plus par la joie que toute la nation auroit de le voir après une absence de six ans ; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les usages de ce peuple, & pour leur façon de se vêtir, qu'ils étoient

nus à la vérité pendant ſept ou huit mois de l'année, à cauſe de l'exceſſive chaleur ; mais qu'ils ſe couvroient, pendant l'hiver, de la peau de bêtes qu'ils tuoient à la chaſſe.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs, me dit-il, je ne ſais ſi je dois prendre la moindre confiance à la fortune. Mais, ſi je croyois votre eſclave ſincere & ſon rapport fidele, je regarderois ce qu'il vient de m'apprendre, comme un bonheur dans la triſte ſituation où nous ſommes. Outre les périls que nous avons à courir juſqu'à la Caroline, & la longueur du chemin qui m'épouvante, je me ſens une extrême répugnance à me préſenter dans une habitation Angloiſe, avec ce miſérable équipage. Si j'oſois compter ſur les Abaquis, nous tâcherions de gagner tous enſemble leur Vallée, & nous nous y fournirions de vêtements & de vivres ; &, nous faiſant accompagner des plus réſolus, nous ſerions à couvert des inſultes, non-ſeulement des autres Sauvages, mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Vill. Il me demanda ce que je penſois de ce projet. Je lui renouvellai les aſſurances que je lui avois données du bon caractere d'Iglou, & je lui dis que je remettois tout le reſte à ſa prudence. Il fit approcher encore une fois cet eſclave, & lui ayant fait répéter ce qu'il avoit déja entendu, avec de nouvelles circonſtances, il conclut qu'en ſix jours, ou plutôt en ſix nuits, car c'étoit une ſûreté qu'il vouloit toujours prendre, nous pourrions nous rendre à la Vallée des Abaquis. Ce qui nous reſtoit de vivres pouvoit nous ſuffire juſques-là ; de ſorte que le deſſein de ce voyage fut regardé comme une réſolution priſe.

Pendant que nous étions dans cet entretien,

& que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny interrompoit à tous moments mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Milord. Il entendit ce que cela ſignifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendus par les deux Dames. L'obſcurité n'étoit pas ſi profonde qu'on ne pût diſtinguer fort bien les objets. J'apperçus Fanny. Hélas! dans quel état l'apperçus-je! Quel nom donnerai-je aux ſentiments de tendreſſe qu'une vue ſi chere & ſi ſouhaitée me fit naître? Comment exprimerai-je en même-temps la douleur & la compaſſion dont je me ſentis pénétré?

Ses femmes avoient employé aſſez adroitement le linge & les habits que j'avois envoyés pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête & les pieds nus. Ses cheveux étoient épars ſur ſes épaules. Elle étoit aſſiſe proche de Madame Riding, & elle avoit la tête appuyée ſur ſes genoux. Comme elle tenoit les yeux fermés, & qu'il ne paroiſſoit pas qu'elle nous eût apperçus: Regardez-nous, ma fille, lui dit Milord; c'eſt Cléveland que je vous amene. Elle jetta les yeux ſur moi, & elle les baiſſa auſſi-tôt avec un profond ſoupir. Je ſavois bien qu'elle n'étoit point encore informée de mon innocence; de ſorte qu'avec les plus violents tranſports dont on ait jamais été agité, je ne laiſſois pas de demeurer froid & immobile à l'extérieur, ſans avoir même la hardieſſe de me jetter à ſes genoux. Son pere, qui jugea aiſément d'où venoit ſon ſilence & ma timidité, la fit lever en la prenant par la main. Faites donc, lui dit-il, quelques honnêtetés à Cléveland. Nous l'avons accuſé injuſtement, il nous a toujours aimés. Elle ſe leva, & je me jettai alors à genoux devant elle avec une ac-

tion ſi paſſionnée, qu'elle n'eut pas beſoin d'autre interprétation de mes ſentiments. Je voulois baiſer ſes pieds; elle m'arrêta, &, me priant d'une voix baſſe de me lever, je vis qu'elle verſoit une abondance de larmes, & qu'elle ſe faiſoit effort pour retenir ſes ſoupirs & ſes gémiſſements. Milord, auſſi attendri que moi de l'état où il la voyoit, me dit de l'embraſſer. Ah! Milord, m'écriai-je, je ne demande que d'être ſouffert à genoux! &, m'y jettant pour la ſeconde fois, je lui dis que je ne quitterois cette ſituation qu'avec la vie, ſi elle ne reprenoit pas les ſentiments de bonté qu'elle avoit eus pour moi. Soyez ſans inquiétude, me répondit le Vicomte, je vous réponds qu'elle vous aime, & que nous ſommes tous fort ſatisfaits de vous revoir.

Madame Riding m'aſſura la même choſe, en m'embraſſant tendrement. Je leur adreſſai à tous trois, l'un après l'autre, mille choſes tendres & touchantes; &, Milord s'étant aſſis & nous faiſant ſigne de l'imiter, je pris ma place aux pieds de ma Souveraine, avec plus de joie que je n'en aurois eu ſur le premier Trône de l'univers.

Je ne ſais comment le cœur peut paſſer ſi ſubitement d'une certaine ſituation à celle qui lui eſt oppoſée: un inſtant produit quelquefois cette étrange viciſſitude. Eſt-ce donc qu'il y a ſi peu de différence entre les mouvements intérieurs, qui ſont la douceur & la joie? ou plutôt n'eſt-ce pas en effet le même mouvement, qui prend différents noms ſelon qu'il change d'objet & de cauſe? Qu'on y faſſe attention: une véritable joie a les mêmes ſymptomes qu'une exceſſive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'uſage de la voix, elle cauſe une délicieuſe langueur, elle attache l'ame à conſi-

dérer la cauſe de ſes émotions ; &, de deux hommes tranſportés l'un de joie & l'autre de douleur, je ne ſais lequel ſouffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le ſentiment dont il jouit. Pour moi, qui n'avois pu retenir mes pleurs à la vue du triſte état où j'avois trouvé Milord & ſa fille, je m'apperçus que j'en verſois encore lorſque je commençai à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur eſtime. J'avois les yeux attachés ſur Fanny : l'obſcurité ne pouvoit me faire perdre un ſeul de ſes regards. Je lui reprochai tendrement, à elle & à ſon pere, les peines mortelles que leurs injuſtes ſoupçons m'avoient cauſées ; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affection : ils me le promirent de la maniere la plus tendre ; & Fanny elle-même, autoriſée par ſon pere, & touchée des témoignages de ma paſſion, ne ſe refuſa point à mes innocentes careſſes.

Nous paſſâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmant dans la réſolution de nous remettre à la conduite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour, pour prendre le chemin de la Vallée des Abaquis. Les deux Dames ſe ſervirent de nos chevaux. Nous étions continuellement autour d'elles, & ſi attentifs à leur rendre toutes ſortes de ſervices, qu'elles ne ſouffrirent point d'autre incommodité pendant ſept nuits de marche, que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous paſſions le temps juſqu'au ſoir à nous entretenir de nos aventures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchiſſements. Il me vint à l'eſprit plus d'une fois de propoſer à Milord l'accompliſſement de ſes promeſſes, c'eſt-à-dire, l'exécution

e mon mariage avec ſa fille. J'en parlai à
'anny. Qui ſait, lui dis-je, à quoi le Ciel nous
éſerve? Un mal-entendu m'a expoſée au mal-
eur de vous perdre, dans un temps où nous
'appréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui
ous ſommes peut-être à la veille de quelque
ouvelle diſgrace qui peut nous ſéparer plus long-
:mps que jamais. Ah! s'il falloit vous quitter
ns être à vous! .... Hélas! repris-je après un
ioment de réflexion, ſoit après, ſoit avant le
onheur de vous être uni, il ne faut plus eſpé-
:r que je puiſſe vivre ſans vous. Mais quelle
'us douce conſolation pourrois-je ſouhaiter,
:me en mourant, que de vous appartenir par les
ens du mariage? Chere Fanny, n'y conſentez-
ous pas? Ai-je quelque choſe à combattre dans
otre cœur?

Elle me répondit que j'en étois le maître ab-
lu; qu'elle me laiſſoit le ſoin de notre bon-
:ur commun, & qu'elle le ſouhaitoit autant
ue moi. Nous ne tarderons donc guere à l'ob-
nir, repris-je; & je m'adreſſai ſur le champ
Madame Riding, que je priai de faire cette
ropoſition à Milord. Elle ne refuſa point de
en charger; mais elle me fit craindre d'y trou-
:r quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit point
'apparence, me dit-elle, qu'il conſentît à me
onner ſa fille ſans les cérémonies de l'Egliſe.
ependant, elle fit naître l'occaſion de lui en
irler, & elle fut ſurpriſe de lui entendre dire,
on-ſeulement qu'il y avoit déja penſé, mais que
n deſſein étoit de prévenir ma demande ſi nous
ouvions jouir d'un moment de tranquillité chez
s Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureuſement. Lorſ-
ue nous fûmes à une certaine diſtance de la
:incipale habitation, Iglou nous fit entendre

qu'il étoit à propos qu'il y entrât ſeul, pour diſpoſer ſon peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir ſans crainte & ſans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Milord. Ne trahis point ton maître, & ſouviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il ſe jetta à mes pieds avec un tranſport de joie, & il me proteſta que, loin de mériter que j'euſſe la moindre défiance de ſa fidélité, il alloit me faire voir non-ſeulement qu'il nous étoit dévoué entiérement, mais encore que les Européens ne rendent point juſtice aux Amériquains, en les prenant tous pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta, en nous promettant de ne pas nous cauſer d'impatience par ſa lenteur. Quoique Milord eût été l'auteur de ce voyage, je remarquai que ſe voyant ſi proche d'être livré à la diſcrétion d'un peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi, qui connoiſſois parfaitement mon eſclave, je n'avois point d'autre crainte que celle qui eſt inſéparable de l'amour, même dans l'éloignement du danger.

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais, s'il ſe préſenta d'abord ſeul, ce ne fût que par une précaution ſemblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ſes compatriotes, c'eſt-à-dire, par la crainte de nous cauſer quelque alarme ſi nous l'euſſions vu trop bien accompagné. Nous entendîmes ſon rapport avec empreſſement. Il nous dit d'un air ſatisfait que nous connoîtrions bientôt s'il étoit conſidéré parmi les ſiens. Il nous prévint ſeulement ſur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous paroître bizarres & incommodes, & il nous pria particuliérement de ne pas

ious offenſer de la curioſité avec laquelle on s'ap-
rocheroit de nous pour obſerver nos manieres &
iotre figure. Il n'avoit point fini ſon diſcours que
ious vîmes ſortir de l'habitation un gros de Sau-
'ages, qui n'étoit pas compoſé de moins de
:inq ou ſix cents perſonnes. Iglou nous pria
ncore de ne pas nous alarmer. Il nous apprit
jue c'étoit par l'ordre des Chefs, & pour nous fai-
e honneur, que tous les habitants s'étoient aſ-
emblés pour venir au-devant de nous. Ils s'a-
'ancerent en effet vers le lieu où nous étions. S'é-
ant arrêtés à cinquante pas de diſtance, ils paru-
'ent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur
narquer la conduite qu'ils devoient tenir. Je lui
lis qu'il nous feroit plaiſir d'empêcher toute cette
roupe de s'approcher, & qu'il ſuffiſoit qu'il nous
menât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux,
Milord donna ordre au petit nombre de perſon-
nes qui compoſoient ſa ſuite, de garder beau-
:oup de meſures avec les Sauvages, & de les
:raiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui ſe dé-
:acherent du corps, & qui ſuivirent Iglou. Nous
nous tînmes debout pour les recevoir. Iglou leur
ayant montré Milord, comme celui à qui ils
devoient rendre leurs premiers reſpects, ils le
aluerent en courbant le corps & en croiſant les
)ras de mille façons différentes. Ils me firent en-
ſuite les mêmes civilités, & ils n'en adreſſerent
)as moins aux deux Dames. Cette premiere cé-
'émonie ſe paſſa en ſilence. Iglou prit enfin la
)arole pour eux, & il nous aſſura en leur nom
ju'ils étoient charmés de nous voir, & qu'il
n'y avoit point de ſervices qu'ils ne fuſſent diſ-
)oſés à nous rendre. Milord lui ordonna de leur
'épondre que nous étions perſuadés de leur gé-
néroſité & de leur bonne foi, & que c'étoit ſur

ce fondement que nous n'avions point appréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur assistance & leur amitié.

Aussi-tôt que ces compliments furent finis, & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & sincere que nous tâchions de répandre dans nos manieres & sur nos visages, ils nous firent des caresses beaucoup plus familieres. Ils nous baiserent plusieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une apparence d'étonnement, & je crus appercevoir du bon sens & de la réflexion dans la maniere dont ils se communiquoient leurs remarques. Leur figure n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils sont bazanés, mais sans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau est une espece de brun foncé, qu'ils apportent presqu'en naissant, & qui se soutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils sont nus, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur ame; &, quoiqu'il y ait en général quelque chose de farouche dans leur air & dans leurs regards, on ne sauroit dire que ce soit férocité, ni que leur air extérieur soit capable de causer de l'épouvante. La plupart étoient armés d'arcs & de fleches, & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes, qui traversoient bisarrement leurs cheveux.

Quelqu'attention qu'ils eussent tous à nous observer, j'en remarquai deux qui s'attacherent à moi plus particuliérement, & qui me renouvelloient à tous moments leurs caresses. Iglou me fit connoître que l'un étoit son pere, & l'autre son frere. Il leur avoit déjà dit que j'étois son maître, & que je l'avois toujours traité

vec une indulgence qu'on n'a point ordinaire-
nent pour un Eſclave ; de ſorte qu'ils s'effor-
oient à l'envi de me marquer leur reconnoiſ-
ance. Ils conſerverent cette diſpoſition ſi conſ-
amment, qu'ils ne ſe laſſerent point dans la
uite de m'en donner ſans ceſſe de nouvelles
reuves.

Iglou nous propoſa de nous rendre dans l'ha-
itation, nous y conſentîmes. A peine l'eut-il
it aux autres Sauvages, que ſur un ſigne qu'ils
rent à ceux qui ne s'étoient point encore appro-
hés, nous les vîmes accourir vers nous avec pré-
ipitation. Il fallut eſſuyer pendant quelque-temps
urs ſalutations & leurs careſſes. Il y avoit par-
i eux quelques femmes, qu'Iglou préſenta à
anny & à Madame Riding. L'une étoit ſa ſœur.
me pria d'engager Fanny à recevoir ſes ſervi-
es, & à ſouffrir qu'elle fût continuellement au-
rès d'elle. Ces femmes étoient de la même cou-
ur que leurs époux, mais elles avoient quel-
ue choſe de plus doux dans le viſage & dans les
eux. Fanny traita avec bonté la ſœur d'Iglou,
ui s'appelloit *Rem.* Nous entendions pendant ce
mps-là un bruit confus de paroles dont nous ne
ouvions diſtinguer l'articulation ; &, comme les
arques d'amitié ſe renouvelloient ſi ſouvent qu'el-
s commençoient à nous devenir incommodes,
témoignai à Iglou que nous ſouhaitions d'être
nduits dans quelque lieu où nous puiſſions être
us tranquilles. Il me dit qu'on nous avoit pré-
aré des logements où nous ſerions les maîtres,
dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que
ous y voudrions recevoir ; mais qu'il falloit don-
r quelque choſe à l'ardeur de ſon Peuple dont
conduite ſe régloit ordinairement par les pre-
ieres impreſſions. Nous fûmes obligés, pour
ivre ce conſeil, de ſouffrir qu'on nous portât à

l'habitation d'une maniere extrêmement biſarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages, qui nous firent aſſeoir ſur leurs mains, qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts, pour compoſer une eſpece de banc ; & nous faiſant paſſer les bras à droite & à gauche ſur leurs épaules & autour de leur cou, ils nous tranſporterent dans cette poſture, avec une légéreté ſurprenante, l'eſpace de plus de cinq cents pas qu'il y avoit juſqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs rues & dans leurs maiſons. Leurs rues ne ſont nullement pavées ; mais le fond en eſt de ſable ; ce qui les rend très-incommodes en été à cauſe de la pouſſiere que le moindre vent agite continuellement. Les maiſons ſont compoſées d'un mélange de bois, de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage, mais en récompenſe elles ſont ſi larges qu'une ſeule ſuffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux chefs qui en aient de particulieres. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes. Nous y entrâmes avec joie, pour nous délivrer de la foule du Peuple ; &, quoique les chefs y fuſſent entrés avec nous, ils eurent la complaiſance de ſe retirer lorſqu'Iglou les eut avertis, de notre part, que nous avions beſoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un ſi dangereux voyage nous avoient rendu le repos abſolument néceſſaire. Iglou nous fit apporter, par quelques Sauvages qui avoient reçu ordre de nous ſervir, un grand nombre de peaux dont il nous fit compoſer des lits, auſſi conformes qu'il lui fut poſſible aux uſages de l'Europe. Il triomphoit de joie en nous faiſant rendre ces ſervices, qui nous marquoient non-ſeulement ſon affection, mais encore l'autorité de ſa famille, & la conſi-

dération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertiſſoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer, & par laquelle il vouloit agréablement nous ſurprendre. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de ſa nation, nous vîmes notre porte s'ouvrir, & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes rôties, & des meilleurs fruits du pays. Elles nous les ſervirent, ſinon avec magnificence, du moins avec aſſez de propreté pour ne nous laiſſer rien appercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuſer d'en manger quelque choſe, quoique la faim ne fût pas notre beſoin le plus preſſant. Les filles Sauvages danſerent pendant notre repas. Iglou les animoit, croyant ce ſpectacle fort propre à nous divertir. Enfin, je lui fis connoître que nous ſouhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au ſommeil, nous nous entretînmes long-temps de l'état de notre fortune. Milord nous témoigna qu'il étoit fort ſatisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avions vu juſqu'alors de cette Nation, répondoit parfaitement aux promeſſes d'Iglou. Nous étions du moins aſſurés de pouvoir nous y délaſſer tranquillement pendant quelques jours. Pour l'eſcorte que nous euſſions ſouhaité d'obtenir juſqu'à la Caroline, nous ne crûmes point que ce fût une propoſition à faire dès les premiers moments de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commencions à voir fort bien qu'il ne lui ſeroit pas difficile de nous la faire accorder. Tout s'achemine heureuſement, reprit Milord après ces réflexions ; & je ne ſais comment nous pourrons aſſez reconnoître les obligations que nous avons à Cléveland. Un diſcours ſi obligeant fut

une ouverture extrêmement favorable pour mes desirs. J'y répondis aussi-bien de la maniere la plus propre à faire connoître leur ardeur ; & Milord, qui comprit le sens de ma réponse, me dit ouvertement que Fanny seroit mon épouse quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai ! O Dieu ! m'écriai-je, peut-il y avoir à présent le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut être exécuté dès ce moment ? Vous allez trop vîte, reprit Milord, attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réflexion, ajouta-t-il, que nous sommes sans Ministre : mais cette difficulté n'empêchera point que je ne vous donne ici ma fille. L'autorité Sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'une pere. Mon consentement & ma bénédiction suppléeront au défaut des cérémonies de l'Eglise, & nous le réparerons dans la suite par une célébration plus canonique.

Cette assurance formelle me mit dans la plus douce situation où je me sois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flattai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver, & que j'allois être élevé pour toujours au-dessus de la fortune & de tous les revers. Il est vrai que ma joie étoit mêlée de quelque tristesse, lorsque je pensois à l'état auquel Fanny étoit réduite, & aux misérables circonstances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les événements. Quelle fête ! quelle pompe nuptiale ! Dans le fond de l'Amérique ; au milieu d'un peuple barbare, dépourvu des commodités les plus nécessaires à la vie ! Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l'excès de notre misere, n'en fût moins sensible à notre bonheur commun, & que cela ne me dérobât quelque chose de sa tendresse & des mar-

ques

ques que j'osois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponse les confirma. Hélas ! me dit-elle, quelle bizarre destinée ! Quels auspices pour les suites de notre amour & de notre mariage ! Elle prononça ces quatre mots en me serrant la main, & en laissant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un si triste présage : mais, rejettant ce mouvement comme une foiblesse, je ne pensai qu'à rassurer Fanny ; notre tendresse, lui dis-je, & notre constance l'emporteront sur la malignité de notre sort. Je ne m'alarme de rien, si vous m'aimez. Ah ! si je vous aime, reprit-elle tendrement, n'est-ce pas encore un présage terrible pour moi que vous en puissiez douter ? Non, ajouta-t-elle en redoublant ses larmes, je ne serai pas plus heureuse que ma mère. J'eus beaucoup de peine à dissiper ses frayeurs & son agitation, & j'y employai une partie de la nuit, pendant que Milord & Madame Riding la passoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des pressentiments de Fanny, que je la connoissois d'un caractere d'esprit solide, & fort supérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant, comme je ne prévoyois rien, du moins par rapport à elle & à moi, qui dût me causer de véritables alarmes, je ne laissai pas de passer tranquillement une nuit qui devoit être suivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les desirs de mon cœur seront demain satisfaits, disois-je en dormant ; j'obtiendrai ce que j'aime, j'en serai plus fort contre les coups de la fortune. L'étude de la sagesse sera désormais ma seule occupation ; j'y trouverai toujours assez de ressource pour me défendre contre les maux d'une certaine nature. L'indigence, par exem-

ple, n'aura jamais le pouvoir de me cauſer un moment de chagrin. Si je ſuis foible par quelqu'endroit, c'eſt par le cœur ; & c'eſt heureuſement de ce côté-là que je ſerai le moins expoſé, puiſque j'épouſerai demain Fanny, & rien dorénavant ne ſera capable de me ſéparer d'elle, non plus que de Milord & de Madame Riding. Le ſommeil me prit dans ces penſées, & je ne me réveillai le lendemain que pour le reprendre avec un renouvellement de joie & de contentement.

Iglou, qui fut informé de la concluſion ſi prochaine de mon mariage, ſe donna beaucoup de mouvement ſans m'en avertir, pour engager ſes compatriotes à la célébrer d'une maniere éclatante. Je paſſe ſur cette fête ridicule que nous fûmes obligés de ſouffrir par des vues d'intérêts. Nous n'y conſidérâmes que l'utilité dont notre complaiſance nous pouvoit être, pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il fallut accepter un feſtin qui nous fut offert par les Principaux, & conſentir à prendre place à table avec eux. Milord ſe fit même un plaiſir de nous faire obſerver leurs cérémonies. Il en laiſſa la direction au pere d'Iglou, qui tenoit un des premiers rangs dans l'aſſemblée. Auſſi-tôt que ce ſouper fut fini, ce Sauvage vint me prendre à la place où j'étois aſſis, pendant que ſa fille prenoit auſſi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maiſon, & tous les aſſiſtants formerent un cercle autour de nous. Rem, ſœur d'Iglou, me préſenta une eſpece de corde, compoſée d'écorce d'arbre ; elle me fit entendre qu'il falloit que je la reçuſſe pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit ſerrer fortement les nœuds. Enſuite, offrant à Fanny le bout de la

même corde qui étoit fort longue, elle l'aida à me la paſſer auſſi autour du corps, & à me lier comme elle l'étoit elle-même. Nous tenions ainſi l'un à l'autre à la diſtance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'approcherent alors ſucceſſivement, & feignirent l'un après l'autre d'employer toute leur adreſſe pour deſſerrer nos nœuds. A meſure que chacun d'eux ſe retiroit, il témoignoit, par un branlement de tête & par quelques paroles, que ſon entrepriſe n'avoit pu réuſſir. Lorſqu'ils eurent tâché de nous délier par adreſſe, ils revinrent dans le même ordre, & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'ayant pas eu plus de ſuccès que la premiere, le pere d'Iglou & ſa fille nous conduiſirent auprès de Milord, & ils lui dirent, comme nous l'apprîmes enſuite par l'explication d'Iglou, qu'ils avoient trouvé ſa fille liée comme il la voyoit; qu'ils s'étoient efforcés inutilement de la mettre en liberté, & que c'étoit à lui à tenter s'il réuſſiroit plus heureuſement. On lui avoit mis entre les mains une corde qu'on lui fit jetter pour toute réponſe autour de ſa fille & de moi, il nous lia ainſi étroitement l'un avec l'autre; &, outre les nœuds qu'il fit à ſa propre corde, il en ajouta quelques-uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Les Sauvages témoignerent leur applaudiſſement par de grands cris. L'un d'entr'eux dit alors, en élevant la voix, que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étant trouvés inutiles, & le pere lui-même ayant contribué à ſerrer nos liens, il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre; que nous n'avions à nous plaindre de perſonne, puiſque nous nous en tenions chargés volontairement; qu'il étoit bien clair que c'étoit le Soleil même qui nous avoit

inſpiré cette envie ; qu'il béniroit notre union, & que nous devions lui promettre, par reconnoiſſance, de ne nous repentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le Soleil, & ne reconnoiſſent point d'autre Divinité. Il eût fallu, pour achever notre mariage, ſelon leurs coutumes, prendre cet Aſtre à témoin de la conſtance de notre engagement. Mais ayant d'autres principes de religion, je choiſis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en préſence du Ciel & de ſon pere ; & elle fit en même-temps la même choſe à mon égard, par l'ordre de Milord, qui lui dicta lui-même ſes expreſſions. Il nous fit ajouter à ce ſerment la promeſſe de nous préſenter aux pieds des Autels auſſi-tôt que nous en aurions la commodité, pour y recevoir la bénédiction d'un Miniſtre ; & il nous donna enſuite la ſienne avec les plus vives marques de tendreſſe & de ſatisfaction. Je me jettai à ſes genoux dans un tranſport de joie & de reconnoiſſance. J'y demeurai quelque-temps ſans pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroiſſoit un ſonge. Je me demandai mille fois ſi j'étois encore ce malheureux Cléveland, accoutumé à ſouffrir & à ſe plaindre, & je me crus réconcilié pour toujours avec la fortune.

Après avoir ſouffert pendant quelques momens les careſſes & les félicitations bizarres des Sauvages, nous retournâmes à notre cabane. Milord qui avoit été fort content du zele de ces barbares, changea la réſolution qu'il avoit priſe de ne leur pas propoſer ſi-tôt de nous accorder une eſcorte. Il crut au contraire que ce ſeroit dans la premiere ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce ſecours ; &

il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle maniere il leur feroit cette propoſition. Je leur laiſſai ce ſoin, tandis que j'étois occupé avec ma chere épouſe à ſatisfaire mon amour & le ſien.

J'étois tendre & paſſionné, & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant croira-t-on que, dans une nuit toute conſacrée à la joie & aux douleurs de l'amour, la triſteſſe & la douleur me firent encore ſentir leur amertume ? Etrange caprice du ſort, qui ne m'a jamais laiſſé goûter de plaiſir ſans mélange ! Je tenois Fanny dans mes bras ; je n'aurois pu me former même l'idée d'une condition plus douce : mais, dans le temps que je recevois ſes plus tendres careſſes, je m'apperçus qu'elle pouſſoit des ſoupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquille. Je lui en fis des reproches, auxquels elle ne put répondre ſi bien, qu'elle ne me laiſsât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accuſé cette indifférence, ſi j'euſſe pu douter de ſon amour : mais j'en avois des preuves que rien n'étoit capable de rendre ſuſpectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laiſſé découvrir quelque choſe de ſon trouble, & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ſes ſoupirs. Je la preſſai en vain de s'expliquer, à moi qui l'adorois, à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle ſe plaignit à ſon tour de l'injure que je faiſois à ſa tendreſſe ; elle me força de renfermer mes agitations dans mon cœur. Mais elles n'en ſubſiſterent pas moins, & je ſentis trop bien qu'il manquoit quelque choſe à ſa félicité, & par conſéquent à la mienne.

N'anticipons point ſur cette nouvelle ſource de peines. Quoique je n'en aie guere eſſuyé de plus ſenſibles, elles ont été précédées par un ſi grand nombre d'autres infortunes, qu'en ſuivant

ſimplement l'ordre des événements de ma vie, j'aurois toujours de quoi ſoutenir l'attention de mes Lecteurs.

Les nouvelles aſſurances que je reçus de l'affection de Fanny furent ſi perſuaſives, que les joignant aux preuves paſſées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment ſans lui faire injuſtice. Ainſi je conclus à n'attribuer les marques de ſa triſteſſe qu'à la mauvaiſe ſituation de notre fortune, à mille incommodités que tout notre zele ne pouvoit l'empêcher de reſſentir. Je ſavois d'ailleurs que le fond de ſon humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, même dans la condition la plus heureuſe: loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractere, je le goûtois extrêmement, parce qu'il diſpoſe toujours un cœur à la tendreſſe & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire ſouvenir que ce n'étoit point à moi qu'elle devoit faire un myſtere de ſes peines, puiſqu'elle étoit bien aſſurée que ma vie même ne ſeroit jamais épargnée pour les diſſiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laiſſer rien appercevoir à Milord de ce petit démêlé. Nous apprîmes le matin qu'Iglou avoit choiſi ce jour-là pour propoſer notre départ aux Sauvages, & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit point de raiſons qui puſſent nous empêcher de l'eſpérer; de ſorte que nous comptions ſur d'heureuſes nouvelles à ſon retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que ſa commiſſion n'eût point réuſſi. Je me ſuis hâté de venir ſeul, dit-il triſtement à Mylord, pour vous prévenir ſur le ſujet qui va amener ici nos principaux Chefs. Je leur ai expliqué vos deſirs & l'intention où vous êtes de vous rendre inceſſamment à la Caroline. Ils ont paru affligés de vo-

tre réſolution, qui les privera ſi-tôt du plaiſir de vous voir. Cependant, lorſque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent néceſſairement, & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y conſentent, ils ſe ſont accordés, tous d'une voix, à vous laiſſer la liberté que vous deſirez. Pour l'eſcorte, elle vous ſera accordée auſſi nombreuſe que vous la demanderez, & le deſir d'en être eſt déja ſi répandu, que chacun ſollicite avec empreſſement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureuſement finie, continua Iglou, & je me diſpoſois à revenir pour vous rendre compte, lorſqu'un des plus anciens de la troupe a fait une propoſition qui va vous cauſer beaucoup de chagrin. C'eſt de vous laiſſer partir, à la vérité; mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtreſſe. Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce deſſein, ajouta-t-il, a été reçu de tout le monde avec des cris de joie & d'applaudiſſement. Je me ſuis efforcé en vain de le faire changer, en leur repréſentant que vous feriez difficulté d'y conſentir. Ils ne m'ont point écouté, & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce récit nous cauſa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagés dans cet embarras, & de lui demander où étoit ſa bonne foi & celle de ſes compatriotes? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes, qui marquoient ſa ſincérité & ſon déſeſpoir. Les Sauvages ne tarderent point à paroître. Ils firent expliquer leur demande à Milord par Iglou; &, ſans attendre ſa réponſe, ils nous environnerent Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joie qu'ils avoient de nous conſer-

ver parmi eux. Je me dégageai de leurs mains, & m'approchant de Milord, je l'embraſſai, & je le ſerrai de mes bras en tâchant de leur faire entendre par mes ſignes que je ne voulois point me ſéparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendrir ou à les perſuader. Il ne parut point qu'ils fiſſent même attention à la force de nos raiſons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui danſoient autour de nous, & qui nous baiſoient affectueuſement au front & à la poitrine. Milord voyant bien qu'il ſeroit difficile de les faire changer de penſée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque-temps pour délibérer ſur leur priere. Ils ſe retirerent, ſur quelques inſtances que nous leur fimes de nous laiſſer ſeuls.

Il ſeroit difficile de ſe repréſenter notre incertitude & notre affliction. Nous tînmes conſeil ſur cet étrange événement. Il ne ſembloit pas qu'il y eût deux partis à prendre; car abandonner Milord pour demeurer parmi les Abaquis, n'étoit pas même une choſe à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confeſſoit avec larmes que les Sauvages ne revenoient guere d'une réſolution qu'ils avoient une fois priſe avec tant de joie & d'unanimité; & que ce n'étoit ni par raiſonnements, ni par prieres qu'il falloit eſpérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me diſoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zele & de leur amitié; ils vous accorderont une autorité abſolue dans la Nation: vous les gouvernerez.

Cette maniere de s'expliquer nous fit douter, pendant quelques moments, s'il ne nous trompoit pas, s'il n'agiſſoit point de concert avec ſes compatriotes. Mais nous rendîmes plus de juſtice à ſa bonne foi, lorſque nous le vîmes prêt à ſuivre la réſolution à laquelle Milord s'arrêta. Ce fut de nous dérober ſecrétement, & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline, au riſque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma diſpoſition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres, dont nous appréhendions de ne pouvoir nous fournir aiſément. Iglou promit d'y employer toute ſon adreſſe. Ce projet nous rendit plus tranquilles. Mais il nous fut aiſé de remarquer, dès le même jour, que les Sauvages avoient quelque défiance de notre deſſein, & qu'ils nous obſervoient. Nous apprîmes d'Iglou, quelque temps après, qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour ſur nos démarches, & que, ſous prétexte de nous rendre ſervice, ils demeureroient ſans ceſſe dans la cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle cauſa tant de chagrin & d'impatience à Milord, que, ſi le petit nombre de domeſtiques qui lui reſtoit n'eût point été nu & ſans armes, il eût penſé à nous ouvrir un paſſage par la force. Mais j'étois le ſeul qui eût une épée & deux piſtolets, & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut preſque ſans remede, où du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hazard & de la longueur du temps.

Milord étoit inconſolable. Outre l'ennui du ſéjour & les incommodités de notre ſituation, il faiſoit réflexion à tous moments, que cette eſpece de captivité le rendoit inutile aux affaires

du Roi. Rien ne l'affligeoit tant que cette penſée. Il employa un mois tout entier à méditer ſur une fuite, ou à ſolliciter les Sauvages ſur tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le ſeconda de tout ſon zele. Enfin, ne voyant nulle apparence de réuſſir, & prévoyant bien que les difficultés ne feroient qu'augmenter à l'avenir, parce que l'habitude de nous voir ſeroit encore un lien plus fort pour les Abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je ſuis réſolu, nous dit-il un jour, de vous quitter pendant quelque-temps, & d'accepter l'eſcorte des Sauvages ſous la conduite d'Iglou. Je vous laiſſerai tous mes domeſtiques. Mon abſence ne ſera point de longue durée. Si je réuſſis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir aſſez fort pour vous tirer de cette priſon : ſi mes entrepriſes ne tournent point heureuſement, vous me reverrez bientôt ici pour la partager avec vous. Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger pour vous pendant mon éloignement. C'eſt par affection que ces barbares vous retiennent. Ils ſont d'un caractere fort humain. Je vais vous les attacher encore plus, en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, & en leur faiſant valoir cette preuve de mon eſtime & de ma confiance. Conduiſez-vous doucement avec eux ; entrez dans leurs manieres & dans leurs uſages : ils continueront de vous reſpecter comme ils ont fait juſqu'aujourd'hui. Et plus j'y penſe, ajouta-t-il, plus je trouve de quoi me conſoler de la néceſſité où je ſuis de vous laiſſer ici ſans moi : vous y ſerez plus en ſûreté que ſi vous me ſuiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à oppoſer au raiſonnement de Milord, pour ce qui concernoit Fanny ; car

j'étois perſuadé, par la connoiſſance que j'acquérois de plus en plus de l'humeur des Sauvages, qu'il n'y avoit rien à appréhender parmi eux, & je concevois bien qu'à la réſerve de certaines incommodités, elle auroit moins à ſouffrir chez les Abaquis que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Milord que j'aurois voulu ſuivre, & mon épouſe que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, ſans ſavoir ce que j'ai à eſpérer pour le ſuccès de vos deſſeins, ni même pour la ſûreté de votre vie? Vous allez vous expoſer à mille dangers que je ne partagerai pas. Nous ne ſerons pas même informés des lieux où la fortune va vous conduire. Quelle vie allons-nous mener dans les alarmes où nous ſommes continuellement! Et ſans parler de nos propres peines, comment voulez-vous que Fanny ſe conſole de votre abſence? Il me répondit que nous l'aurions préſent ſans ceſſe, elle dans moi, & moi dans elle; que nous faiſions tous deux la meilleure partie de lui-même; & que nous ne devions point douter par conſéquent qu'il ne nous ramenât l'autre auſſi promptement qu'il lui ſeroit poſſible, pour la rejoindre à celle qu'il laiſſoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même abſolument de ne rien oppoſer davantage à ſa réſolution, & il chargea Iglou, preſqu'auſſi-tôt, de demander l'eſcorte aux Sauvages.

Sa demande & la promeſſe de nous laiſſer dans l'habitation, furent reçues de ces barbares avec une joie incroyable. Ils laiſſerent à Milord le choix des ſujets & du nombre. Cent hommes lui parurent ſuffire. Il ſe repoſa ſur Iglou du ſoin de les choiſir; &, ne voulant plus d'autre

délai que celui qui étoit néceſſaire à ſes gens pour préparer leurs armes & leurs proviſions, il ne tarda point à partir auſſi-tôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus preſſantes inſtances que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ſes domeſtiques. Il nous laiſſa Youngſter, en qui il avoit beaucoup de confiance, avec deux autres Anglois qui l'avoient ſuivi depuis Rouen. Ses adieux, la maniere touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre ſûreté, nous pénétrerent juſqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher pere & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas! que ne me fût-il permis de le ſuivre! J'aurois répandu tout mon ſang pour le défendre; j'aurois attiré ſur moi ſeul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût coûté que la vie, & c'eût été la plus légere de toutes les pertes que j'étois deſtiné à ſouffrir.

Cependant je demeurois chargé d'un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chere. Fanny, dis-je à mon épouſe, lorſque je me trouvai ſeul avec elle & madame Riding, c'eſt à préſent que nous allons éprouver ſi l'amour ſuffit pour rendre deux cœurs tranquilles & heureux. Nous n'avons plus d'autre reſſource. Madame Riding aura les conſolations de l'amitié, & nous celles de l'amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire: Ah! ſi j'étois du moins bien aſſurée que vous m'aimez! Elle n'ajouta rien, & je remarquai que madame Riding lui avoit fait ſigne des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai ſur le champ de répartir, avec ma tendreſſe ordinaire, qu'elle ne devoit pas ſe plaindre de ſon ſort, ſi elle pouvoit être heureuſe par la poſſeſſion d'un

bien dont elle avoit une ſi parfaite aſſurance. Mais, quelque éloigné que je fuſſe de ſoupçonner le moindre myſtere dans ſon expreſſion, je ne laiſſai point d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander ſi elle comprenoit quelque choſe aux doutes de Fanny ? Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une flatteuſe réponſe ; ce qui ne m'empêcha point de trouver dans ſon air & dans le tour de ſes paroles une eſpece de contrainte, qui eût été capable de m'alarmer ſi j'euſſe eu l'eſprit tourné naturellement aux ſoupçons. Mais, n'en pouvant former de raiſonnable, je ne témoignai point d'empreſſement pour être mieux éclairci.

Je remarquai ainſi, à chaque occaſion, les ſeules lumieres que j'aie jamais eues ſur un des plus terribles événements de ma vie. Fanny étoit tendre & fidelle ; mais avec ces qualités, qui la rendoient capable d'une grande paſſion, il lui en manquoit une eſſentielle pour être heureuſe du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au ſien. Ainſi, nous étions deſtinés tous deux, elle à me rendre malheureux ſans le vouloir, & moi à l'être ſans le mériter.

L'affection des Sauvages devint ſi vive lorſqu'ils ſe crurent aſſurés que c'étoit volontairement que nous conſentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occuperent qu'à nous en donner des preuves continuelles. Leur premier ſoin fut d'apporter à l'envi dans notre cabane tout ce qui pouvoit ſervir à l'embellir. Nos murs, & le pavé même de nos chambres furent couverts de peaux. Comme l'ardeur du Soleil paroiſſoit nous incommoder, ils tranſplanterent quelques arbres d'une groſſeur conſidérable, dont ils environnerent notre maiſon pour nous fournir de l'ombre ; &, voyant que nous n'étions pas diſpoſés à ſuivre

leur façon de ſe vêtir, ou plutôt à nous tenir preſque nus comme eux, ils nous firent préſent d'un grand nombre de peaux, les plus belles du monde, dont nous nous compoſâmes des habits fort commodes. Rem, ſœur d'Iglou, étoit ſans ceſſe auprès de mon épouſe : ſon frere lui avoit recommandé à ſon départ de ne pas s'en écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive & la mémoire facile ; de ſorte qu'elle apprit en peu de temps aſſez d'Anglois pour nous entendre. Je me fis auſſi une occupation d'apprendre la langue des Abaquis, j'y réuſſis plus promptement que je ne l'avois eſpéré. Cette connoiſſance fut un nouveau lien qui nous attacha encore plus les Sauvages. Je n'eus pas plutôt commencé à m'expliquer avec un peu de facilité dans leur langue, que j'eus peine dans la ſuite à me procurer un moment de ſolitude & de liberté. Ils s'empreſſoient à toutes les heures du jour de me venir voir, & de m'entretenir. Leur étonnement paroiſſoit extrême, lorſqu'ils entendoient ſortir de ma bouche quelque choſe qui s'accordoit avec leurs idées, ou qui leur en faiſoit naître de nouvelles. Ils ſe regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur donnai quelques conſeils, dont ils ſe trouverent ſi bien, qu'ils s'accoutumerent peu-à-peu à ne rien entreprendre ſans me conſulter. J'étois de toutes leurs aſſemblées ; &, quelque peu de goût que j'euſſe pour leurs divertiſſements, il falloit en être auſſi : on m'y faiſoit toujours prendre la premiere place. Enfin, je reconnus aiſément que mon crédit ne feroit qu'augmenter ſans ceſſe, avec ma facilité à m'exprimer, & qu'il ne me ſeroit pas même difficile de parvenir, comme Iglou me l'avoit prédit, à les régler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit point aſſu-

rément mon ambition. Cependant, deux mois s'étant déja écoulés depuis le départ de Milord, & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ſes nouvelles, ne me permettant point de vivre tranquille, je réſolus de mettre la diſpoſition des Abaquis à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette réſolution & mes motifs. Elle en approuva un, qui étoit l'envie d'acquérir aſſez d'empire ſur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de Milord, ou du moins ce qui étoit néceſſaire pour nous éclaircir du ſort de ſon voyage. Pour le ſecond, qui venoit de ma tendreſſe pour cette chere épouſe, & qui n'étoit que le deſſein de m'aſſurer de plus en plus contre l'inconſtance des Sauvages, elle eût ſouhaité, me dit-elle, que j'euſſe pris une voie propre ſeulement à les ſoutenir dans les ſentiments qu'ils avoient eus pour nous juſqu'alors, mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juſte; car, à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé, nous devions nous attendre qu'il ne nous ſeroit jamais facile de ſortir de leurs mains, & les difficultés ne pouvoient manquer de croître à meſure que leur attachement augmenteroit. Je répondis néanmoins à Fanny que des craintes éloignées ne devoient point l'emporter ſur l'utilité préſente dont mon autorité ſeroit infailliblement pour Milord; qu'en devenant, s'il étoit poſſible, le principal Chef des Abaquis, j'allois me mettre en état de rendre ſervice non-ſeulement à mon pere, mais peut-être même au Roi Charles; que cette nation étoit nombreuſe & réſolue; que, ſi je réuſſiſſois à la rendre capable de diſcipline, je ne doutois point que je n'en puſſe former un corps conſidérable, & me faire craindre peut-être

en Amérique, en me mettant à leur tête ; qu'il étoit ſûr du moins que nous n'avions point à choiſir d'autre voie pour découvrir ce que Milord étoit devenu, & pour nous employer utilement à ſon ſecours.

Outre l'amour & la confiance, qui ne me permettoient point de rien déguiſer à Fanny, j'avois une forte raiſon de lui faire ſavoir mes deſſeins. Je m'étois apperçu qu'un Sauvage des plus accrédités de la nation, & dont le ſuffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques, s'apprivoiſoit extrêmement auprès d'elle. On croira ſans peine que ce n'étoit point la jalouſie qui m'avoit rendu ſi clair-voyant : mais j'étois perſuadé que ſi ce bon Abaquis, qui ſe nommoit *Moou*, entreprenoit d'inſpirer aux autres de me choiſir pour leur Chef, il obtiendroit leur conſentement ſans oppoſition. J'avois déja ſondé le vieil Iglou qui étoit fort conſidéré dans la nation, & je lui avois trouvé un dévouement ſans réſerve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre à Moou, de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumieres que j'avois apportées de l'Europe. Elle exécuta ſi bien cette commiſſion que Moou entra tout-d'un-coup dans toutes nos vues, & ne ſe donna point un moment de repos juſqu'à ce qu'il eût inſpiré les mêmes ſentiments à ſes compagnons. Il rendit compte du ſuccès de ſes ſoins à mon épouſe ; &, pour ſe faire apparemment un mérite de ſon zele, il parut deux jours après à notre porte, ſans avoir averti de ſon deſſein, accompagné de la plus grande partie des habitants, qui prononçoient mon nom avec de grands cris, & qui me prierent par ſa bouche de me charger du gouvernement de la nation. J'affectai de marquer quelque incertitude à cette propoſition. Elle

ſervit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la porterent ſi loin, qu'ils euſſent employé infailliblement la contrainte, ſi je n'euſſe élevé la voix pour leur faire connoître que j'acceptois leurs offres. J'ajoutai néanmoins que j'y mettois une condition. Comme je m'engagerai, leur dis-je, à ne rien épargner pour le bien public, & pour rendre la Nation heureuſe & floriſſante, il me paroît juſte qu'on s'engage auſſi, par un ſerment ſolemnel, à me reſpecter & à m'obéir. On ne me répondit que par des acclamations qui marquoient le conſentement. Je promis alors ſans réſerve, d'employer toutes mes lumieres & tous mes ſoins à l'établiſſement d'un Gouvernement ſage, qui diſtingueroit bientôt les Abaquis de tous les autres Peuples de l'Amérique. J'indiquai l'Aſſemblée générale au lendemain, &, congédiant la multitude, je priai les principaux Chefs d'entrer dans ma cabane, pour conférer ſur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entends qu'elle ſoit abſolue. Je n'exigerai jamais rien, ajoutai-je, dont je ne vous faſſe connoître la juſtice : mais il faut que mes réglements ſoient ſuivis avec exactitude. Je leur demandai là-deſſus quelle étoit la forme de leurs ſerments, & par quels liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéiſſance. Ils me dirent que le ſoleil étant leur toute-puiſſance & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fuſſent jamais tentés de ſe parjurer après l'avoir atteſté ; qu'ils appréhenderoient trop le ſort de quelques-uns de leurs peres, que le ſoleil avoit punis avec une extrême rigueur pour avoir violé leurs ſerments. Ils me raconterent enſuite diverſes hiſtoires, pleines d'abſurdités & de contradictions, telles que l'impoſture les invente & que la ſuperſtition

les fait croire dans toutes les fauſſes religions. Il n'étoit pas queſtion de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d'abord des avantages conſidérables de leur ſimplicité & de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la ſuite des idées plus juſtes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voiſins quelque peuple auſſi docile & auſſi humain qu'eux, qu'on eût pu inviter à s'unir ſous ſon gouvernement à la nation des Abaquis, pour compoſer ainſi un état plus nombreux, & plus propre par conſéquent à recevoir une forme ſolide & durable. J'étois déja informé que le nombre des Abaquis ne paſſoit pas ſix mille, en y comptant même pluſieurs petites habitations qui étoient liées d'amitié avec eux, & qui n'étoient pas ſituées à une longue diſtance du Bourg principal où nous étions. Ils me répondirent qu'ils n'avoient point d'autre voiſins que les *Rouintons*; que, loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux, c'étoit un peuple ſi féroce & ſi cruel, qu'il ne falloit en attendre que des hoſtilités & des inſultes; qu'ils étoient de tout temps ennemis déclarés des Abaquis, par cette ſeule raiſon que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'accorder; qu'il ſe paſſoit peu d'années ſans quelque combat ſanglant, qui affoibliſſoit l'une ou l'autre nation; que les derniers avantages ayant été remportés par les Abaquis, leurs cruels ennemis avoient eſſuyé des pertes ſi conſidérables, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils puſſent ſe remettre de long-temps: mais que ceux qui étoient échappés au carnage, ne reſpirant que la vengeance, attendoient ſans doute impatiemment que leurs forces fuſſent rétablies pour recommencer la guerre.

Cette réponſe me donna occaſion de demander à mes Abaquis, comment il ſe pouvoit faire que leur nation fût ſi peu nombreuſe, auſſi-bien que la plupart de celles qui habitent cette vaſte partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déjà faite pluſieurs fois avec étonnement, car j'avois peine à concevoir qu'un peuple ſain & vigoureux, qui habitoit depuis longtemps une vallée dont l'air & les fruits étoient excellents, ſe fût ſi peu multiplié, qu'on y pût compter à peine cinq ou ſix mille perſonnes. Ils me ſatisfirent par deux raiſons. L'une étoit la guerre preſque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs voiſins, & qui ne finiſſoit ordinairement que par l'extinction preſqu'entiere de l'une des deux nations. Il falloit quelquefois plus d'un demi-ſiecle aux vaincus pour réparer leurs pertes. J'ai appris dans la ſuite qu'il en eſt de même à-peu-près de tous les autres peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en ſecond lieu que c'étoit une eſpece de loi parmi eux, de ne pas s'étendre au-delà des bornes de leur vallée, parce que tous les environs étoient ſablonneux & ſtériles; de ſorte que s'il arrivoit que leur jeuneſſe devint trop nombreuſe, & que la nation ſe multipliât exceſſivement, ils ſe déchargeoient de tous ceux qui leur étoient incommodes, en les envoyant chercher au loin quelque nouvelle contrée propre à former une autre habitation.

J'employai ainſi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclairciſſements qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les intéreſſai même particuliérement au ſoutien de mes entrepriſes, en leur promettant de les conſulter ſouvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans toutes les occaſions mon eſtime & ma confiance. Je diſtinguai ſur-

tout Moou & le vieil Iglou. Ce fut à eux que je donnai le ſoin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le ſens fort droit, & j'avois remarqué pluſieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'eſt pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs, l'attachement que ſon fils avoit pour moi, & la priere qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zélé pour mon ſervice. Je réſolus de le tenir ſans ceſſe auprès de moi, & de lui laiſſer, comme à une eſpece de premier Miniſtre, le ſoin de quantité de choſes que je ne pourrois point exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d'un caractere moins paiſible & moins judicieux, je me propoſai de l'emploier d'une autre maniere, qui ſeroit comforme à ſes inclinations. Je lui devois quelque diſtinction, non-ſeulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu, mais encore parce qu'il étoit aſſez conſidéré & aſſez entreprenant pour ſe faire craindre, ſi je l'euſſe négligé, & pour me rendre des ſervices conſidérables ſi je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma perſonne.

Avant paſſé le reſte du temps à méditer ſeul ſur l'ordre que je voulois établir dans la Nation, je me rendis le lendemain au lieu de l'Aſſemblée, qui étoit une vaſte prairie à quelque diſtance de l'habitation. J'étois accompagné des principaux Sauvages. J'admirai, en allant, l'inclination qu'ont tous les hommes à flatter ce qu'ils regardent comme ſupérieur à eux. Ce n'étoit point à des vues d'intérêt ou d'ambition que je devois attribuer l'empreſſement des Sauvages à s'approcher de moi, & les efforts qu'ils faiſoient pour me plaire. Ne connoiſſant point les honneurs & les richeſſes, ils n'en avoient ni l'eſpérance ni le deſir. C'étoit donc dans ces Bar-

bares un mouvement naturel, causé par cette seule idée qu'ils alloient me voir élevé au-dessus d'eux, & dans un degré de grandeur qu'ils commençoient à craindre & à respecter, quoiqu'il fût leur ouvrage. Je m'attache avec complaisance à cette réflexion, parce que je trouve dans ce penchant des hommes à la soumission & à la dépendance, un caractere marqué de la puissance d'un souverain Etre qui les a faits tels qu'ils sont, & qui les avertit par là, non-seulement qu'ils ont un Auteur & un Maître, mais encore que c'est vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers respects & leurs principales adorations.

L'Assemblée des Sauvages qui m'attendoit avec impatience, éleva des cris jusqu'au Ciel, en me voyant paroître. Moou & le vieil Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place où je pouvois être apperçu de tout le monde. J'avois consenti en partant de chez moi de me laisser couvrir la tête de plumes. Je portois l'arc sur l'épaule, le carquois au côté; &, comme je devois être vu pour la premiere fois d'un grand nombre d'Abaquis, & d'autres petits Peuples qui ne faisoient, comme j'ai dit, qu'un même Corps avec eux, & qui étoient venus aussi de leurs habitations pour la cérémonie du serment, je m'efforçai de prendre un air propre à leur inspirer l'opinion que je voulois qu'ils eussent de moi. Les cris cesserent aussi-tôt que j'eus fait entendre par quelques signes que j'avois dessein de parler. Ma harangue étoit méditée, & dans le goût qu'il falloit pour leur plaire. J'exposai la proposition qu'on m'avoit faite de me charger du soin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois

eue à y consentir, & les instances pressantes par lesquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point répugnance, leur dis-je, qui m'avoit rendu si difficile à vaincre, je souhaitois sincérement leur bien : je voulois les rendre heureux, paisibles, les faire craindre & respecter des Rouintons leurs ennemis ; mais j'appréhendois qu'étant accoutumés à ne dépendre de personne, ils ne se portassent point volontiers à l'obéissance : je ne pouvois me résoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient, s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontés, & je craignois de les exposer à des punitions cruelles, s'ils devenoient parjures. Je rapportai là-dessus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit appris des terribles effets de la colere du soleil. J'en ajoutai d'autres avec des circonstances capables de les effrayer, & je donnai toute la force qu'il me fut possible au ton de ma voix, à mes gestes, & à mes regards. Mon principal dessein étoit de leur faire regarder le serment qu'ils alloient faire comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lien pour m'assurer d'eux ; & j'étois persuadé, par ce qu'on m'avoit dit la veille, que c'étoit le seul moyen de les rendre capables de discipline. Je conclus donc, en leur demandant s'ils étoient disposés à jurer de m'obéir, c'est-à-dire, à s'exposer aux plus affreux châtiments, s'il leur arrivoit de manquer de respect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force sur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre, que j'appréhendai en finissant mon discours que l'impression n'en fût trop vive, & qu'elle ne refroidit un peu leur ardeur. Toute l'Assemblée demeura quelque-temps en silence, comme si elle eût été suspendue entre le desir & la frayeur.

Cependant, ayant renouvellé ma demande d'un ton beaucoup plus doux, ils reprirent courage, & ils me témoignerent par leurs cris qu'ils brûloient d'envie de me voir leur Chef & leur Gouverneur.

Je fis ſigne alors à Iglou & aux Principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dreſſer quelqu'Autel & accompagner leur ſerment de quelques pratiques idolâtres & ſuperſtitieuſes ; mais je remarquai avec joie que rien n'étoit plus ſimple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres, ni appareil de Religion. Tout conſiſtoit à le reconnoître pour leur Divinité, & chacun étoit libre de l'honorer en ſa maniere, ſans s'aſſujettir à aucune méthode ; & ſans s'aſſembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conſéquent nulle formule particuliere de ſerment ; &, pour mettre quelqu'uniformité dans ce qu'ils alloient faire, je dictai en peu de mots à Iglou ce que je ſouhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'approcherent de moi, & répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour-à-tour ſans bruit & ſans confuſion. J'admirai leur modeſtie, & je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur reſpect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour, avec le même ordre & le même ſilence. Je jugeai plus avantageuſement que jamais du caractere d'un Peuple ſi religieux, & je ne doutai point que je ne puiſſe réuſſir à le civiliſer & à le gouverner heureuſement.

Ce qui me perſuada encore plus que leur retenue pendant la cérémonie venoit d'un fond réel de Religion, fut le bruit qui ſuccéda à leur ſilence

auſſi-tôt qu'elle fût achevée. Il me ſeroit difficile d'exprimer leurs tranſports & les marques de leur joie. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler comme je me l'étois propoſé. Je fus reconduit à l'habitation avec tant de tumulte & des témoignages ſi extraordinaires d'affection, que le premier uſage que je fus obligé de faire de mon autorité, fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma cabane avec ma famille, à qui la longueur de mon abſence avoit cauſé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux ſujets qu'ils me laiſſaſſent prendre un peu de repos.

Youngſter me conſeilla, pour achever d'établir mon pouvoir, de choiſir avec la direction d'Iglou, un certain nombre de Sauvages ſurs & fideles, qui me ſerviſſent comme de Gardes, & qui fuſſent employés à faire exécuter mes volontés. Je n'approuvai point ce conſeil. Je n'ai eu que deux buts, lui dis-je, en acceptant le Gouvernement. Le premier eſt de me rendre utile à Milord, & s'il eſt poſſible, aux affaires du Roi. Je ne vois point que des Gardes puiſſent me rendre ce premier but plus facile. L'autre, eſt de m'employer, autant que le premier me le permettra, à civiliſer ces pauvres Sauvages, à les tirer des ténebres de l'idolâtrie, & à leur faire goûter quelqu'idée de morale & de diſcipline: je n'appercevois point encore comment des Gardes pouvoient ſervir à ce projet. En un mot, dis-je à Youngſter, je ne prétends point ici à l'Empire, & bien moins encore à la tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus long-tems que je ne le ſouhaite avec les Abaquis, ce ne ſera point par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai ſentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur

bonheur & à leur repos. Mais, ſi j'ai beſoin de votre conſeil ſur quelque choſe, ajoutai-je, c'eſt ſur les moyens de rendre inceſſamment ſervice à Milord, & de nous aſſurer en premier lieu de ce qu'il eſt devenu. Prenons là-deſſus de juſtes meſures, avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raiſonnâmes long-temps ſur cette importante matiere. Madame Riding & mon épouſe, qui étoient de notre entretien, me communiquerent auſſi leurs penſées. Youngſter s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline, mais il ignoroit abſolument le chemin, il n'y avoit point d'apparence qu'il le pût trouver ſans guide. Je m'étois déjà informé avec ſoin s'il y avoit quelqu'un dans l'habitation qui en fût mieux inſtruit. Les Abaquis ne s'éloignoient guere de leur vallée, & les longs voyages de mon eſclave Iglou étoient regardés comme une choſe ſans exemple parmi eux. Il ſembloit donc qu'il n'y eût qu'un miracle du Ciel qui pût nous faire ſortir d'embarras. J'avois quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, & j'en pouvois tirer quelque ſecours pour reconnoître notre ſituation à l'égard de la Caroline; mais la pratique de ces regles eſt toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les corps céleſtes & les cercles & les lignes qui répondent ſur la Terre, ne peuvent être connues que d'une maniere fort générale; &, dans les lieux auſſi vaſtes & auſſi déſerts que les campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de cauſer un égarement conſidérable. Cependant, ne voyant point de voie plus sûre, je réſolus enfin de prendre cinq ou ſix Sauvages des plus vigoureux & des plus hardis, & de les flatter par toutes les apparences qui pouvoient les animer, & de les envoyer

vers la mer, au riſque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raiſonnement. Quoiqu'il ne fût point naturel d'eſpérer qu'ils allaſſent directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu'un heureux hazard les y conduisît. Mais, en ſuppoſant qu'ils s'écartaſſent autant que je le pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançant toujours vers la mer, ſuivant les directions que je voulois leur donner, ils puſſent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie, s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la preſqu'Iſle de Tégeſtes, s'ils prenoient trop ſur la droite. Or, dans l'une ou l'autre de ces deux contrées, ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie de l'Europe. J'avois deſſein de leur confier une Lettre écrite en trois Langues différentes, c'eſt-à-dire, en Anglois, en François & en Eſpagnol, ces trois Nations étant les ſeules qui aient des établiſſements ſur cette Côte d'immenſe étendue. Ma Lettre devoit contenir une priere honnête, par laquelle j'intéreſſois ceux à qui elle ſeroit préſentée, à traiter favorablement mes Envoyés, & à m'inſtruire, par un mot de réponſe, de ce qu'ils pourroient avoir appris touchant la perſonne de Milord, & le ſuccès de ſon entrepriſe. Ce plan me parut d'autant plus poſſible, qu'il ne me ſembloit pas que, depuis la vallée des Abaquis juſqu'à la mer, il dût y avoir beaucoup plus de cent lieues. J'en jugeois par l'eſpace que j'avois traverſé depuis Riſwey juſqu'à Powhatan, & depuis cette derniere Ville juſqu'au lieu où nous étions.

Youngſter, qui avoit un extrême attachement pour Milord, inſiſtoit à vouloir accompagner les ſix Sauvages : mais ne voyant point qu'il pût ſervir à faire réuſſir plus heureuſement leur commiſſion, & preſſentant qu'il naîtroit des oc-

caſions où ſon ſecours ſeroit néceſſaire à Fanny, j'exigeai abſolument qu'il demeurât auprès d'elle. Auſſi-tôt que je fus fixé à cette réſolution, je fis appeller Iglou à qui j'ordonnai de me choiſir ſix de ſes plus braves & de ſes plus intelligents Abaquis. Il ne tarda point à me les amener. J'employai toute mon adreſſe pour échauffer leur zele & leur courage. Ils s'eſtimerent ſi honorés de ma confiance qu'ils me parurent diſpoſés à tout entreprendre. Je commençai dès ce jour-là à leur donner des inſtructions néceſſaires pour leur route ; &, comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveller pluſieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma Lettre, & tout ce qu'ils purent porter de proviſions. Leur départ ſoulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes, par nos ardentes prieres, d'intéreſſer le Ciel à bénir leur voyage.

La vie que nous menâmes enſuite chez les Abaquis n'auroit point été ſans agréments, ſi nous euſſions été en état de les goûter. Mais mon Epouſe, toujours livrée à une triſteſſe ſecrete, ne paroiſſoit ſenſible à rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquille, en la voyant ſi abattue. Je l'ai déja dit, je ne me défiois point de ſon amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puiſſe tromper un époux tendre & paſſionné. J'étois ſans ceſſe auprès d'elle : & la moindre froideur auroit-elle pu échapper à un amour auſſi vigilant que le mien ? Non, elle m'adoroit, & c'étoit le ſujet de mon déſeſpoir, qu'avec tant de tendreſſe elle parût encore deſirer quelque choſe dont la privation l'affligeoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ſes pei-

nes, me portoit bien à croire qu'il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de ſenſibilité pour notre malheureuſe fortune; mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'appercevoir fort ſouvent des marques qui me faiſoient entendre autre choſe. Si je lui faiſois un reproche tendre de ſa mélancolie, ſi je m'efforcois de la diſſiper par des proteſtations d'amour & par un redoublement de careſſes, j'avois preſque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroiſſoit s'attendrir en me regardant, & ſes yeux demeuroient enſuite attachés ſur moi avec un air de curioſité & d'inquiétude, comme ſi elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque choſe qu'elle ſouhaitoit & qu'elle n'appercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de l'interroger d'une maniere trop preſſante; mais ſa peine n'en paſſoit pas moins juſqu'au fond de mon cœur; & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoiſſant point la cauſe, ni même la nature, je ne pouvois donner d'explication ni de bornes à la mienne.

J'eſpérai que les ſoins que j'allois prendre pour le Gouvernement des Sauvages, & auxquels je la priai de joindre les ſiens, pourroient contribuer à la mettre dans une ſituation plus tranquille. Je me charge, lui dis-je, de régler tout ce qui a rapport aux hommes, & votre occupation, avec Madame Riding, ſera de mettre l'ordre qui vous paroîtra le plus convenable parmi leurs femmes. Elle conſentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laiſſai effectivement la diſpoſition abſolue, & je fis avertir toute la Nation, par un cri public, que c'étoit à elle que toutes les femmes devoient obéir, comme à leur Maîtreſſe & à leur Gouvernante.

Pour moi, je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé, par l'établiſſement de la sûreté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouintons, ſur le récit qu'on me faiſoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignés de nous que de dix lieues. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous moments. Je penſai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas appréhender leurs ſurpriſes. Je fis creuſer, autour de l'habitation, un foſſé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler, ſans en excepter même les femmes; & je mis là moi-même la main au travail pour les exciter. Cet ouvrage, auquel environ ſix mille perſonnes s'employoient continuellement, fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainſi environnés d'eau de toutes parts. Je ne laiſſai pas même de chemin de communication; mais je fis placer d'eſpace en eſpace des ponts mobiles, & je chargeai quelques Sauvages du ſoin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la Nation parut extrêmement ſatisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la ſtupidité des Sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'induſtrie, même pour leur conſervation, quoique la Nature ſeule dût ſuffire pour leur en inſpirer. Ils ne l'emportent guere en cela ſur les bêtes; c'eſt-à-dire, que toute leur méthode dans la Guerre conſiſte à ſe jetter impétueuſement les uns ſur les autres, & à ſe battre avec furie, juſqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué, ſoit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien

des Abaquis, j'avois médité long-temps ſur le changement extérieur qu'il me ſembloit d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie, & dans leur maniere de ſe vêtir. C'eſt quelque choſe de ſi choquant pour un Européen, que de les voir nus, hommes & femmes, preſque ſans aucun égard pour la pudeur, que j'avois réſolu, ſans délibérer, de les obliger à ſe couvrir le corps, & j'y voyois peu de difficulté; non-ſeulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de Tigres, de Léopards & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chaſſe, mais parce qu'ils étoient accoutumés à s'en revêtir pendant l'Hiver, & qu'il n'étoit queſtion que de leur conſerver cet uſage pendant l'Eté. Cependant, lorſque je vins à réfléchir plus particuliérement ſur ce deſſein, je fus porté par d'autres raiſons à changer de ſentiment. Le motif de la pudeur, qui étoit le ſeul que j'euſſe de ſouhaiter qu'ils fuſſent couverts, ne me parut pas auſſi fort que les inconvénients inévitables qui ſuivroient bientôt de l'établiſſement des habits. A le bien prendre, la honte d'être nu n'eſt point un ſentiment naturel; c'eſt un préjugé de l'éducation, & un ſimple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & préſente dans mes Sauvages mêmes, qui ne rougiſſoient point de leur nudité, & qui regardoient cet uſage comme une choſe indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente ſimplicité, dans laquelle ils étoient accoutumés de vivre? Au contraire, il me parut qu'ils ſuivoient bien plutôt en cela l'inſpiration droite de la Nature. Elle les avertiſſoit, par la rigueur du froid, qu'il étoit néceſſaire qu'ils ſe couvriſſent en Hiver, & la chaleur leur faiſoit regarder leurs vêtements en Eté comme des cho-

ſes ſuperflues & incommodes. Si je les oblige, diſois-je, à ſe vétir dans toutes les ſaiſons, ils ſentiront bientôt que c'eſt par une autre vue que celle de ſatisfaire aux beſoins naturels ; ils regarderont leurs habits comme des ornements ; ils ſe piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure ; ils en viendront aux recherches curieuſes, aux affectations, aux modes, & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour-propre, dont on voit tant de miſérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile, & je croirois leur rendre un fort mauvais office, en les faiſant ſortir d'une groſſiéreté innocente pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la molleſſe.

Je fis à-peu-près le même raiſonnement ſur ce qui concernoit leur façon de ſe loger & de ſe nourrir. Leurs viandes étoient groſſieres & mal apprêtées. C'étoit la chair inſipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs Forêts. Ils n'y mettoient nulle diſtinction. Leurs campagnes ne manquoient point pourtant d'oiſeaux de toute eſpece, ni leurs rivieres & leurs étangs de poiſſons délicats ; mais il leur étoit bien plus facile de tuer avec leurs fleches un buffle ou une chevre ſauvage qu'une perdrix ou un faiſan ; & la Nature leur apprenoit à prendre toujours les voies les plus ſimples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une conſtitution robuſte, & rien n'étoit ſi rare parmi eux que les maladies de foibleſſe & de langueur. Ainſi, je crus encore que ce ſeroit les traiter en ennemis que d'introduire parmi eux le pernicieux uſage de nos ſauſſes & de nos ragoûts. Si c'eſt un malheur pour les hommes que les organes s'alterent, & qu'ils aient beſoin du ſecours continuel des aliments pour les réparer, les plus

heureux ſans doute ſont ceux qui ſe le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour leurs maiſons, elles étoient commodes, ſans être belles ni régulieres. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y repoſer librement dans toutes les poſtures que demandent ſes beſoins. Que faut-il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un ſéjour éternel ſur la terre ? Quelle néceſſité de conſtruire des maiſons qui durent plus long-temps que nous ? N'eſt-ce pas un mal que notre infirmité nous oblige à vivre cachés preſque continuellement ſous un toit, & qu'elle nous prive ainſi de la vue du Ciel, qui eſt le plus beau ſpectacle de la Nature ; cependant, nous ne ſaurions nous diſpenſer de nous faire à nous-mêmes ces eſpeces de priſons. Mais la raiſon ne demande point que nous y mettions des ornements capables de nous y attacher.

Le ſeul changement que je réſolus donc de faire parmi les Sauvages, regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le premier de ces deux articles n'étoit point une entrepriſe à tenter tout-d'un-coup. On ſait avec quelle force les hommes ſont entraînés par les préjugés de la Religion qu'ils ont reçue en naiſſant. Je voulois ménager les occaſions, & faire naître quelques événements qui puſſent rendre les Abaquis capables de recevoir des impreſſions fortes & durables. Ma penſée ſe développera mieux dans la ſuite par les effets. En attendant ces heureuſes conjonctures, je m'appliquai tout-à-la-fois à régler la Police extérieure, & à établir, dans l'intérieur des familles, ces principes d'ordre & de ſubordination, qui ſont le plus ferme lien de la ſociété.

Quoique les Abaquis ne fuſſent point dans le même degré de groſſiéreté & d'ignorance que plu-

ſieurs autres peuples de l'Amérique, & qu'il leur reſtât du moins quelques ſentiments d'humanité & quelque connoiſſance de la loi naturelle, j'avois remarqué, dans un grand nombre de leurs uſages, des ſingularités ſi barbares, qu'elles m'avoient inſpiré autant d'horreur que de compaſſion. Ils avoient coutume, par exemple, lorſqu'il leur naiſſoit un enfant, d'examiner avec ſoin s'il apportoit quelque ſigne d'une mauvaiſe conſtitution, ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal diſpoſé. Ceux qui avoient ainſi quelque défaut naturel étoient ſacrifiés ſans miſéricorde. Outre cette abominable pratique, qui faiſoit périr un nombre infini d'innocents, ils avoient encore celle d'obſerver, cinq ou ſix jours après la naiſſance, s'il ne paroiſſoit pas ſur le viſage de ceux mêmes qui étoient aſſez ſains pour avoir échappé à la rigueur de la premiere loi, quelques marques qui fuſſent d'un mauvais préſage pour l'avenir. Ils en diſtinguoient d'heureuſes & malheureuſes, & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient point telles qu'ils ſouhaitoient. Il n'étoit point étonnant qu'avec cette coutume, & les deux raiſons que j'ai déja apportées, la nation fût ſi peu nombreuſe. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite, & lorſque je crus avoir fait quelqu'impreſſion ſur eux par mes diſcours, j'ordonnai par un cri public, que tous les enfants fuſſent élevés déſormais ſans diſtinction.

Les familles étoient ſéparées, & à la réſerve d'un fort petit nombre qui ſe joignoient quelquefois enſemble par des raiſons particulieres, chacune avoit ſon logement à part, & ſe procuroit, par ſon propre travail, les choſes néceſſaires à la vie. Mais, malgré cette union, ils connoiſſoient peu les relations du ſang, & les devoirs mutuels

de la parenté. Le fils n'étoit point obligé à aucun reſpect pour ſon pere, & le pere n'en exigeoit point de ſes enfants. A peine un jeune Abaquis avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir ſe paſſer du ſecours d'autrui, qu'il ne dépendoit plus de perſonne, & qu'il ſe trouvoit en égalité non-ſeulement avec les vieillards, mais avec ceux mêmes de qui il tenoit ſa naiſſance. Ils n'avoient même aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de pere. La plupart ſuivoient cet uſage dans toute ſon étendue, & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs parents que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns, dans leſquels la nature étoit aſſez forte pour conſerver ſes droits. Tel étoit Iglou & toute ſa famille. Je n'ai jamais vu d'exemples de tant d'amitié & d'une ſi parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu-à-peu ceux qui leur reſſembloient, & je me fis une étude de me les attacher particuliérement, étant perſuadé qu'il n'y en avoit point dont j'euſſe plus de zele & de fidélité à eſpérer, que de ceux qui étoient capables de ces ſentiments naturels. Mais ce qui me parut ſurprenant, fut de voir régner dans les familles une concorde admirable, malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les diviſions étoient preſqu'inouies parmi eux. J'attribuai cette tranquillité à deux cauſes : au caractere naturel de la nation qui étoit doux & ennemi de la violence, & à la crainte commune qu'ils avoient des Rouintons qui les tenoient ſans ceſſe en alarme, & auxquels il leur eût été difficile de réſiſter, s'ils ſe fuſſent diviſés.

Cependant, pour établir leur paix & leur union ſur des fondements plus ſolides, je leur expliquai les devoirs de la nature, qui aſſujettit, juſ-

qu'à un certain point, les enfants à l'autorité paternelle. Je leur fis comprendre que, s'ils étoient obligés de s'aimer les uns les autres, parce qu'ils étoient citoyens d'un même lieu, & unis par les mêmes intérêts, ils devoient quelque choſe de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bienfait de la naiſſance & de l'éducation ; qu'en changeant de demeure, ils pouvoient perdre les relations de la ſociété, mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du ſang ; qu'en croiſſant même & en avançant en âge, ils n'acquéroient point de droits qui puſſent diminuer ceux de leurs peres puiſque la force & la ſanté portoient toujours ſur la vie qu'ils avoient reçue d'eux, comme ſur leur principe ; qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur ; que le temps viendroit d'ailleurs où les enfants auroient leur tour, & qu'après avoir reſpecté leurs peres, & leur avoir rendu leur obéiſſance, ils auroient auſſi des enfants dont ils ſe feroient obéir & reſpecter.

D'un autre côté, j'inſtruiſis les peres des bornes raiſonnables que devoit avoir leur autorité, & de la maniere tendre & compatiſſante dont ils devoient l'exercer ; que, quelque droit que la nature & les réglements que j'allois établir leur accordaſſent ſur leurs enfants, ce n'étoit point pour leur propre ſatisfaction qu'ils devoient en uſer ; que c'étoit pour le bien de ces mêmes enfants, & pour l'avantage général de la nation ; que leur qualité de peres leur impoſoit à eux-mêmes des obligations, que je tiendrois la main à leur faire obſerver ; qu'une attention continuelle, des ſoins ſans ménagement, de la ſageſſe, de la bonté & de la patience, étoient

les devoirs paternels : comme du reſpect, de l'attachement & de la ſoumiſſion étoient ceux des enfants. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public ; je viſitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maiſons, & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confeſſer que leur vie en ſeroit plus douce, leur union plus aſſurée, & la forme extérieure de leur ſociété plus riante & plus agréable.

Lorſqu'ils furent ainſi diſpoſés à ce grand changement, que je regardois comme la partie la plus eſſentielle de mon deſſein, j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à obſerver, & le plus propre à ſubſiſter long-temps. Dans chaque famille je réglai que le plus âgé ſeroit conſidéré comme le chef, à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raiſon conſidérable, dont le jugement appartiendroit à un Tribunal ſupérieur. L'ordre de la naiſſance devoit régler de même tous les autres rangs. Je ne jugeai point à propos d'exclure les femmes des droits que j'accordois aux hommes. La nature leur y donne les mêmes prétentions qu'à nous ; &, ſi le principal fondement de l'autorité des peres ſur leurs enfants eſt le bienfait de la naiſſance & de l'éducation, il ſemble qu'une mere y devroit avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coûtent ſi cher. J'ordonnai donc, par une loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité ſuivroient l'âge ſans diſtinction de ſexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai auſſi-tôt un corps ou un Conſeil, dont je bornai les membres au nombre de vingt, & je le compoſai de ceux qui m'avoient paru les plus raiſonnables & les

plus modérés dans toute la nation. Quoique je n'en excluſſe point les femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me ſemblerent néceſſaires. Comme le but de cet établiſſement étoit d'en faire un ſouverain Tribunal, auquel je voulois laiſſer toute mon autorité lorſque je quitterois la nation, je m'attachai extrémement à prendre toutes les meſures qui pouvoient le rendre reſpectable. La premiere regle que j'établis pour le choix des membres, fut celle de l'âge. Les hommes n'y devoient point être admis, s'ils n'avoient atteint quarante ans, & les femmes ſi elles n'étoient au-deſſus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les femmes & les hommes, n'étoit point injurieuſe pour leur ſexe. Elle étoit fondée ſur la même raiſon qui a porté la plupart des Légiſlateurs à réſerver au nôtre la connoiſſance & le maniment des affaires publiques, c'eſt-à-dire, ſur les incommodités de la groſſeſſe auxquelles la nature aſſujettit les femmes juſqu'à un certain âge, ſur les ſoins qu'elles ſont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des enfants. Mais, comme elles ſont délivrées de ces embarras à cinquante ans, & que je ne voyois point d'autre raiſon qui les rendît moins capables que nous à cet âge des ſoins du gouvernement, je voulus qu'elles y priſſent autant de part que les hommes. Je ſais que les mauvais plaiſants & les ennemis de cet aimable ſexe, rejettant ſur d'autres cauſes l'uſage preſque généralement établi d'éloigner les femmes des affaires, ils l'attribuent à leur foibleſſe & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis, qui détruit cette injuſte accuſation. Les femmes y vivant ſans contrainte, & n'y

recevant point une autre éducation que celle des hommes, y étoient auſſi vigoureuſes & auſſi prudentes que les maris ; preuve aſſez forte que, ſi elles le ſont moins dans la plupart des autres pays du monde, c'eſt par un effet de l'injuſtice & de la tyrannie des hommes, qui les attachent contre l'ordre de la nature à des occupations qui les amolliſſent, & qui uſurpent ainſi ſur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge, il falloit, pour être admis dans le Conſeil, avoir mené une vie ſage & exempte de reproche. Quoique les Abaquis euſſent été juſqu'alors ſans loix, &, à parler proprement, ſans religion, ils ſavoient fort bien faire un juſte diſcernement entre les vertus & les vices. La douceur, la fidélité dans les promeſſes, la tempérance même, étoient en eſtime parmi eux, & ne le cédoient qu'à la hardieſſe & à la valeur, qui étoit le ſouverain degré de diſtinction. C'étoit par les premieres de ces qualités que le vieil Iglou s'étoit fait conſidérer, & Moou par les ſecondes. Je réglai qu'un membre du Conſeil devoit poſſéder du moins les premieres. Lorſqu'une place viendroit à vaquer dans le Conſeil, chaque famille devoit choiſir dans ſon ſein une perſonne de l'un & de l'autre ſexe qu'elle jugeoit propre à la remplir, & c'étoit au Conſeil même que je laiſſois à décider enſuite qui mériteroit la préférence.

Au reſte, cet établiſſement avoit deux objets. Le premier étoit la connoiſſance & le gouvernement général des affaires & des intérêts de la nation. Les Conſeillers devoient s'aſſembler à des jours réglés, & traiter enſemble de tout ce qui concernoit le public. C'étoit une

peine que j'étois disposé sans doute à leur épargner pendant tout le temps que j'avois à vivre avec eux ; mais je voulois les mettre peu-à-peu dans une habitude d'ordre & de police, qui pût se soutenir lorsqu'ils m'auroient perdu. Il falloit à ce peuple bon, mais grossier, quelque chose de simple, & en même-temps de si visiblement utile, qu'il sentît lui-même la différence avantageuse de l'état où je le voulois mettre, d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le second emploi des Conseillers devoit être l'inspection particuliere des familles. Je divisai toute la nation en vingt parties, qui répondoient au nombre des membres du Conseil. Chaque Conseiller devoit avoir sa demeure dans le quartier qui lui seroit assigné, s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire à l'ordre, & faire son rapport au Conseil, à qui il appartiendroit d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être que c'étoit donner trop d'occupation à un seul Tribunal, composé seulement de vingt personnes, que de lui attribuer ainsi l'administration de toutes les affaires publiques & particulieres : mais on doit faire attention que des Sauvages, nus, sans ambition & sans avarice, n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler ; & qu'à la reserve de quelques querelles que le hazard pouvoit faire naître, il ne devoit guere arriver d'occasion où la sagesse & la pénétration du Conseil eussent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus point devoir en établir un grand nombre. Celles de la nature suffisoient, & leur plus importante partie se trouvoit déja comprise dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de dou-

ceur & de patience, que chacun ſouhaite qu'on ait pour lui-même : telle fut la ſeule loi politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis, & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la néceſſité. Je ne laiſſai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenſes & des diſtinctions pour les actions extraordinaires de vertu, & d'abolir quelques coutumes ſuperſtitieuſes de leurs aſſemblées, & ſur-tout de faire quelques réglements utiles touchant la proie qu'ils rapportoient de leurs chaſſes, qui étoit preſque la ſeule choſe qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux diviſions.

Trois jours m'ayant ſuffi pour ces divers établiſſements, & la docilité des Sauvages ſemblant me répondre déſormais du ſuccès de toutes mes entrepriſes, je formai un autre deſſein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que, ſi la ſubordination que j'avois établie dans les familles me coûtoit quelque peine à ſoutenir & à confirmer, l'obſtacle viendroit bien moins des anciens qui trouvoient leur compte dans l'obéiſſance de leurs enfants, que de la jeuneſſe qui eſt naturellement ennemie de la dépendance, ſur-tout dans une nation barbare & accoutumée à une exceſſive liberté. Je réſolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût ſervir tout-à-la-fois à les tenir occupés, & à leur faire prendre inſenſiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des Rouintons leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voiſins m'épouvantoient peu, & qu'il me ſeroit facile d'arrêter leur furie, & de les détruire même entiérement ; mais qu'il falloit qu'ils appriſſent de moi auparavant l'art d'attaquer & de ſe défendre ; qu'avec les inſtructions que je leur

donnerois ſur cette matiere, ils alloient devenir invincibles; que c'étoit le plus important ſecret que j'euſſe apporté de l'Europe; enfin, qu'il étoit néceſſaire que leur jeuneſſe renonçât pour quelque-temps à la chaſſe, & qu'elle s'occupât entiérement de la pratique de mes leçons. J'avois beſoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cents jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation, & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils accepterent néanmoins ma propoſition de bonne grace. Je les diviſai auſſi-tôt en pluſieurs bandes, à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régiments. Je nommai des Chefs généraux & ſubalternes, dont Moou fut le principal. C'étoit la récompenſe que je lui deſtinois pour le ſervice important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & réſolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la ſuite de me trouver forcé, par ſa mauvaiſe conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait deſirer.

L'entrepriſe de former les Abaquis à la guerre ſurpaſſoit ſans doute mes forces, car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais, outre qu'il n'y a point de ſcience dont un homme de bon ſens ne puiſſe trouver les principes en ſoi-même avec un peu de réflexion, je comptois ſur Youngſter qui avoit ſervi en Angleterre avec honneur, & ſur lequel j'avois deſſein de me repoſer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une maniere admirable, & qui réuſſit au-delà de mon attente. Son air étoit impoſant, & ſon humeur ſévere. En peu de mois il établit une diſcipline ſi exacte parmi les jeunes Abaquis, que je fus ſurpris de leur trouver tout-à-la-fois tant d'adreſſe & d'obéiſſance. Je ne remarquai qu'une choſe à

condamner dans ſa méthode ; il maltraitoit quelquefois trop ſévérement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches, & je le fis convenir que c'eſt une pratique abſolument mauvaiſe dans un Officier, que de traiter ſes Soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage. Il faut les former à l'obéiſſance, ſans les accoutumer à l'eſclavage. Au reſte, il y a peu d'exercices dans la guerre dont il ne les eût rendus capables. Il avoit même inventé pluſieurs ſortes d'armes, dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs fleches & de leurs maſſues. Au défaut de fer, il avoit trouvé le moyen de leur compoſer des ſabres d'un bois peſant qu'il faiſoit durcir au feu, & qu'il rendit ſi affilés, par le moyen de quelques pierres tranchantes, qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes bleſſures, ſur-tout parmi les Sauvages qui ont le corps nu & ſans défenſe. Il leur avoit formé des piques armées d'os, des poignards qu'ils portoient à côté de leur carquois, & d'autres inſtruments meurtriers qui étoient peut-être autant de préſents pernicieux qu'il faiſoit aux Sauvages, mais dont l'invention étoit juſtifiée par une fin auſſi juſte que celle de ſe défendre de la cruauté des Rouintons. Avec cela, la Garde ſe faiſoit exactement auprès de ma demeure, & dans pluſieurs autres endroits de l'habitation. Youngſter ſe donnoit lui-même chaque nuit la peine de viſiter tous les poſtes, pour accoutumer ſes éleves à la vigilance, il ne laiſſoit point de petite faute ſans punition ; de ſorte que, non-ſeulement nous étions en aſſurance contre les ſurpriſes de nos énnemis, mais en état même de les braver, ſi je n'euſſe cru qu'il étoit de la juſtice de les laiſſer en paix, tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Il s'étoit passé deux mois entiers depuis le départ de mes six Envoyés. Je ne savois qu'augurer de leur lenteur, & nos inquiétudes pour Milord croissoient au point de ne pas nous laisser un moment en repos. Un jour que nous étions à nous entretenir tristement, le vieil Iglou vint m'annoncer, avec un transport de joie qui lui venoit de l'espérance de m'en causer beaucoup, que les six Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation, & qu'ils avoient avec eux un Etranger vêtu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit point de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement, ils étoient accompagnés d'un Anglois; mais son visage m'étant inconnu, je craignis de m'être trop flatté en me promettant d'heureuses nouvelles. Il fallut écouter d'abord les Abaquis, qui me raconterent tumultueusement les embarras & les fatigues qu'ils avoient essuyés dans leur voyage, & avec combien de peines ils étoient enfin arrivés dans la Virginie. Ils avoient erré long-temps sans être assurés de leur route; tirant sur la gauche, au lieu d'aller droit à la Caroline, ils avoient suivi le pied des Monts Apalaches, par cette seule raison que le chemin leur avoit paru commode; de sorte qu'en s'éclaircissant peu-à-peu, par la rencontre de quelques autres Sauvages, ils avoient découvert heureusement les environs de Powhatan qui sont fort cultivés, d'où il leur avoit été facile de gagner cette Ville. Ils n'avoient rien de plus intéressant à me dire, n'ayant pu rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu; mais ils ajouterent que l'Etranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'instruire davantage.

Cet Anglois me fit comprendre, en effet, qu'il avoit des choses d'importance à me communiquer, & qu'il étoit venu exprès de Powhatan

dans ce deſſein. Je me hâtai de le conduire chez moi, & là, en préſence de mon épouſe & de Madame Riding, qui attendoient auſſi impatiemment que moi qu'il ouvrît la bouche, il tira d'abord une Lettre qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus auſſi-tôt le caractere. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta ſur le champ au viſage. J'aurois ſouhaité de pouvoir cacher cette Lettre aux yeux de mon épouſe, & je demeurai un moment incertain ſi je l'ouvrirois en ſa préſence.

Pour développer ce myſtere, je dois avertir ici que j'avois gardé le ſilence juſqu'alors ſur le voyage & ſur le malheur de Madame Lallin. Avec quelqu'innocence que je me fuſſe conduit à l'égard de cette Dame, j'avois cru que, puiſque ſon mauvais ſort nous avoit ſéparés, & qu'il y avoit peu d'apparence que nous puiſſions jamais nous rejoindre, il étoit inutile que je fiſſe connoître à Milord & à ſa fille la réſolution qu'elle avoit priſe de m'accompagner. On peut ſe ſouvenir qu'avant notre départ même de Rouen, j'avois eu quelqu'inquiétude ſur l'effet que ſa préſence pourroit produire dans l'eſprit de Fanny. La reconnoiſſance & la pitié m'avoient fait paſſer néanmoins ſur cette conſidération ; mais, la ſuite des choſes ayant tourné ſi malheureuſement pour elle, je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon épouſe un récit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fuſſe aſſez aſſuré de ſon cœur pour ne pas me défier qu'elle pût jamais s'imaginer quelque choſe de plus que la vérité. Cependant, je concevois bien que, venant non-ſeulement à découvrir indirectement, & en quelque ſorte malgré moi, le voyage de cette Dame & les relations que j'a-

vois eues avec elle, mais à trouver peut-être dans ſa Lettre quelques expreſſions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit cauſé notre ſéparation, elle auroit un juſte ſujet, ſinon de s'alarmer juſqu'à me ſoupçonner d'une perfidie, du moins de trouver étrange que j'euſſe manqué de confiance pour elle, & que je lui euſſe déguiſé une aventure ſi extraordinaire avec tant de ſoin. Cette penſée, qui ſe préſenta à mon eſprit dans toute ſa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m'étoit impoſſible néanmoins de prendre un autre parti que celui d'ouvrir ma Lettre. Il fallut me déterminer, & le ſeul ſecours que je tirai d'un moment de réflexion, fut de réunir toutes mes forces pour conſerver du moins un air libre & une contenance tranquille.

Mais toute mon adreſſe & mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruine étoit porté. Pourquoi tenir plus long-temps mon Lecteur ſuſpendu ? ma triſte épouſe étoit déjà trop malheureuſement inſtruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, & cette mélancolie profonde dont elle s'obſtinoit à me cacher la cauſe, n'en avoit point d'autre que les ſoupçons de la jalouſie. Fatale paſſion ! Mon eſclave Iglou l'avoit fait naître par un zele inconſidéré à raconter tout ce qu'il avoit appris de mes aventures, ſoit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échappées en ſa préſence, ſoit par d'autres informations qui ne ſont jamais venues à ma connoiſſance. La curioſité avoit porté mon épouſe à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ſes réponſes, plus elle croyoit avoir de juſtes ſujets de s'alarmer. Mon ſilence ſur tout ce qui concernoit Madame Lallin avoit achevé de confirmer ſes doutes, c'eſt-à-dire, de lui percer le cœur. Elle ſe

croyoit trahie : ou du moins, ſi elle pouvoit ſe perſuader que les marques préſentes de mon amour étoient ſinceres, elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée quelque-temps, & qui revenoit à elle, parce qu'il n'avoit pu conſerver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant, ſa douceur, ſon reſpect pour la volonté de ſon pere, & ſon inclination même, plus forte que ſon reſſentiment, l'avoient fait conſentir à recevoir ma main ; mais elle portoit le trait au fond du cœur, & mes plus tendres careſſes ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding, à qui elle s'étoit ouverte en confidence, tâchoit en vain de la guérir par ſes conſolations & de lui rendre le repos. C'étoit par ſon conſeil qu'elle me déguiſoit le ſujet de ſes peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de ſoutenir long-temps une ſi violente diſſimulation ; ſon cœur ne forma jamais de ſentiment qui ne fût droit & ſincere. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne ſauroit être condamnée. Elle craignoit que des explications de cette nature ne miſſent du refroidiſſement entre nous, & que le remede par conſéquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triſte nœud des infortune de ma malheureuſe épouſe, & des miennes. On la verra obſtinée à ſe taire pendant une longue ſuite d'années, m'aimer avec une paſſion ſans borne, & dévorer continuellement ſes plus mortelles peines ; & moi, toujours ſûr de mon innocence & de ma fidélité, agir inconſidérément dans cette ſuppoſition, & me rendre coupable, non-ſeulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu, ſans le vouloir, aux événements les plus tragiques & les plus ſanglants. Juſtice éternelle ! qui entreprendra d'ex-

pliquer tes deſſeins ? Tu m'as accoutumé à en reſſentir les plus triſtes, ſans oſer les approfondir, & ſans en murmurer.

J'ai peut-être ſatisfait trop tôt la curioſité de mes Lecteurs. Pour rendre mon Hiſtoire plus intéreſſante, & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois du remettre à la fin de mon Ouvrage l'éclairciſſement que je me ſuis hâté de donner en cet endroit. Mais ſuis-je capable de chercher à plaire, & ai-je promis autre choſe, dans ces Mémoires, que de la ſincérité & de la douleur ? Il m'en a trop coûté de laiſſer l'innocence de ma chere épouſe & ma propre conſtance expoſées un moment au doute & aux ſoupçons. Qu'on ſe ſouvienne ſeulement que, dans les événements que j'ai à raconter, mon ſort m'étoit plus obſcur qu'il ne l'eſt maintenant à mes Lecteurs, & que la ſource principale de mes peines eſt de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumieres.

J'affectai donc toute la liberté d'eſprit dont j'étois capable en ouvrant la Lettre de Madame Lallin ; &, pour prévenir plus parfaitement les ſoupçons de mon épouſe, je lui dis, avant de commencer à la lire, que j'en connoiſſois l'écriture, & que, pour lui en faciliter l'intelligence, je voulois lui apprendre que cette Dame étoit partie de Rouen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été juſqu'à préſent, ajoutai-je, ſi occupés de nos propres peines & de nos aventures, que ce n'étoit point le temps de vous amuſer par le récit des infortunes d'autrui. Mais c'eſt une relation que je vous promets, quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors, du ton ordinaire, la Lettre de Madame Lallin. Elle me marquoit une joie extrême d'avoir appris ſi heureuſement que j'étois en Amérique, & que j'avois échappé à la malignité du Capitaine Will ;

elle s'étoit ſauvée elle-même de ſes mains par adreſſe ; &, dans l'eſpérance de trouver Milord à Powhatan ou dans quelqu'autre endroit de la Virginie, elle s'y étoit rendue de la Jamaïque où elle avoit abandonné ſon Raviſſeur. Le hazard ayant conduit mes ſix Sauvages à Powhatan, ils y avoient préſenté ma Lettre au premier Anglois qu'ils avoient rencontré. Le nom de Milord avoit excité la curioſité de tous les Habitants ; de ſorte que ma Lettre ayant couru par toute la Ville, elle étoit tombée à la fin dans ſes mains. C'étoit elle qui avoit engagé, par une groſſe récompenſe, un Anglois de Powhatan à ſuivre mes Sauvages à leur retour. Elle m'aſſuroit que, ſi elle n'eût conſulté que mes deſirs, elle les eût accompagnés elle-même ; mais que cette entrepriſe lui étant impoſſible, elle me conjuroit de lui faire ſavoir promptement de mes nouvelles, & par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit Milord, elle me marquoit le déſeſpoir que lui cauſoit, comme à moi, l'incertitude de ſon ſort. On n'en avoit rien appris à Powhatan depuis ſa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m'aſſurer, diſoit-elle, qu'il n'avoit rien à craindre déſormais du Capitaine Will qui s'étoit rebuté de ſes inutiles recherches, & qui ſe diſpoſoit à faire voile vers l'Europe. Enfin, elle me demandoit des nouvelles de Fanny & de Madame Riding, & elle paroiſſoit s'intéreſſer fort ſincérement à leur infortune.

Tel étoit le ſens de cette Lettre dont la vue m'avoit cauſé tant de frayeur. Toutes les expreſſions y étant ſages & meſurées, je me remis mieux que jamais de mon inquiétude, & je ne fis pas difficulté de raconter, en peu de mots, aux deux Dames le motif & les principales circonſtances du voyage de Madame Lallin. Elles m'écouterent

aſſez

aſſez tranquillement. Madame Riding rompit cet entretien, pour le faire tomber ſur les affaires de Milord. Je n'inſiſtai point davantage; &, n'appercevant nulle émotion ſur le viſage & dans les yeux de Fanny, je demeurai fort tranquille ſur ce qui venoit d'arriver. Je fus très-ſatisfait auſſi de l'article de la Lettre qui concernoit Milord. Le départ de John Wil diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flatter, avec raiſon, que ce Seigneur étoit à la Caroline; qu'il y avoit été reçu ſans oppoſition, & qu'il attendoit, pour nous donner de ſes nouvelles, qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquillité dans cette grande Province. Il eſt vrai qu'il s'étoit écoulé déjà bien du temps depuis ſon départ; mais, quelqu'ingénieuſe que la tendreſſe ſoit à ſe tourmenter, je ne voyois rien qui pût m'alarmer avec fondement. L'eſcorte nombreuſe dont il étoit accompagné me raſſuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées; &, en ſuppoſant même que ce malheur lui fût arrivé en chemin, j'avois lieu de me perſuader qu'il s'en étoit délivré heureuſement, parce qu'il ne me ſembloit pas poſſible que tous ſes compagnons euſſent péri, & qu'il n'en fût pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obtins ſur moi, par ces faux raiſonnements de ne pas me livrer trop à l'inquiétude, & je me fis ainſi une cruelle illuſion ſur les deux coups les plus funeſtes qui m'aient jamais été portés par la fortune. Il falloit répondre à Madame Lallin. Je le fis ſans myſtere & ſans difficulté. Mon épouſe me vit écrire ma Lettre. Je marquai ſimplement à cette Dame que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de ſe mettre en liberté. Je lui conſeillai de demeurer à Powhatan, juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât de

nous rejoindre. Je lui appris mon mariage, & je la priai pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que Milord étoit devenu. Les ſix Sauvages ayant conſenti de retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline, & je demandai en grace à Madame Lallin de leur donner des Guides & toutes les commodités néceſſaires pour le ſuccès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos, après leur départ, que je n'avois fait depuis long-temps. Je ne pouvois manquer d'être bientôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé à Milord ; & Fanny, faiſant plus d'efforts que jamais ſur elle-même, parvint à me déguiſer entiérement le trouble continuel de ſa jalouſie. Elle ſuivoit apparemment le conſeil de Madame Riding. Il y avoit déjà quelque-temps que ſa groſſeſſe s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignerent une joie extrême. Ils avoient, dans ces occaſions certaines cérémonies ſuperſtitieuſes qu'ils pratiquoient à l'égard de leurs femmes, & qu'ils me propoſerent par rapport à la mienne. Je rejettai leurs offres, & je profitai de cette circonſtance, comme j'avois déjà fait de pluſieurs autres, pour diſſiper peu-à-peu leur aveuglement. Ils m'écoutoient avec admiration, lorſque je leur parlois d'une autre divinité que le Soleil, plus ancienne & plus puiſſante que lui, dont il étoit lui-même l'ouvrage, & dont il recevoit continuellement ſa chaleur & ſa lumiere. Mais, comme ils n'étoient point capables d'être convaincus par la force d'un raiſonnement, je ne m'étois jamais apperçu que mes diſcours euſſent fait ſur eux l'impreſſion que je deſirois ; & j'attendois toujours, pour entreprendre de changer leur Religion, qu'il ſurvînt quelqu'événement extraor-

dinaire que je puſſe faire tourner adroitement au ſuccès de ce deſſein. Il s'en préſenta un dont je tirai tout le fruit que j'eſpérois. Peut-être trouvera-t-on quelque choſe d'irrégulier ou du moins de trop inhumain dans les moyens que j'employai ; mais je crois ma conduite juſtifiée par mes intentions, ſur-tout à l'égard d'un Peuple groſſier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre maniere.

Moou avoit, comme j'ai dit, d'excellentes qualités. Il avoit le corps bien fait & vigoureux ; il étoit ſobre, adroit, entreprenant, généreux, & d'une intrépidité qui le faiſoit regarder avec raiſon comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais ſon humeur vive & bruſque le rendoit difficile à ménager, & je m'étois étonné pluſieurs fois qu'Youngſter, qui étoit un autre caractere impérieux & violent, eût vécu ſi long-temps en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend ſur quelque point de la diſcipline militaire, &, étant tous deux trop emportés pour s'arrêter à certaines bornes, ils ſe ménagerent ſi peu, qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus inſtruit auſſi-tôt de ce démêlé. Youngſter m'en expliqua naturellement la cauſe ; &, quoiqu'il eût manqué peut-être d'un peu de prudence, il étoit clair par ſon récit que Moou étoit le ſeul coupable. Il le ſentit ſans doute lui-même ; car, lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de ſa conduite, il refuſa de ſe rendre chez moi, & il demeura renfermé pendant quelques jours dans ſa Cabane, ſans ſe laiſſer voir même de ſes meilleurs amis. Son obſtination me cauſa de l'embarras. Je ne pouvois fermer les yeux ſans danger ſur un refus qui bleſſoit mon autorité, & j'appréhendois d'un autre côté, en le prenant ſur

un ton abſolu, de révolter contre moi la plus grande partie de la jeuneſſe qui lui étoit entiérement dévouée. Je me ſervis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérés, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet eſprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'inſulte qu'Youngſter lui avoit faite en le maltraitant de pluſieurs coups. Il s'emportoit ouvertement en menaces & en projets de vengeance, non-ſeulement contre lui, mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître ſi ſérieux, que je me crus obligé d'y appporter un prompt remede. Je m'y déterminai bien plus encore, lorſque j'appris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la viſite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ſes intérêts, & que, ſuivant les apparences, ils concertoient enſemble les moyens de ſatisfaire leur reſſentiment. Le ſoir du même jour qu'il m'annonça cette nouvelle, un jeune Abaquis s'introduiſit chez moi dans l'obſcurité, &, m'ayant pris en particulier, il me fit un récit qui m'effraya. Il avoit ſu d'un autre les deſſeins de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux qu'il avoit engagés dans ſa querelle, de fondre ſur ma maiſon, & de ſe défaire de moi & de tous mes gens, en épargnant ſeulement Fanny, dont il vouloit faire ſon épouſe, & de prendre enſuite ſur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordé, diſoit-il, qu'à ſa ſollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger ſi preſſant demandant toute ma diligence & tous mes ſoins, je fis avertir ſecrétement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis ſur leſquels je

pouvois faire un fond assuré ; je leur recommandai de passer la nuit autour de ma demeure, & de ne laisser approcher personne sans mes ordres. Ensuite, réfléchissant sur les moyens de prévenir Moou, & ne voyant point de sûreté à le faire arrêter dans sa maison, je résolus de me délivrer de lui par la voie la plus sûre, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon emploi me donnoit ce droit sur la vie d'un sujet rebelle & parjure. Ce fut cette derniere réflexion qui m'en fit naître une plus étendue, & propre à faciliter le dessein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoissance du vrai Dieu. Je m'applaudis aussi-tôt de cette pensée, & je pris pour l'exécuter des mesures qui me réussirent parfaitement.

J'assemblai tous les Sauvages qui se trouverent autour de ma maison, &, n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis appeller tous ceux qui habitoient les Cabanes voisines. Les voyant disposés à m'écouter, je les fis souvenir du serment par lequel ils s'étoient engagés à m'obéir, & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de le violer. Moou, leur dis-je, s'est rendu coupable du plus criminel parjure : si le Soleil que vous adorez étoit un Dieu aussi puissant que vous vous l'êtes figuré jusqu'aujourd'hui, il n'auroit pas tardé si long-temps à lui faire sentir sa vengeance. J'ai laissé passer exprès quelques jours, pour vous faire appercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l'objet de votre culte, & que c'est le Dieu que j'adore qui est seul capable de se venger & de punir. Je vous annonce donc, de sa part, que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéis-

ſance, recevront de lui un horrible châtiment, & que Moou en ſera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration, ajoutai-je en me retournant vers Iglou, & exhortez-le à ſe reconnoître, s'il veut éviter le ſupplice terrible qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages qu'après les avoir priés pour leur propre intérêt de profiter du malheur de Moou, & d'ouvrir les yeux ſur ce qui arriveroit bientôt. Etant rentré enſuite chez moi avec Youngſter, je lui communiquai mon deſſein, & je le chargeai lui-même de l'exécution. Mais, comme j'aurois ſouhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonſtance extraordinaire, capable de cauſer de l'effroi aux Abaquis, nous cherchâmes par quel ſtratagême nous pourrions en impoſer à ce Peuple crédule & groſſier. Si j'euſſe eu de la poudre en abondance, j'aurois trouvé mille moyens de les épouvanter, ſoit par le bruit, ſoit par d'autres effets qui leur étoient inconnus; mais j'en avois apporté ſi peu de Powhatan, qu'en ayant donné une partie à Milord avec les deux piſtolets de mon Eſclave Iglou, il ne m'en reſtoit guere plus d'une demi-livre. Cependant Youngſter crut que cela pourroit ſuffire pour le projet qu'il forma; &, tout puéril qu'il étoit, il réuſſit heureuſement. Il prit la boîte même où je tenois ma poudre renfermée, qui étoit une corne épaiſſe, & fortifiée par trois ou quatre cercles de cuivre. Il la ferma avec beaucoup de ſoin, en preſſant la poudre pour lui donner plus de force, & il laiſſa ſeulement une petite ouverture, à laquelle il fit tenir une mèche. Il attacha enſuite à la boîte une petite corde, qui devoit ſervir à la ſoutenir. Ayant pris avec ce-

la mes deux piſtolets qu'il avoit chargés, il ſe fit ſuivre de nos deux autres Anglois, dont le ſecours lui étoit néceſſaire. Son deſſein étoit de monter ſur le toit de la Cabane de Moou, avec l'aide des deux Anglois. L'obſcurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être apperçu. Il devoit s'approcher de la cheminée, qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toit, ſuivant l'uſage de la plupart des Nations de l'Amérique; mettre le feu à la fuſée, laiſſer prendre la boîte dans la Cabane à une certaine hauteur; &, comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fuſée attireroit auſſi-tôt Moou & ſes compagnons au-deſſous du trou qui ſervoit de cheminée, il eſpéroit de pouvoir l'ajuſter & le tuer d'un coup de piſtolet. Le bruit du coup, la mort du Rebelle, le fracas que feroit auſſi-tôt la boîte, qui ne pouvoit manquer de ſe briſer en mille pieces, étoient des circonſtances qui devoient ſans doute effrayer les Sauvages; mais j'appréhendois qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entr'eux de ſortir trop promptement de la Cabane, & que Youngſter ne fût apperçu ſur le toit qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obſtina à vouloir en courir tous les riſques. Ses deux compagnons devoient ſe retirer auſſi-tôt qu'il y ſeroit monté; & il comptoit que, dans l'obſcurité de la nuit, il ne lui ſeroit pas difficile de ſe dérober lui-même avec adreſſe. Si je l'en euſſe voulu croire, il eût mis le feu à la Cabane en ſe retirant, pour achever de rendre la ſcene terrible. Mais je m'y oppoſai abſolument, par la crainte d'un incendie général, qu'il nous auroit peut-être été impoſſible d'arrêter.

Au moment qu'il alloit partir, le vieil Iglou vint me faire le rapport de ſa commiſſion. Sa préſence

me fit naître une nouvelle idée, qui servit encore au succès de mes vues. Lorsqu'il m'eut raconté que Moou avoit ri de mes menaces, & qu'il paroissoit craindre aussi peu les châtiments du Ciel que les miens, je lui ordonnai de retourner sur le champ pour renouveller ses exhortations au rebelle, & je lui dis de se faire accompagner de quelques membres des plus âgés & des plus considérés du Conseil; c'étoit dans le dessein qu'ils fussent présents à la mort de Moou, & qu'ils pussent eux-mêmes en recueillir le fruit. Je les fis partir sans perdre de temps, & Youngster n'en perdit pas non plus pour se rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus résister à la curiosité qui me porta à le suivre moi-même à quelque distance; &, l'obscurité m'étant pas favorable, je demeurai à cinquante pas de la Cabane de Moou. Je n'y fus pas long-temps sans voir paroître quelques intincelles de la fusée qui sortoient par le trou du toit. La boîte creva presqu'aussi-tôt, avec un fracas plus grand que je ne m'y étois attendu. Ce n'étoit pas l'intention d'Youngster, qui s'étoit proposé de tuer auparavant Moou, & je fus quelques moments à craindre qu'il ne lui fût impossible d'ajuster son coup par la cheminée, ce qui auroit ruiné entiérement notre entreprise. Mais le bruit du coup de pistolet, qui se fit bientôt entendre, me fit juger que tout s'étoit exécuté heureusement. Les deux Anglois passerent près de moi dans le même instant, sans m'appercevoir; & Youngster n'ayant point tardé à les suivre, j'appris de lui qu'il avoit réussi avec tant d'adresse & de bonheur, que le Ciel sembloit avoir conduit sa main. A peine avoit-il laissé descendre sa boîte, que les Sauvages, frappés de l'éclat des étincelles, s'en étoient appro-

chés avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. La fusée s'étant consumée un peu trop promptement, il n'avoit pu rencontre assez-tôt Moou, pour tirer d'abord sur lui. La boîte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-temps n'avoit servi qu'à le favoriser, en répandant l'effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été blessés dangéreusement par les éclats de la boîte, & tous s'étoient jettés à terre en poussant un horrible cri, excepté Moou que rien n'étoit capable d'épouvanter. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou, pour chercher la cause d'un si étrange événement; de sorte que rien n'avoit été plus facile à Youngster que de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Nous nous retirâmes aussi-tôt à ma maison, pour attendre l'effet de cette scene. Nous n'y étions que d'un instant, lorsque nous entendîmes un bruit épouvantable qui paroissoit venir de tous les quartiers de l'habitation. Ceux d'entre les partisans de Moou qui avoient pu fuir, s'étoient rendus chacun dans leurs cabanes où leur effroi & leur consternation avoient rendu témoignage, autant que leurs discours, au prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou, & cinq ou six jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua point d'être bientôt informé des avertissements que j'avois fait donner aux rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoit être qu'un effet de mes menaces, qu'il ne se trouva personne qui en eût le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale,

& ſe trouvant confirmée par le rapport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions, on commença à craindre que le Dieu dont j'avois annoncé la colere, n'en fît ſentir de nouvelles marques ; & l'effet de cette crainte fut ſi étonnant, que tous les Abaquis de l'habitation vinrent en un moment environner ma cabane en jettant des hurlements affreux, & en me conjurant de paroître & de leur accorder mes ſecours.

Je ſortis pour les raſſurer par ma préſence. Quoique la nuit ne fût point fort avancée, je me trouvai preſqu'auſſi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux, tels qu'ils en ont l'uſage ; ce ſont de longs bâtons de bois ſec enduits d'une eſpece de réſine. Les cris ceſſerent à ma vue, &, les voyant diſpoſés à m'écouter, je fis apporter un banc ſur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou & de la juſtice de ſon châtiment. Quelque ſévere qu'il eût été, je les aſſûrai que mon Dieu étoit un bon Maître qui n'exerçoit la vengeance q. à regret, & qui eût pardonné même au parjure Moou, s'il ne ſe fût point obligé à mériter d'être puni ; mais que le voyant endurci dans ſa révolte, & le ſoleil, qu'ils avoient cru juſqu'alors ſi redoutable, n'ayant point aſſez de puiſſance pour le ramener au devoir, j'avois ſollicité moi-même la punition terrible dont pluſieurs d'entr'eux venoient d'être témoins ; que ceux qui ſuivroient l'exemple de Moou, devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai que j'avois ordre de ce même Dieu, qui ſavoit ſi bien punir, de leur offrir des faveurs & des bienfaits s'ils vouloient l'adorer ; qu'ils connoiſſoient main-

tenant ſa puiſſance ; qu'elle s'emploieroit pour leur bonheur, & pour la deſtruction des Rouintons leurs ennemis ; qu'aimant ſincérement leur nation, comme ils en devoient juger par le zele que j'avois marqué juſqu'alors pour leurs intérêts, je n'étois point capable de leur rien propoſer qui ne fût pour eux d'un ſolide avantage ; que je devois néanmoins les avertir qu'après l'offre que je leur avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu, ils devoient s'attendre à ſa haine, s'ils ne la recevoient point avec reconnoiſſance ; & qu'en refuſant de la préférer au Soliel, ils s'attireroient infailliblement le même ſort que Moou.

J'avois parlé d'une voix ſi haute & ſi diſtincte, qu'il ne leur étoit rien échappé du ſens de mon diſcours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs applaudiſſements qu'ils étoient prêts à ſuivre toutes mes volontés. Je leur ordonnai de ſe rendre après midi dans la prairie des aſſemblées, où je leur expliquerois ce que la nuit ne me permettoit pas d'achever.

Ils marquerent beaucoup de joie en ſe retirant. La mienne étoit auſſi très-vive, de me voir ſi heureuſement délivré de toutes mes craintes, & à la veille de réuſſir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditai ſur la forme que je devois faire prendre à leur religion. Mon incertitude ne dura pas longtemps. Ils n'avoient que les lumieres les plus ſimples de la nature, & je ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai ſur ce principe ce que l'Etre infiniment juſte pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point eſſentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu Tout-Puiſſant, leur Créateur & leur Maître ab-

ſolu, de l'adorer ſans partage, & d'eſpérer ſes récompenſes. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur foi. Pour le culte, je réſolus de bannir les cérémonies myſtérieuſes, parce qu'elles dégénerent tôt ou tard en ſuperſtition; & que, n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'Idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel uſage en euſſent-ils fait? Ils les euſſent ornés. Leurs idées ſe fuſſent bientôt renfermées dans l'étendue de leurs murs, & ne ſe fuſſent point élevées plus haut que la voûte. Inſenſiblement ils euſſent placé des Idoles, avec un redoublement d'ignorance & de ténebres. Au lieu qu'en leur faiſant enviſager tout l'Univers comme un temple magnifique que Dieu s'eſt fabriqué de ſes propres mains, & que Dieu lui-même aſſis au deſſus des nues comme ſur un trône où il eſt prêt ſans ceſſe à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations, il me ſembla qu'une ſi noble & ſi reſpectable idée ſeroit capable de fixer leur attention, & de s'imprimer dans leurs cerveaux groſſiers, d'une maniere ineffaçable. Je m'arrêtai abſolument à cette derniere méthode, & j'y ajoutai ſeulement deux choſes, que je regardai comme deux ſecours néceſſaires à la foibleſſe d'eſprit des Abaquis: l'une fut d'établir que deux fois chaque ſemaine, c'eſt-à-dire, tous les trois jours il ſe feroit dans la prairie une aſſemblée de religion, à laquelle toute la nation ſeroit obligée d'aſſiſter; l'autre, de compoſer une priere courte, mais d'un ſens clair & expreſſif, que tout le monde apprendroit, ſans exception. Et, de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier & de manquer à la réciter, mon deſſein

étoit d'ordonner que chaque chef de famille la prononçât tour-à-tour à haute voix dans les assemblées générales de la prairie, c'est-à-dire, deux fois la semaine ; & que les mêmes chefs la fissent répéter tous les jours, chacun dans sa famille, à toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe, que j'avois soumises à leur autorité. Quelque simple que cet ordre de la religion puisse paroître à mes lecteurs, la connoissance que j'avois du caractere des Abaquis me rendit presque sûr qu'il étoit le seul propre à subsister longtemps, sur-tout lorsque j'eus résolu d'engager les membres du Conseil, par un serment solemnel qu'ils feroient à leur réception, à y tenir la main dans leurs quartiers respectifs, & à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir l'usage de la priere.

Le matin du grand jour où se devoit faire cet heureux changement, j'appris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient assemblés dans une maison particuliere, & qu'ils y étoient depuis quelque temps à conférer ensemble, avec un air de secret qui sembloit renfermer du mystere. Comme il pouvoit rester encore quelques semences de la révolte de Moou, j'en fus alarmé. J'allois m'y transporter moi-même, lorsqu'on m'avertit qu'ils s'étoient séparés & que quelques-uns d'entr'eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir sur mes gardes. C'étoient trois des principaux vieillards, tous trois membres du Conseil, qui m'étoient députés de la part des autres. Etant entrés chez moi, l'un d'eux m'apprit fort respectueusement le sujet de sa visite. Tous les Abaquis sentoient fort bien, me dit-il, que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puissant que le So-

leil ; mais ils ſouhaitoient beaucoup de ſavoir où étoit ce Dieu qui ne s'étoit jamais fait-voir à eux comme le Soleil, & dans quel endroit du monde il faiſoit ſa demeure. C'étoit ſur quoi ils me prioient de les inſtruire, avant que de les obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette queſtion & les réflexions qui devoient ſans doute l'avoir fait naître me parurent extrêmement profondes pour les Abaquis. Je leur répondis avec douceur que j'étois charmé de leur ſageſſe, & que je ſatisferois ſi pleinement à leurs difficultés, qu'il ne leur reſteroit pas le moindre ſcrupule. Et, comme je les connoiſſois effectivement pour les plus raiſonnables de toute leur nation, je leur expliquai le ſyſtême de religion que je voulois leur faire embraſſer. Ils approuverent tout ce qu'ils avoient entendu, mais je fus étonné de leur voir renouveller à la fin leur premiere objection. Ce Dieu, me dirent-ils, ne ſe montre donc jamais ? J'avoue que cette nouvelle interrogation m'embarraſſa ; non par la difficulté d'y répondre, mais par celle que je craignois à leur perſuader que ce qu'ils ne voyoient pas, pût exiſter réellement. Le Ciel m'inſpira néanmoins le tour qu'il falloit pour faire ſur eux une forte impreſſion. Non, leur répondis-je, il ne ſe montre pas ; mais il ſe fait connoître par d'autres marques. N'entendez-vous pas ſouvent le tonnerre ? Ils me dirent qu'ils l'entendoient, & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien, repris-je, c'eſt le grand Dieu qui remue ainſi le ciel, & qui fait trembler la terre. Vous avez vu la pluie, la grêle, la neige ; vous avez ſenti l'ardeur du feu, la rigueur du froid ; vous voyez croître vos arbres & vos fruits, tout ce qui ſert à votre nourriture ; c'eſt lui qui produit

ainſi ce qui ſe paſſe continuellement à vos yeux : & vous vous plaignez, ingrats Abaquis, de ce qu'il ne s'eſt jamais fait connoître à vous! La vérité de ma réponſe, le ton peut-être dont je la prononçai, ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement, leur deſſilla ſi entiérement les yeux, qu'ils me parurent tranſportés de joie de ſe trouver tout-d'un-coup au milieu de la lumiere. Ils me proteſterent qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien ; &, m'ayant quitté dans ces ſentiments, ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation, en apprenant à tous ceux qui ſe trouvoient à leur rencontre, que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé, puiſque c'étoit lui qui produiſoit les arbres, les fruits, le feu, le tonnerre, & ce qu'il y avoit de plus admirable dans la nature.

Ils étoient tous dans cette religieuſe diſpoſition, lorſqu'ils ſe rendirent l'après-midi à l'aſſemblée. J'y fus charmé de leur zele, juſqu'à verſer des larmes de joie. Fanny & Madame Riding qui voulurent être témoins de ce pieux ſpectacle, en furent auſſi attendries que moi. Ils écouterent mes diſcours avec une reſpectueuſe attention. Je leur propoſai le plan que j'avois formé ; je réglai le temps & l'ordre des aſſemblées ; je leur découvris, avec les plus vives expreſſions, & ſous les plus fortes images, la grandeur du Maître qu'ils alloient ſervir, ce qu'ils devoient attendre de ſa bonté, s'ils le ſervoient fidélement, & de ſa colere s'ils oublioient jamais les engagements qu'ils alloient prendre. Malgré leur groſſiéreté, je leur fis comprendre qu'indépendamment des plaiſirs & des récompenſes que je promettois après la vie à leur fidélité, la

religion qu'ils embraſſoient ſeroit d'un extrême avantage pour le bien de la nation, & pour le ſoutien des loix que j'y avois établies ; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu Tout-Puiſſant, elle ne leur en impoſoit point d'autres que celles que je leur avois déja preſcrites ; c'eſt-à-dire, de s'aimer les uns & les autres, & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai ſur-tout à la reconnoiſſance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre : c'eſt lui, leur dis-je, qui vous a donné la naiſſance, qui vous conſerve & qui vous fournit libéralement tout ce qui vous plaît & qui vous eſt utile. Ne ſentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainſi de ſes bienfaits : O bons Abaquis ! la nature vous a donné un cœur : apprenez à en faire uſage ; &, ſi vous êtes ſenſibles à quelque choſe, ſoyez-le aux faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon peuple, étoit dans un ſilence qui exprimoit ſon conſentement & ſon admiration. Je remarquai que la plupart tournoient les yeux vers le Ciel, lorſqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu ; comme s'ils euſſent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faiſoit ſon ſéjour, & qu'il étoit ſur ſon trône à les obſerver & à juger de la ſincérité de leur hommage. Enfin, je renouvellai leur attention en leur parlant de la priere que j'avois compoſée pour eux ; &, les ayant exhortés à me ſuivre de cœur, je la prononçai à haute voix, les yeux & les bras levés. Ils imiterent tous ma poſture. Je dois le confeſſer ; un ſentiment de joie délicieuſe ſe répandit dans mon ame, en finiſſant le dernier acte de cette auguſte cérémonie. Peut-être le Ciel ne reçut-il jamais d'hommage plus

ſincere & plus naturel que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs ſimples où regnoit la droiture & l'innocence ; & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuſes & des plus fortunées circonſtances de ma vie, la part que je pus m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du ſoin de faire apprendre ma priere à tous les chefs de famille, afin qu'ils puſſent l'apprendre eux-mêmes à leurs enfants. Fanny & Madame Riding ne s'épargnerent pas non plus pour rendre le même ſervice aux femmes Sauvages. Elles s'étoient déja employées heureuſement à leur inſpirer des ſentiments de pudeur & de modeſtie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs époux, de la tendreſſe & de l'attention pour leurs enfants, & à leur faire perdre quelque choſe de leur rudeſſe & de leur barbarie, ſans y rien ſubſtituer néanmoins qui pût les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la molleſſe. Nous prenions toutes nos meſures de concert & avec délibération, & le but commun de nos ſoins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit ravalés juſqu'alors au-deſſous de la qualité d'hommes. Cette réflexion étoit de Fanny : A le bien prendre, me diſoit-elle, tout ce qui eſt oppoſé à la raiſon, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'appartient point à l'humanité ; &, dans ce ſens, l'on trouveroit peut-être autant de Sauvages & de Barbares en Europe, qu'en Amérique. La plupart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la raiſon, par leurs excès de molleſſe, de luxe, d'ambition, d'avarice ; celles de l'Amérique, par leur groſſiéreté & leur abrutiſſement. Mais dans les unes & dans

les autres, je ne reconnois point des hommes. Les uns ſont, en quelque ſorte, au-delà de leur condition naturelle; les autres ſont au-deſſous; & les Européens & les Amériquains ſont ainſi de vrais Barbares, par rapport au point dans lequel ils devroient ſe reſſembler pour être véritablement hommes. C'eſt à ce point, ajoutoit-elle, qu'il faut élever, s'il eſt poſſible, nos pauvres Abaquis, & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puiſſent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importants ſervices à nos Sauvages, & que l'emploi que j'avois accepté me les faiſoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vue nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardents étoient toujours pour la conſervation de Milord Axminſter, pour le ſuccès de ſes entrepriſes, & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude ſur ſon ſort ramenoit là tous nos entretiens. La groſſeſſe de mon épouſe étoit ſi avancée, que, de quelque maniere que les événements puſſent tourner, il ne falloit pas penſer à quitter les Abaquis avant qu'elle fût délivrée. Quelques ſemaines ſe paſſerent encore. Enfin, le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une fille, qui reſſembloit, me dit-on, à ſon malheureux pere. Triſte objet de la plus cruelle ſentence du ſort! Hélas! ſous quels affreux auſpices étois-tu née! Je la pris dans mes bras; &, le cœur plein de tous les ſentiments paternels, le premier ſouhait que je fis pour elle, fut d'être plus heureuſe que ſon pere & ſa mere. Mes vœux ne furent point écoutés.

Mon épouſe ſe rétablit promptement de ſes douleurs. Tous ſes ſoins ſe tournerent ſur ſa fille. On ſait ce que c'eſt que la tendreſſe d'une

jeune mere. Je remarquai qu'il en rejailliſſoit quelque choſe juſques ſur ſon humeur. Elle en devint moins mélancolique. Ses yeux me parurent moins rêveurs; &, ſoit que ce cher gage de notre amour eût redoublé ſon affection pour moi & diſſipé ſes ſoupçons, ſoit que la ſeule joie d'être mere produiſît ce changement, je m'apperçus que ſes careſſes étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient guere redoubler, car je n'étois point capable d'inégalité dans mes intentions pour Fanny : cependant, ſa tranquillité mit dans mon cœur quelque choſe que je n'y avois point encore ſenti. J'en marquai ſecrétement ma joie à Madame Riding, qui y prit part, ſans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque-temps à gouverner paiſiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs Chaſſeurs ayant rencontré un jour un gros de Rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux Nations ne leur permit point de ſe ſéparer ſans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraités. Ils ne s'échapperent qu'avec perte d'une partie de leurs gens; &, parmi le reſte, il y en eut peu qui revinrent ſans bleſſures. Ce malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voiſins. La jeuneſſe ſur-tout, que les leçons continuelles d'Youngſter entretenoient dans une humeur guerriere, & qui ſouhaitoit paſſionnément de faire l'eſſai de ſes nouvelles armes, me ſollicita vivement de lui laiſſer tirer vengeance de l'inſulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai ſi je devois leur accorder cette permiſſion. La guerre m'a toujours fait horreur. C'eſt la honte de la raiſon & de l'humanité. Excepté le cas d'une juſte dé-

fenſe, qui doit faire gémir, même après la victoire, une bataille eſt le dernier attentat où l'extravagance & la fureur puiſſent le porter; &, dans les principes de ma morale, un Héros guerrier n'eſt qu'un monſtre infame. Avec ces ſentiments, je ne devois pas me rendre facilement aux inſtances de mes Sauvages. Cependant, la même raiſon qui m'avoit porté à leur faire prendre une teinture de diſcipline militaire ſous la direction d'Youngſter, me fit penſer que ce ſeroit un extrême avantage pour eux d'humilier les Rouintons avant mon départ, & d'ôter, une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je réſolus de prendre moi-même la conduite de cette guerre pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flattai auſſi que les Rouintons n'étant pas abſolument intraitables, il ne me ſeroit pas impoſſible de les gagner peu-à-peu, & de les engager peut-être à ſe réconcilier ſi bien avec les Abaquis, qu'ils renonçaſſent de part & d'autre à leur haine, & qu'ils s'unîſſent pour ne compoſer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngſter ſur les meſures qui convenoient à ce deſſein, je déclarai publiquement que je croyois la guerre juſte & néceſſaire; & que, pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection, je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joie retentirent juſqu'au Ciel. On ne penſa plus qu'aux préparatifs. J'en laiſſai le ſoin à Youngſter, & je m'occupai pendant quelques jours à raſſurer Fanny & Madame Riding, à qui cette réſolution cauſoit de mortelles alarmes. Leur crainte étoit juſte. S'il y eût eu pour moi beaucoup de riſques à courir, il eſt certain que je

n'eusse pu, sans une extrême folie, les exposer à tout ce qu'elles pouvoient appréhender de fâcheux, si ma mort, ou quelqu'autre accident, les eût privées de ma présence & de mon secours. Mais j'étois sûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient essuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi sur les bruits qui s'en étoient répandus certainement jusqu'à eux, me faisoient regarder cette expédition comme une partie de chasse de quatre jours. D'ailleurs, je me proposois bien moins de les réduire par les armes, que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux deux Dames qu'elles ne devoient point s'alarmer le moins du monde, & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, non plus que pour elles qui étoient aussi sûrement dans l'habitation que dans la meilleure Ville de l'Europe.

En effet, étant parti deux jours après, à la tête d'un Corps d'Abaquis, composé de leur plus belle Jeunesse, je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendissent bien que leurs voisins marqueroient quelque ressentiment de leur derniere perte, je ne m'apperçus point qu'ils fussent sur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inspire. Mais tel est, comme je l'ai déja fait observer, le génie de la plupart de ces misérables Peuples. Ils ne connoissent ni regles, ni défense, ni précautions de sagesse. Ils en viennent aux mains, & s'égorgent brutalement sur les moindres démêlés; le plus foible fuit, & le vainqueur se retire jusqu'à ce que l'occasion se présente de renouveller le combat. Il m'eût été facile de fon-

dre ſur l'habitation, & d'exterminer les Rouintons juſqu'au dernier. Mon deſſein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes Compagnons, je députai Youngſter, qui s'offrit hardiment pour ce dangereux meſſage, avec trois Abaquis qui connoiſſoient les lieux, & je leur donnai ordre de propoſer la paix à nos Ennemis, à trois conditions.

La 1. Qu'ils ſe hâtaſſent de ramaſſer leurs armes, & de les apporter hors de l'habitation, pour les brûler en notre préſence.

La 2. Qu'ils abandonnaſſent auſſi-tôt leur canton pour venir former un nouvel établiſſement dans la vallée des Abaquis, où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes ſortes de ſecours & commodités.

La 3. Qu'ils y fuſſent ſoumis à mon Gouvernement.

S'ils refuſoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laiſſois que le choix de fuir du canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous maſſacrés ſans exception & ſans quartier.

Je chargeai Youngſter de leur faire cette déclaration d'un air fier, mais de prendre enſuite des manieres douces & humaines pour les exciter à la confiance, & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entr'eux à me venir trouver ſans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je devois être tout-à-fait ſûr du ſuccès de ma conduite. J'avois du moins cette eſpece de ſûreté, qui porte ſur la parfaite connoiſſance du caractere de ceux avec leſquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cents hommes bien

armés ; j'étois certain, par des informations assurées, que le nombre des Rouintons réunis ne passoit pas huit cents, en y comprenant leurs enfants & leurs femmes, & je savois que la coutume générale des Sauvages est de fuir sans combat, lorsqu'ils se sentent inférieurs en nombre. Je n'appréhendois qu'une chose ; c'étoit que les Rouintons ne conçussent trop de frayeur lorsqu'ils me sauroient si proche d'eux, & que, se défiant de mes propositions, ils ne prissent aussi-tôt le parti de se sauver avec la facilité que des Sauvages nus ont toujours à le faire. Mes Députés se présenterent hardiment à l'entrée de l'habitation ; &, pour prévenir toute insulte, leur premier soin fut de faire connoître qu'ils étoient soutenus par un corps de quinze cents hommes. Cette nouvelle, & la déclaration qu'ils firent aussitôt du sujet de leur arrivée, se répandirent en un instant parmi les barbares, & produisirent une partie de l'effet que j'avois prévu, c'est-à-dire, que la plupart ne consultant que leur crainte, se sauverent promptement dans les forêts voisines. Cependant, plusieurs de ceux qui s'étoient amassés d'abord autour d'Youngster, & auxquels ils s'étoient adressés, ne voyant rien qui dût les effrayer, demeurerent tranquilles à l'écouter. Il les flatta par ses discours & ses promesses, & il n'épargna rien pour leur faire sentir l'avantage de ses offres. Il crut les avoir ébranlés, mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à souhaiter que les fuyards pussent être engagés à revenir dans l'habitation, il s'imagina que le seul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être sans crainte, & que rien n'étoit plus avantageux pour leur nation, que de s'unir par une bonne

paix avec les Abaquis. Il leur laiſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante pour délibérer, & il leur promit de retourner à eux le lendemain avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns : perſonne n'eût la hardieſſe de le ſuivre.

Je fus ravi de voir Youngſter qui revenoit tranquillement, & j'en augurai bien de ſa négociation. Son rapport augmenta mes eſpérances. Je louai ſa conduite, & je pris le parti d'attendre juſqu'au lendemain. Nous n'étions point éloignés de l'habitation ; mais une petite colline, au pied de laquelle j'avois aſſis mon Camp, nous en cachoit la vue. J'avois choiſi cette ſituation pour ne pas effrayer trop nos ennemis par une approche bruſque & précipitée. Youngſter mit un ordre admirable dans notre petite armée, avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la ſurpriſe. Le reſte du jour s'écoula ſans le moindre mouvement de la part des Rouintons.

La nuit étant devenue fort ſombre, on vint m'avertir, lorſque je commençois à prendre un peu de repos, qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaiſſe s'élever au ſommet de la colline, avec un éclat de lumiere qui ne pouvoit ſignifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aiſé de juger que c'étoit l'habitation des Rouintons qui étoit en feu, & je ne doutai pas un moment que cette cruelle Nation ne l'y eût mis volontairement. Je donnai ordre que perſonne ne s'écartât juſqu'au jour, appréhendant quelqu'autre effet du déſeſpoir de ces miſérables. J'envoyai le matin Youngſter à la découverte, avec une partie de

mes

mes gens. Son rapport fut tel, à-peu-près, que je me l'étois imaginé. Les Rouintons, ſoit par défiance de mes promeſſes, ſoit par un effet d'inhumanité & de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le Pays que de ſe ſoumettre. Ils avoient mis le feu en partant, non-ſeulement à leur grande Habitation, mais à pluſieurs petits Hameux répandus aux environs. Leurs Cabanes, qui étoient de bois ſec, étoient déjà entiérement conſumées ; & ce qui marquoit mieux leur caractere féroce & cruel, ils avoient égorgé leurs vieillards & leurs malades. Youngſter trouva encore leurs cadavres qui avoient échappé aux flammes.

Je m'affligeai de cette nouvelle par un ſentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faiſant aſſez connoître que je m'étois flatté vainement de pouvoir civiliſer un Peuple ſi brutal, je regardai comme un bonheur pour les Abaquis d'être entiérement délivrés de ces dangereux voiſins. Tel fut le ſuccès de cette expédition, qui ne devoit pas alarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding & mon épouſe, puiſque mes Sauvages n'eurent pas même l'occaſion d'y tirer un coup de fleche. Je ne me ſerois pas tant étendu ſur un événement ſi léger, s'il n'eût produit, peu de temps après, des effets ſi terribles, que mon ſang ſe glace encore de l'engagement où je me ſuis mis de les raconter.

HISTOIRE

DE

M. CLEVELAND.

LIVRE SIXIEME.

LA tranquillité & le bon ordre me parurent ſi bien établis parmi les Abaquis, que, ſans penſer à multiplier leurs loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'obſervation exacte de celles qu'ils avoient déjà. C'étoit le ſeul moyen d'aſſurer le fruit de mes travaux, qui eût été fort incertain après mon départ, ſi je n'euſſe pris ſoin de lier ainſi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois ſe paſſerent donc encore à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'Envoyé de Madame Lallin. Je remettois, après leur retour, à prendre une réſolution qui pût nous conduire à quelque choſe de

raiſonnable & d'aſſuré, eſpérant toujours de tirer de leur rapport quelques lumieres capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du temps qu'ils avoient beſoin d'y employer. C'étoit le principal ſujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'eſprit, ſur-tout depuis les couches de mon épouſe, de partir avec elle & le reſte de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'eſt pas que je m'attendiſſe à de grandes difficultés de la part des Abaquis, qui nous étoient trop affectionnés pour conſentir volontiers à notre départ : mais j'euſſe réuſſi peut-être à les tromper en leur faiſant entendre que nous ne les abandonnions point ſans retour. Nous euſſions pris une eſcorte, ce qui eût encore aidé à leur perſuader que notre deſſein n'étoit pas de les quitter abſolument ; & nous n'euſſions point eu de peine à nous en défaire, ſi le Ciel eût béni notre route, & nous eût fait tomber dans quelqu'Habitation angloiſe ou eſpagnole.

Quelque dangereux que fût ce plan, il n'y en avoit point d'autre à choiſir, en ſuppoſant que nous ne reçuſſions point de nouvelles de Milord. Je m'y arrêtai à la fin, comme un malade fait à un remede amer & douloureux qu'il craint preſqu'autant que ſes maux. Je le communiquai même à mon épouſe & à Madame Riding, qui ne balancerent point à l'approuver, & qui ſe diſpoſerent hardiment à en courir tous les riſques. Nous n'étions plus retenus que par la foible eſpérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penſerions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut ſi grande à cette nouvelle, que j'eus

peine à me ſoutenir. Ce fut bien pis, lorſque je vis mon épouſe tomber évanouie de ſurpriſe & de ſaiſiſſement.

Si l'on ſe figure en effet quelle devoit être notre inquiétude & notre ennui, après quinze mois de ſéjour dans une Habitation de Sauvages, plus d'un an qui s'étoit écoulé ſans que nous euſſions entendu parler de Milord, on concevra que le plus léger eſpoir ne pouvoit manquer de nous cauſer une agitation extraordinaire. Mais, ſi ce n'étoit pas la joie, c'étoit du moins une incertitude de ſentiments qui nous avoit mis d'abord dans cette violente ſituation. Il fallut bientôt éprouver d'autres mouvements, dont la nature étoit moins équivoque; ce fut ceux de la plus mortelle crainte, & par conſéquent de la triſteſſe la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vu Madame Lallin, qui leur avoit facilité, autant qu'elle avoit pu, les moyens de gagner la Caroline. Avec le ſecours d'un Virginien qui ſavoit la langue Angloiſe, ils avoient ſuivi les côtes de la mer, en s'informant, dans tous les lieux habités, ſi l'on avoit vu Milord Axminſter, ou ſi l'on avoit quelque connoiſſance de ſon ſort; ils n'avoient rien appris de ce qu'ils cherchoient. Déſeſpérant de réuſſir mieux par de plus longues recherches, ils avoient repris leur route vers notre vallée, au travers de mille périls, & dans une incertitude continuelle du chemin. Enfin, le hazard, ou plutôt la Providence, qui ne vouloit plus nous laiſſer ignorer nos malheurs & qui nous en préparoit encore de plus terribles, avoit permis qu'ils euſſent rencontré dans de vaſtes déſerts un de leurs

compatriotes, un de ces braves Abaquis qui avoient ſervi d'eſcorte à Milord. Ils le ramenoient avec eux, & ce fut par lui-même que nous nous fîmes raconter auſſi-tôt la funeſte aventure de Milord & de ſes compagnons.

Ce malheureux n'avoit pas été éloigné de cinq ou ſix journées de la vallée des Abaquis, qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à-peu-près égal au ſien. Il les avoit mis en fuite avec peu de perte. Ces barbares, qui étoient des Habitants du grand déſert de *Drexara*, & qui paſſent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragés par leur défaite. La vue de Milord qui étoit à cheval & vêtu, auſſi-bien que les Anglois de ſa ſuite, les avoit animés à retourner à la charge, dans l'eſpoir du butin. Ils s'étoient attroupés ſeulement en beaucoup plus grand nombre; &, coupant le chemin aux Abaquis à quelque diſtance du lieu du premier combat, ils avoient fondu ſur eux avec tant d'impétuoſité & une grêle ſi terrible de fleches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reſte effrayé de ſe voir enveloppé de toutes parts en un moment, & ſe trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour ſe conſerver la vie. Ils étoient demeurés priſonniers avec Milord & ſes Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proie, & s'étoient diviſés eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plupart des Sauvages du déſert de *Drexara* ſont Antropophages, du moins à l'égard de leurs priſonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu, ils ſont ſans ceſſe errants, à la chaſſe des bêtes & des hommes, qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La ſeule raiſon qui leur fait donner le nom de Sauvages de *Drexara*, eſt que, cher-

chant les montagnes & les bois comme les lieux les plus propres à la chaſſe, ils aiment ce grand déſert qui eſt rempli de bêtes féroces, parce qu'il eſt couvert de forêts d'une très-grande étendue.

J'étois tremblant & conſterné en écoutant cette premiere partie de la relation du Sauvage, & je n'oſois le preſſer de m'apprendre ce que j'avois le plus d'envie de ſavoir. Un début ſi terrible me faiſoit attendre le ſort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de ſon côté dans une agitation capable d'inſpirer la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, ſans oſer ouvrir la bouche pour proférer un ſeul mot. Heureuſement, nous dit le Sauvage, je ſuis tombé en partage avec Milord & vingt de nos compagnons, à une bande des moins cruels & des moins avides de chair humaine. Ce n'eſt pas qu'ils n'aient mangé d'abord ſix d'entre nous, pour raſſaſier leur premiere ardeur; mais ils ſont accoutumés d'aller chaque année ſur le bord d'une grande Riviere, où ils trouvent des hommes blancs, & vêtus d'habits, auxquels ils donnent leurs priſonniers, pour recevoir d'eux quelque choſe qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conſervés pour cela au nombre de ſeize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la riviere; mais les hommes blancs n'y ſont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le Déſert de *Drexera*, pour attendre l'année prochaine. Cependant, ajouta le Sauvage, je ſuis ſûr que tous mes compagnons ne verront point ce temps-là; car, de ſeize que nous étions, il y en a déja quatre qui ont été mangés depuis notre retour de la riviere. Il nous raconta enſuite de quelle maniere il s'étoit ſauvé,

& par quel bonheur il avoit rencontré ſes compatriotes, après avoir erré deux mois dans des pays qui lui étoient inconnus.

J'ai ſu depuis que ces hommes blancs avec leſquels les Sauvages faiſoient une eſpece de commerce de leurs priſonniers, étoient les Eſpagnols de *Penſacola*, qui remontent en certain temps la grande riviere du Saint-Eſprit, & qui achetent des Eſclaves pour quelques verres d'eau-de-vie, ou pour quelques denrées de nulle valeur.

J'ordonnai à l'Abaquis de ſe retirer après ſon récit; & l'état où j'étois ne m'empêchant point de faire réflexion ſur celui où je voyois mon Epouſe, je fis en un inſtant ce que non-ſeulement je n'avois jamais fait, mais dont je ne m'étois point encore cru capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive, & la plus preſſante de toutes les douleurs; & moi qui me ſentois prêt à ſuccomber ſous ma peine, & à tomber ſans force, j'en trouvai aſſez pour affecter de la conſtance, pour prendre une contenance tranquille & pour entreprendre en un mot de conſoler ma chere Epouſe. C'eſt ici que j'appréhende de n'être plaint déſormais de perſonne. Un perſonnage tel que j'ai été capable de le ſoutenir, & que je vais le repréſenter, paroîtra ſi étrange, & peut-être ſi contraire aux idées communes, que, ſi l'on me fait la grace de le croire poſſible, on s'imaginera ſans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre ſent, ou ſentir du moins qu'on peut les éprouver, pour être capable de s'y intéreſſer par la compaſſion; & non-ſeulement il ne ſe trouvera perſonne qui ait ſenti des maux tels que les miens, mais à peine ſe trouvera-t-il quelqu'un qui les puiſſe comprendre.

La réſolution que je pris donc en ce moment, de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine, devint une regle que j'ai ſuivie depuis avec une incroyable conſtance. Je ne prévoyois point à quoi je m'engageois. La conſideration de mon épouſe, dont je voulois ſoutenir le courage par mon exemple, m'engagea à former intérieurement cette eſpece de vœu, qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter; mais qu'il m'en a coûté! & que le ſouvenir même que j'en conſerve, eſt encore rempli d'amertume! Chere Fanny, dis-je à mon épouſe, il faut benir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous ſoyons informés du malheur de Milord. Le ſecours de la Providence ne ſauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déja éprouvé en tombant heureuſement dans la bande la plus humaine des Sauvages. Il recevra la même protection juſqu'à la fin. Peut-être a-t-il déja été délivré aux hommes blancs dont l'Abaquis nous a parlé. Ce ne peut-être que des Anglois, ou des François, ou des Eſpagnols, &, quelque Nation que ce ſoit de l'Europe, il eſt ſans danger, s'il eſt hors des mains des Sauvages. Oui, me répondit-elle en ne raiſonnant que trop juſte ſur le ſujet de nos craintes: oui, s'il eſt hors des mains des Sauvages: Mais quelle apparence qu'il ſoit délivré de ces bêtes cruelles? Il n'y a que deux mois, ſuivant le rapport de l'Abaquis, qu'ils ſont revenus de leur grande riviere, ils n'y doivent retourner que l'année prochaine: & qui ſait s'ils épargneront ſi long-temps la vie de mon cher pere? Elle fondoit en larmes en parlant ainſi; & ſa tendreſſe lui repréſentant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle paroiſſoit auſ-

ſi effrayée que ſi elle eût vu Milord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis, pour la raſſurer, que ces barbares étant accoutumés à faire commerce de leurs priſonniers, il n'y avoit nulle raiſon de craindre qu'ils ne ſuiviſſent point leur uſage ordinaire ; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté, mon deſſein étant de me mettre inceſſamment à la tête de deux mille Abaquis, & de me ſervir des lumieres que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Milord, pour prendre le chemin du déſert de Drexara ; que le Ciel ſeroit mon guide dans une entrepriſe où ſa bonté & ſa juſtice étoient intéreſſées ; enfin, que j'eſpérois de trouver Milord, ce qui étoit le ſeul point difficile, & que rien ne me ſeroit ſi aiſé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de ſolidité d'eſprit pour ſe laiſſer flatter par de fauſſes eſpérances. Elle ſentit auſſi parfaitement que moi toutes les difficultés de mon deſſein ; & voici le parti qu'elle prit ſur le champ. Je ſuis perſuadée, me dit-elle, que vous n'abandonnerez point mon pere, & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre ; mais je vois les périls & l'incertitude d'une telle entrepriſe. Vous ne pouvez point me laiſſer ici derriere vous, au riſque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre abſence ; & preſque certaine, en vous quittant, de ne vous revoir jamais, il n'y a donc point pour moi nul autre parti à prendre que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon pere, ou nous périrons tous enſemble en le cherchant. Quelqu'étrange que fût cette propoſition, je ne pouvois raiſonnablement la combattre. Cependant, je lui fis appercevoir pluſieurs raiſons qui la rendoient preſque impoſſible. Nous n'avions

point de voitures pour elle, ſa fille & Madame Riding, & pour leurs deux femmes. Cette ſeule difficulté étoit inſurmontable. Elle me répondit qu'elle la ſentoit, & qu'elle n'en étoit point effrayée ; qu'elles iroient à pied comme moi, auſſi ſouvent que leur foibleſſe le pourroit permettre ; que, ſi elles ſe trouvoient trop fatiguées, il ſeroit aiſé de leur compoſer des eſpeces de brancards que je ferois porter par nos Abaquis ; que, ſi j'en prenois deux mille avec nous, ils pourroient ſe ſucceder tour-à-tour, & nous rendre ce ſervice ſans beaucoup de peine & d'embarras. Pour les proviſions de vivres, qui formoient une autre difficulté, elle ne put être arrêtée par la crainte d'en manquer, & elle ſe réſolut à faire comme moi ſon principal fond ſur la prodigieuſe quantité de bêtes fauves qu'on trouve de tous côtés en Amérique, & que nos Sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons, lui dis-je en l'embraſſant, chere Fanny, nous partirons. J'admire votre courage, & je veux me perſuader que c'eſt pour lui donner un heureux ſuccès, que le Ciel vous l'inſpire. Je ne tardai point à communiquer notre réſolution aux Abaquis. Je ne leur en parlai que comme d'une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs compagnons & pour délivrer Milord. Toute la nation s'offrit avec ardeur ; mais, faiſant beaucoup moins de cas du nombre que du courage & du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été diſciplinés par Youngſter. C'étoit un corps d'environ deux mille hommes, qui paroiſſoient tous réſolus & vigoureux. Ceux que nous laiſsâmes dans l'habitation, marquerent du chagrin de voir partir

avec moi mon épouſe & toute ma famille, mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre ſoupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonſtance, nous n'euſſions peut-être pas quitté ſans quelque regret ce bon peuple, dans lequel nous n'avions trouvé, pendant un ſi long ſéjour, que de la docilité, de la ſoumiſſion & tous les témoignages d'un ſincere attachement. Le ſouvenir de leurs bienfaits n'eſt jamais ſorti de ma mémoire, & j'aï prié le Ciel pendant toute ma vie, d'affermir parmi eux la connoiſſance & l'amour du bien que je me ſuis efforcé de leur inſpirer.

Quoique j'euſſe borné le nombre de ceux qui devoient être de notre expédition, je ne pus refuſer la ſatisfaction de me ſuivre à quelques particuliers qui m'avoient été les plus affectionnés. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou, qui, conſultant moins ſon âge & ſes forces que ſon zele, auroit entrepris de me ſuivre au bout du monde. Mais je conſentis que Rem, ſa fille, accompagnât mon épouſe; ſans parler de ſon attachement qui méritoit cette récompenſe, je crus qu'il y auroit mille occaſions où ſes ſervices pourroient être utiles à Fanny & à ma fille. Enfin nous partîmes, après nous être mis ſous la protection du Ciel, & l'avoir ſollicité mille fois par les plus ardentes effuſions de notre cœur.

Ciel, quel départ & quelle entrepriſe! Je ſavois à peine de quel côté tourner nos premiers pas. Je concevois ſeulement qu'étant dans la Floride, au-delà des Monts Apalaches, j'avois au Midi le Golfe du Mexique, & à l'Orient les Côtes de la Mer du Nord. Il me paroiſſoit aſſez vraiſemblable que les hommes blancs, dont le Sauvage m'avoit parlé, n'étoient autres

que les Eſpagnols, qui devoient remonter quelque grande riviere depuis le Golfe du Mexique ; car je n'en connoiſſois point, vers la Mer du Nord juſqu'à la pointe de Tegeſte, qui fût de la grandeur de celle que le Sauvage m'avoit repréſentée. Pour le déſert de *Drexara*, je l'appelle de ce nom, en traduiſant littéralement celui que le priſonnier Abaquis lui donnoit, je n'en avois jamais entendu parler : l'unique connoiſſance que je puſſe en avoir, je la tirois de la comparaiſon que je faiſois de ſon récit, avec l'opinion où j'étois que les hommes blancs étoient des Eſpagnols ; & j'en concluois que ce déſert devoit être, par rapport à nous, au Midi ou un peu plus ſur la droite en tirant à l'Occident. A la vérité, cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyés à la Caroline, & avec la rencontre qu'ils avoient faite du priſonnier ; mais je ſavois, de leur propre aveu, qu'ils n'avoient point tenu de route certaine, & je jugeois, par la longueur de leur marche, qu'ils s'étoient prodigieuſement égarés. Telles étoient les lumieres, ou plutôt les profondes obſcurités qui ſervoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confeſſe, pour ne pas donner une idée trop affreuſe de mon embarras ; j'avois un autre eſpoir, ſans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainſi dans un Labyrinthe inexplicable. Je comptois ſur les éclairciſſements que je pourrois tirer des diverſes Nations qui ſe trouveroient ſur notre route, & je n'appréhendois point leur rencontre, parce que j'étois aſſez bien eſcorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fût

aſſez grande, le zele de mes Abaquis ſe ſoutenoit merveilleuſement. Ils portoient ſans répugnance les quatre brancards des femmes : comme ils ſe ſuccédoient au moindre ſigne de laſſitude, il ne me parut point qu'ils fuſſent fatigués de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête ; &, ſentant le beſoin que j'avois de leur ſecours, je prenois un air de confiance & de réſolution, capable de leur en inſpirer. Cependant, ſoit qu'ils ne fuſſent point auſſi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui ſont accoutumés à marcher continuellement, ſoit que la chaleur & le changement d'air puſſent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui ſe trouverent attaqués tout-d'un-coup d'une maladie dangereuſe. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choiſis, pour prendre quelque jours de repos, une prairie agréable au long d'une riviere, dont les bords étoient couverts d'arbres aſſez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil. Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'appercevoir par les progrès du mal, qu'il étoit contagieux. Je perdis quinze hommes le jour d'après, & l'on venoit m'avertir à tous moments qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacés du même ſort. En moins de ſept jours il s'en trouva huit cents de malades, & environ deux cents emportés par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon épouſe, je la fis écarter avec ſes femmes du gros de la troupe, & je défendis, ſous peine de mort, aux Sauvages de s'approcher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngſter du ſoin de veiller auprès d'elle, tandis que je m'occuperois à chercher quel-

que remede au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidele Youngſter fut atteint lui-même de cette funeſte maladie, & je le vis expirer deux jours après.

Le courroux du Ciel me pourſuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux, j'étois ſans doute le plus à plaindre, quoique la bonté de mon tempérament me ſoutînt contre l'air infecté que je reſpirois à tous moments. J'étois ſans ceſſe au milieu de mes Abaquis, à les exhorter, à les conſoler, à les interroger ſur la nature & les ſymptomes de leur mal. Je ſéparois les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore; je faiſois tranſporter les morts, de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres; j'étois par-tout, je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible, je me ménageois moins que le plus miſérable de mes Sauvages. Cependant, il me venoit ſouvent à l'eſprit, qu'un zele ſi inconſidéré pouvoit devenir pernicieux à mon Epouſe. Je craignois, en retournant le ſoir auprès d'elle, de lui communiquer quelque choſe de l'air contagieux que j'avois reſpiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la riviere, avant que de la revoir, & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en viſitant les malades. Qu'auroit-ce été ſi le mal m'eût attaqué moi-même! Affreuſe crainte! J'en détournois mon attention, comme un criminel tâche d'éviter la penſée de ſon ſupplice. Je compoſois mon viſage en m'approchant de Fanny; &, loin de lui apprendre les progrès continuels de la maladie qui m'enlevoit tous les jours douze, quinze, & quelquefois vingt Abaquis, je la flattois par l'eſpoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire, & dans le temps que je lui déguiſois

ainſi nos maux, pour lui épargner le chagrin de les connoître, elle diſſimuloit de même en affectant de les ignorer, de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop ſenſible.

Dans ce terrible déſaſtre, ce fut un bonheur extrême, qu'elle, ſa Fille & ſes Femmes ſe conſervaſſent dans une ſanté parfaite. Nous paſsâmes trois ſemaines entieres dans le même lieu, ſans la moindre apparence que nos miſeres puſſent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cents Sauvages; & le mal continuant à ſe répandre, j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je réſolus de changer d'air, en plaçant mon camp ſur une éminence qui ne paroiſſoit éloignée que d'une journée des vaſtes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de ſe préparer au départ. Mais je crus m'appercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût aſſez proche, il s'avançoit ſur notre route, & quelques-uns d'entr'eux me firent connoître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promptement vers leur Habitation. Nouveau ſujet d'une extrême inquiétude. Je ceſſai de les preſſer, pour me donner le temps d'approfondir leurs diſpoſitions. Je reconnus bientôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout-d'un-coup. Ils s'étoient aſſemblés pluſieurs fois pendant la nuit, pour délibérer ſur le parti qu'ils devoient prendre; & la diſcipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d'Youngſter, ils avoient murmuré contre moi, comme s'ils euſſent dû m'accuſer du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc ſi aigris & ſi mal diſpoſés à l'obéiſſance, que j'appréhendai de ne pouvoir les

contenir long-temps dans le reſpect qu'ils avoient eu pour moi juſqu'alors. Les conſéquences n'en pouvoient être que très-funeſtes. La moindre, & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement, étoit de me voir abandonner tout-d'un-coup, & de demeurer avec ma famille à la merci des bêtes, ou d'autres Sauvages auſſi cruels qu'elles. J'employai, pendant quelques jours, les ſollicitations & les inſtances auprès de ceux dont la fidélité m'étoit moins ſuſpecte, & je les engageai à faire eux-mêmes leurs efforts pour ramener l'eſprit de leurs compagnons. Ils y travaillerent inutilement. La vue même de cinq ou ſix cents de leurs ſemblables qui étoient encore atteints de la maladie, & qu'ils devoient par conſéquent ſe réſoudre à laiſſer après eux, ne fit nulle impreſſion ſur les rebelles, & n'eut pas le pouvoir de les faire conſentir du moins à attendre leur rétabliſſement. Il ſembloit qu'après avoir déclaré le deſir qu'ils avoient de retourner ſur leurs pas, ils euſſent quelque choſe à craindre s'ils différoient à partir. Ils étoient ſourds à toutes mes raiſons, ils refuſoient de les entendre : ſemblables à un troupeau de bêtes qui ſe portent impétueuſement toutes enſemble vers le même lieu, lorſqu'elles y ſont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voient pas même la cauſe. Enfin, je ne reconnus plus, dans mes bons Abaquis, qu'une troupe de Sauvages capricieux & inflexibles.

Le mal me parut ſans remede. Le ſeul qui me reſtoit, & que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occaſion à ces miſérables d'exécuter tout-à-fait leur réſolution. Je les fis aſſembler autour de moi, & leur ayant reproché d'un air fier leur inconſtance & leur perfidie, j'ajoutai que j'étois aſſez bien inſtruit

truit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposés à me demeurer fideles ; que je voulois les connoître, & faire d'eux la distinction qu'ils méritoient, prêt à consentir que les autres s'éloignassent pour jamais de ma présence, & qu'ils retournassent sur le champ à l'habitation. Mon espérance étoit que la honte de passer publiquement pour perfides, les retiendroit peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même-temps que ceux qui vouloient m'abandonner passassent à ma gauche, & que les autres se tinssent à ma droite. J'observois leur contenance. Il se passa quelques moments, sans que personne osât quitter sa place. Ils se regardoient les uns les autres avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s'étant placés brusquement à ma gauche, ils furent suivis aussi-tôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour se connoître & s'assurer les uns des autres, qu'ils me tournerent le dos avec un grand cri, & qu'ils prirent la fuite tous ensemble en tirant vers l'habitation. Il en restoit à ma droite plus de trois cents dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité assurée ; mais ceux-ci mêmes, voyant fuir leurs compagnons, & ayant demeuré quelque-temps comme incertains à les regarder, me quitterent tout-d'un-coup pour les suivre, sans que mes prieres ni mes reproches fussent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur & de ma consternation ! ce sont-là de ces excès qui ne peuvent se représenter. Je demeurai absolument seul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me restoient ne quittant point mon épouse, & le quartier des malades étant,

cinq cents pas dans un endroit couvert d'arbres, je ne me trouvai pas même accompagné d'un ſeul Sauvage de qui je puſſe eſpérer le foible ſoulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ſes peines. Ce n'étoit pas à mon épouſe que je voulois les confier ; elle les eût partagées, & les ſiennes n'étoient propres qu'à augmenter mon déſeſpoir. Il fallut les dévorer dans le fond de mon cœur. Je m'aſſis ſur l'herbe, dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parût s'obſtiner à ma perte, j'y levai mes yeux pour intéreſſer ſa bonté, & pour atteſter ſa juſtice. Je lui demandai, ſinon les conſolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un ſecours de lumieres qui pût diriger ma conduite, me faire voir quelque jour à l'eſpérance, dans un état où je ne pouvois me perſuader qu'il eût réduit perſonne avant moi. O Dieu ! m'écriai-je mille fois, eſt-ce le déſeſpoir qui vous honore ? Si c'eſt par bonté que vous formez vos ouvrages, comment prenez-vous plaiſir à les détruire ? Que voulez-vous que je devienne ? Que ferez-vous de Milord, de ma malheureuſe épouſe & de ma fille ? Qu'ai-je donc gagné à vous invoquer, ſi vous n'écoutez jamais mes prieres ? O Dieu ! écoutez-moi, & prenez pitié de vos malheureuſes créatures.

Cependant, après avoir paſſé quelque-temps dans ces agitations, je recueillis tous mes eſprits, pour tirer des circonſtances de notre miſere les foibles reſſources que je pourrois y appercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point à délibérer ſur le lieu vers lequel nous devions penſer à prendre notre chemin. Toute apparence d'eſpoir eût été vaine, excepté du côté des Abaquis. Lorſque j'eus reconnu entiérement la néceſſité de prendre ce parti, je me repentis amérement de n'a-

voir pas cédé à l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile, j'examinai s'il y auroit désormais de la sûreté pour nous-mêmes parmi ces Sauvages, après le tout de perfidie dont leur jeunesse avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les punisse ; & la honte du crime, ou la crainte du châtiment achève quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne sont encore coupables qu'à demi. Cependant, je me flattai que ma douceur pourroit me les réconcilier, & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultés qui me causerent beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver exposés à la rencontre & aux insultes de tous ceux qu'il plairoit au Ciel d'amener sur notre chemin ; mais le danger étoit égal, de quelque côté que nous puissions tourner, & nous n'eussions pas été plus sûrs de l'éviter en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s'en remettre à la Providence, & continuer d'implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours, que les deux Dames & leurs femmes ne pouvoient avoir la force de supporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois : du grand nombre des Sauvages qui étoient malades, il n'y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C'étoit une nécessité que les deux femmes-de-chambre marchassent à pied, quelque peine qu'il leur en pût coûter ; & je me résolus à me charger moi-même de l'emploi de porter mon épouse avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu'alloient devenir les misérables Sauvages que nous serions obligés de laisser derriere nous. La fâcheuse espece de ma-

ladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles & si languissants, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir sur leurs pieds. Il en périssoit tous les jours à-peu-près le même nombre, & ma présence ne leur étoit assurément d'aucun secours. Cependant, en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne me sentis point capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel sort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guérison de leurs maux; mais je remarquois qu'ils recevoient de la consolation de mes visites, & qu'ils en avoient de la reconnoissance en expirant. C'en fut assez pour me faire prendre la résolution d'attendre à partir jusqu'à ce que la maladie les eût emportés tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d'ailleurs, qu'ils n'avoient entrepris le voyage que par zele pour mon service & par obéissance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoissance, ce que je me sentois porté à leur accorder par tendresse de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous dussions appréhender. Nos perfides déserteurs, qui n'avoient point eu d'autres occupations que la chasse pendant plus de trois semaines, nous en avoient fait sécher au soleil, suivant leur usage; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverses sortes d'oiseaux, dont nous faisions notre mets le plus délicat.

Ce plan étoit le plus raisonnable que la prudence pût m'inspirer dans une conjoncture si difficile. C'étoit même le seul auquel je pusse m'arrêter. Mais l'ascendant de ma mauvaise fortune devoit l'emporter sur tous mes projets, pour les détruire, ou pour les faire tourner à ma perte.

Fin du Tome troisieme.